N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

Paris assiégé par les Vikings

Verdun, 110 ans après

CRISES À L'ÉLYSÉE

Ces séismes qui ont secoué la République

M 02630 - 946 - F: 6,90 € - RD

FÉVRIER 2026
N°946
ALL 8,40 €
BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 7,90 €
CH 12 CHF - DOM/S 7,90 €
TOM/S 1030 XPFMAR 75 DH
TUN 11 TND - CAN $ 11,99

LE COMTE D'ARTOIS PRINCE ET MÉCÈNE

La jeunesse du dernier roi de France

CHÂTEAU DE MAISONS
À MAISONS-LAFFITTE

Exposition
du 14 novembre 2025
au 2 mars 2026

© RMN-GP (château de Versailles) ; Olivia Lambert CMN

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX

CHÂTEAU DE VERSAILLES

MAISONS-LAFFITTE
Cité du Cheval

Avec la participation de

BnF Bibliothèque nationale de France

connaissance des arts

HISTORIA

HISTORIA
SFPA (Société française de promotion artistique).
10, boulevard de Grenelle, CS 10817,
75738 Paris Cedex 15.
www.historia.fr ; tél. : 01 87 39 84 84.

Pour toute question concernant votre abonnement : 01 55 56 70 56.
Historia service abonnements : 45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail : serviceclients@historia.fr
Tarifs France : 1 an, 10 nos d'*Historia* : 59 € ; 1 an, 10 nos d'*Historia* + 4 *Historia Hors-série* (trimestriel) : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304.
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays : nous consulter.

Directeur de la publication et gérant de SFPA : Pierre Louette.
Éditrice : Claire Lénart.

Rédaction
Directeur éditorial : Franck Ferrand.
Rédacteur en chef : Éric Pincas.
Rédacteur en chef adjoint chargé du *Hors-série* : Victor Battaggion.
Assistante : Florence Jaccot.
Création graphique : Quintin Leeds.
Directeur artistique : Stéphane Ravaux.
Rédacteur graphiste : Sylvain Feix-Croiset.
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet, Nathalie-Anne Soumaire.
Rédactrice photo : Anne-Laure Schneider.
Rédacteur en chef adjoint chargé du Web : Pierre-Louis Lensel.
Rédactrices Web : Véronique Dumas, Élise Neyret.
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Laure de Chantal, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Bénédicte Vergez-Chaignon, Laurent Vissière.
Directrice marketing et des revenus clients : Lise Benamou.
Fabrication : Catherine Massabuau, Bruno Santin, Naïma Mensouri.
Ventes messageries : Gaëlle Trabut.
Réassort kiosque : venteshistoria@teamdiffusion.fr
Agrément postal Belgique n° P207 231.

Publicité Les Échos-Le Parisien Médias
Tél. : 01 87 39 78 00. Pour obtenir votre correspondant, composer le 01 87 39 suivi des chiffres entre parenthèses.
Les adresses e-mail se constituent ainsi : initialeduprenomnom@lesechosleparisien.fr
Présidente : Corinne Mrejen.
Directeur général adjoint : Nicolas Danard.
Directrice de la publicité : Karine Lyautey (89 87).
Impression : Maury Eurolivres Manchecourt.
Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal : février 2026.
Commission paritaire : n° 1026 K 80413.
ISSN : 1270-0835.
Historia est édité par SFPA.
RCS Paris 304 951 460.
Historia est une publication du groupe Les Échos-Le Parisien.
Ce numéro comporte un encart CroisiEurope et un encart *Paris Match* sur la diffusion abonnés.
Photo de couverture : Laurent Blachier.

Origine du papier : Finlande - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : PTot = 0,06kg/tonne de papier.



Édito
Par Éric Pincas



Les convulsions du pouvoir

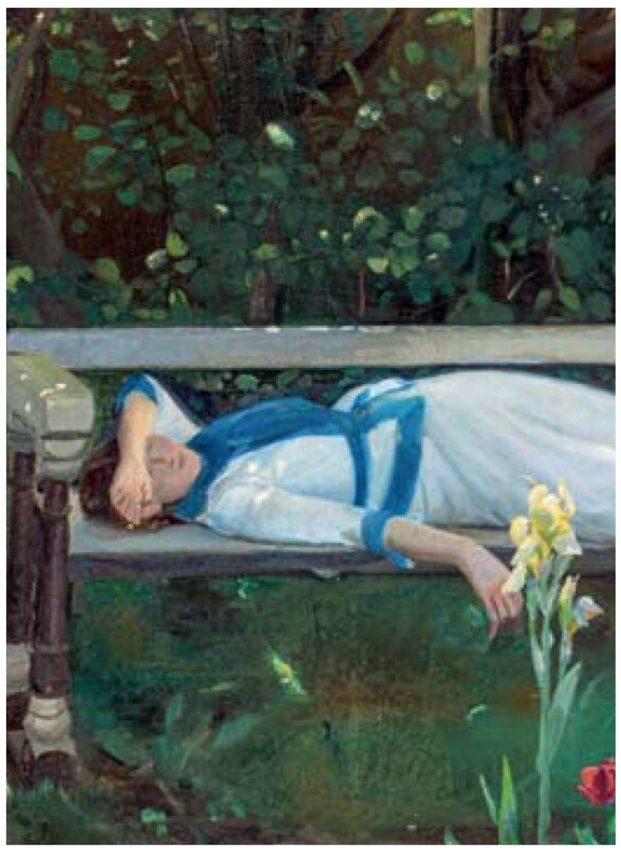
À moins d'un an et demi des prochaines élections présidentielles, la fin du second quinquennat d'Emmanuel Macron s'écrit en pointillé. Lors de ses vœux à la nation, l'actuel locataire de l'Élysée a assuré qu'il serait «jusqu'à la dernière seconde au travail». Une manière de faire taire toutes les supputations quant à l'éventuelle démission d'un président à la fin de règne crépusculaire, devant composer avec une instabilité gouvernementale sans précédent au cours de la Ve République à la suite de la dissolution du 9 juin 2024. Rappelons simplement ces quelques chiffres qui en disent long sur ce climat de crise : quatre Premiers ministres en un an, cinquante-et-un jours sans gouvernement, 130 ministres depuis 2022 ! Autant dire que l'atmosphère est lourde dans les couloirs de l'Élysée, centre névralgique du pouvoir depuis la loi du 22 janvier 1879. À partir de la IIIe République, le palais présidentiel est devenu un symbole, une forteresse politique garante des destinées de la nation. Une sorte de navire amiral insubmersible, propre à affronter toutes les tempêtes grâce à son ancrage constitutionnel solide. Pour autant, les différents présidents qui s'y sont succédé ont connu des fortunes diverses. De Jules Grévy, confronté à une «grève des ministres» inédite, à Alexandre Millerand contraint – comme Grévy – à la démission, d'Albert Lebrun, le président du désastre de 1940 placé en résidence surveillée sous le régime de Vichy, à de Gaulle et son escapade énigmatique à Baden-Baden le 29 mai 1968, sans oublier les secrets trop lourds à porter de Mitterrand sur son passé vichyste, sa double vie familiale et ses problèmes de santé, les murs du «Château» ont tremblé mille fois, théâtre de crises parfois inéluctables quand d'autres étaient tenues sous contrôle. Ce sont ces convulsions du pouvoir, ces moments de déstabilisation où toutes les incertitudes ont gagné le sommet de l'État que nous vous proposons d'explorer. Une immersion au cœur de la grande machinerie élyséenne, au plus près de ses acteurs comme Frédéric Salat-Baroux, secrétaire général de la présidence de la République sous Jacques Chirac, qui nous raconte comment on conseille un président en temps de crise.

> « Une vraie Cocotte-Minute présidentielle »

En espérant que vous prendrez autant de plaisir à lire ce dossier que nous en avons eu à le préparer avec notre ami et membre du comité éditorial d'*Historia*, Bruno Fuligni, l'un des plus grands experts de l'histoire élyséenne. À l'heure où *Historia* s'apprête à célébrer ses quatre-vingts ans de parution ininterrompue depuis 1946, toute l'équipe vous remercie de votre fidélité et vous adresse ses meilleurs vœux pour cette nouvelle année que nous vous souhaitons la plus heureuse possible.

HISTORIA SOMMAIRE

6



24



30



6 Portfolio

Au royaume de Morphée

Jusqu'au 1er mars, le musée Marmottan-Monet réunit 130 œuvres pour évoquer le sommeil et ses aléas sous l'angle artistique.

12 Échos de l'Histoire

L'épave d'un galion espagnol révèle un trésor très disputé ; le retour de la moustache ; les quatre cents ans de la marquise de Sévigné, etc.

18 Ils font l'événement

La mémoire de Verdun, cent dix ans après la bataille ; les dragons s'invitent quai Branly ; *Nuremberg* au cinéma.

24 Récit

Paris assiégé, Paris martyrisé, mais Paris libéré !

Quand, en 885, quelques centaines de Parisiens tiennent tête à des milliers de combattants vikings, l'issue semble inévitable. Et pourtant…

PAR BRUNO DUMÉZIL

30 Dossier

CRISES à l'Elysée

Ces séismes qui ont secoué la République

Si la France vit une période d'instabilité politique sans précédent depuis 1958, la Présidence a été ébranlée à de multiples reprises dès les premières heures de la IIIe République. Retour sur ces poussées de fièvre élyséenne…

32 **Le sismographe de la République** BRUNO FULIGNI
34 **Jules Grévy, affaire de famille et… d'État** BRUNO FULIGNI
37 **Mac-Mahon, plus royaliste que la République !** BRUNO FULIGNI
38 **Déroulède, le complot qui fait pschitt…** BRUNO FULIGNI
41 **Émile Loubet et le coup du baron** BRUNO FULIGNI
42 **Millerand, le président démissionné** BRUNO FULIGNI
45 **Albert Lebrun, celui qu'on a préféré oublier** BRUNO FULIGNI
46 **Mai 1958, Coty dans l'impasse** PIERRE ABRAMOVICI
49 **Article 16 : coup d'éclat ou coup d'État ?** PIERRE ABRAMOVICI
50 **Mais où est donc passé le Général ?** FRÉDÉRIQUE NEAU-DUFOUR
54 **Mitterrand, rattrapé par ses secrets** DENIS LEFEBVRE
57 **Suicide à l'Élysée** DENIS LEFEBVRE
58 **« À l'Élysée, un état de tension continu »** ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC SALAT-BAROUX, PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC PINCAS
60 **La tribune** D'ANNE-CHARLÈNE BEZZINA







62 Récit

Les étonnants cloîtres français de New York

Un collectionneur américain se passionne pour l'art médiéval… et convoie des abbayes romanes du sud-ouest de la France à New York. **PAR MARC AZÉMA**

68 Reportage

Leonardo Frigo, l'homme qui refait le monde

Un jeune artiste italien fabrique des globes terrestres selon les techniques vénitiennes du XVIIe siècle. **PAR OLIVIER TOSSERI**

74 Une œuvre, un artiste

La Flagellation du Christ, du Caravage

Violence et beauté se côtoient dans cette œuvre du peintre italien, représentant l'une des étapes du chemin de croix de Jésus. **PAR SERGE LEGAT**

78 Cahier culture

78 **Expos** Cœurs, parures et mangas
81 **Écrans** Ciné, télé et jeu vidéo
84 **Livres** La sélection bios, essais et BD…

90 Tête-à-tête

Francis Huster & Molière

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique.
PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCK FERRAND

94 Histoire sur ordonnance

Dans l'Europe médiévale, la frénésie s'empare des villageois qui dansent parfois jusqu'à la mort. La maladie de l'ergot du seigle les a touchés. Et si tout avait commencé avec saint Antoine ?
PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON

97 Mots croisés

98 L'humeur
d'Emmanuel de Waresquiel

Contributeurs

Pierre Abramovici Journaliste, spécialiste d'histoire contemporaine. **Marc Azéma** Chercheur, archéologue et réalisateur de documentaires. **Anne-Charlène Bezzina** Constitutionnaliste, maîtresse de conférences en droit public. **Christian Bromberger** Ethnologue. **Bruno Dumézil** Historien spécialiste du haut Moyen Âge, professeur à Sorbonne Université. **Bruno Fuligni** Essayiste, historien, auteur de nombreux ouvrages notamment sur l'histoire politique. **Stéphanie Gatignol** Journaliste. **Yetty Hagendorf** Journaliste. **Denis Lefebvre** Journaliste, spécialiste de l'histoire du socialisme. **Serge Legat** Historien d'art. **Frédérique Neau-Dufour** Historienne contemporéaniste, spécialiste de Charles de Gaulle. **Romain Pigeaud** Préhistorien. **Cyrille Poirier-Coutansais** Directeur de recherches au Centre d'études stratégiques de la Marine. **Olivier Tosseri** Journaliste.

Au royaume

On passe un tiers de notre vie entre les bras de ce dieu du sommeil… Pas étonnant alors qu'il ait nourri l'imaginaire des artistes. Repos réparateur, artificiel ou éternel, ce drôle d'état fait aujourd'hui l'objet d'une exposition, tout sauf soporifique !

L'Empire du sommeil, catalogue de l'exposition (in fine-musée Marmottan Monet, 248 p., 45 €).

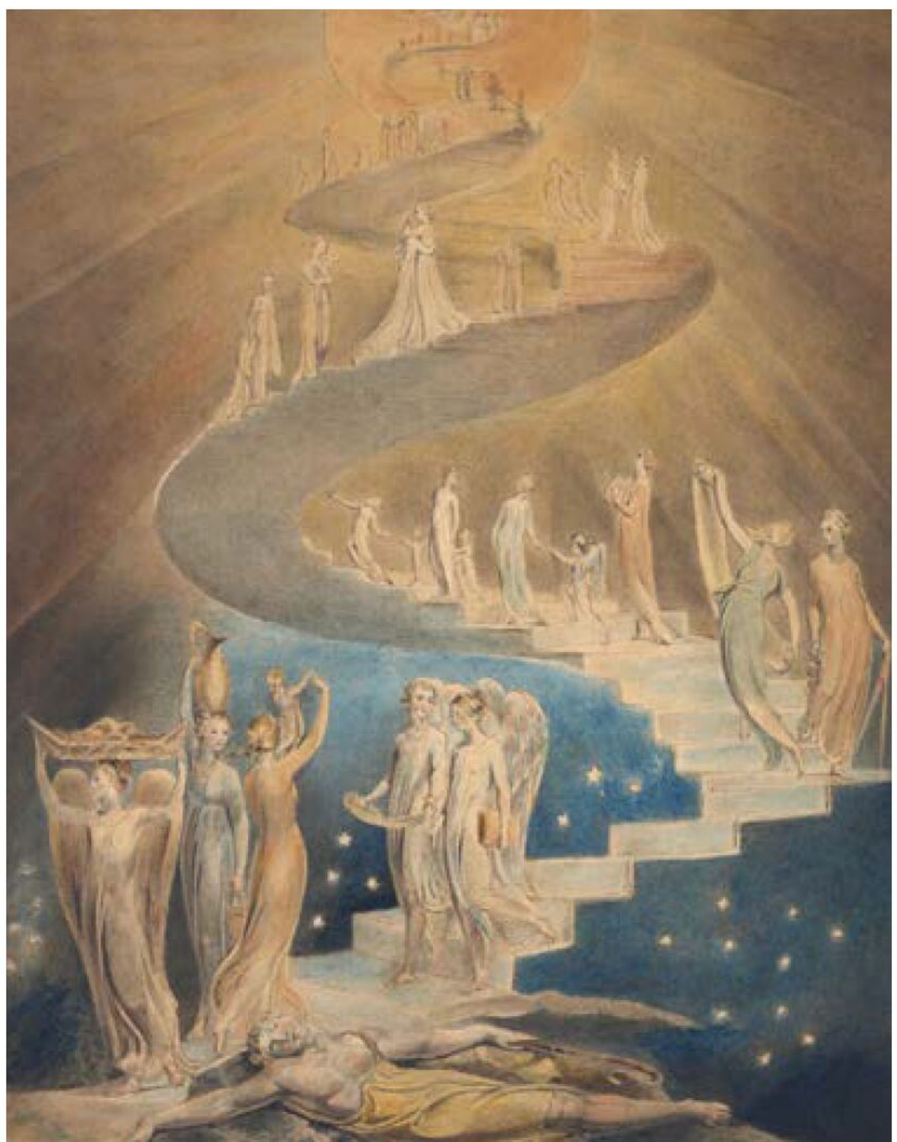
Torpeur estivale Le Danois Michael Peter Ancher (1849-1927) signe *La Sieste* en 1890. Formé à l'Académie royale des beaux-arts à Copenhague, il fait partie de l'école dite des « Peintres de Skagen », une ville au nord du Jutland, baignée par une lumière dont s'empare l'artiste avec brio. Arts Museums of Skagen (Danemark).

de Morphée

SKAGENS KUNSTMUSEER/ART MUSEUMS OF SKAGEN/SP

Enlacés En 1878, Evelyn De Morgan (1855-1919) réalise ce *Nuit et Sommeil*, inspiré d'un détail tiré de *La Naissance de Vénus* de Botticelli. La Nuit flotte dans le ciel du soir avec le Sommeil, qui disperse des fleurs de pavot sur la terre. De Morgan Foundation, Barnsley (Royaume-Uni).

Sommeil sacré Profitant de l'endormissement de Jacob, Dieu lui inspire ce songe, qui n'est autre que l'annonce de la Nouvelle Alliance, symbolisée par la vision de l'échelle céleste, un épisode biblique du Livre de la Genèse traité ici par le pinceau de William Blake (1757-1827). British Museum, Londres.



LONDRES, BRITISH MUSEUM/THE TRUSTEES OF THE BRITISH MUSEUM



MUSÉE D'ORSAY/HERVÉ LEWANDOWSKI/RMN-GRAND PALAIS/SP

État second À partir du milieu du XIXe siècle, les sociétés européennes se passionnent pour l'hypnose, la transe… et le somnambulisme. Autant de thèmes qui ouvrent aux artistes les portes de l'inconscient et de l'onirisme. Maximillián Pirner (1854-1924) peint en 1878 cette vertigineuse *Somnambule*, entre rêve et éveil, entre ciel et terre. Národní Galerie, Prague.

MORE MAGAZINES: XSAVA.XYZ

Art fiévreux Tombé gravement malade en 1858, Charles-Émile Durant dit Carolus-Duran (1837-1917) tire de cet événement traumatique cette toile, bien justement intitulée *Le Convalescent*, réalisée vers 1860. Bénéficiant d'un excellent accueil de la part du public, le tableau rend aussi un hommage à la toile de Courbet, *L'Homme blessé* (entre 1844 et 1854). Musée d'Orsay, Paris.

TRUSTEES OF THE DE MORGAN FOUNDATION/SP



PRAGUE, NÁRODNÍ GALERIE, 2025/SP

Portfolio



RENÉGABRIEL OJEDA/RMN-GRAND PALAIS/SP

Les ailes du temps La proximité de la mort et du sommeil inquiète les humains depuis les époques les plus lointaines. En 1607, peu d'années avant son décès, le peintre baroque Annibale Carracci (1560-1609) – Carrache – traite la question à sa façon avec cette œuvre, intitulée ***La Nuit portant le sommeil et la mort***. Musée Condé, Chantilly.



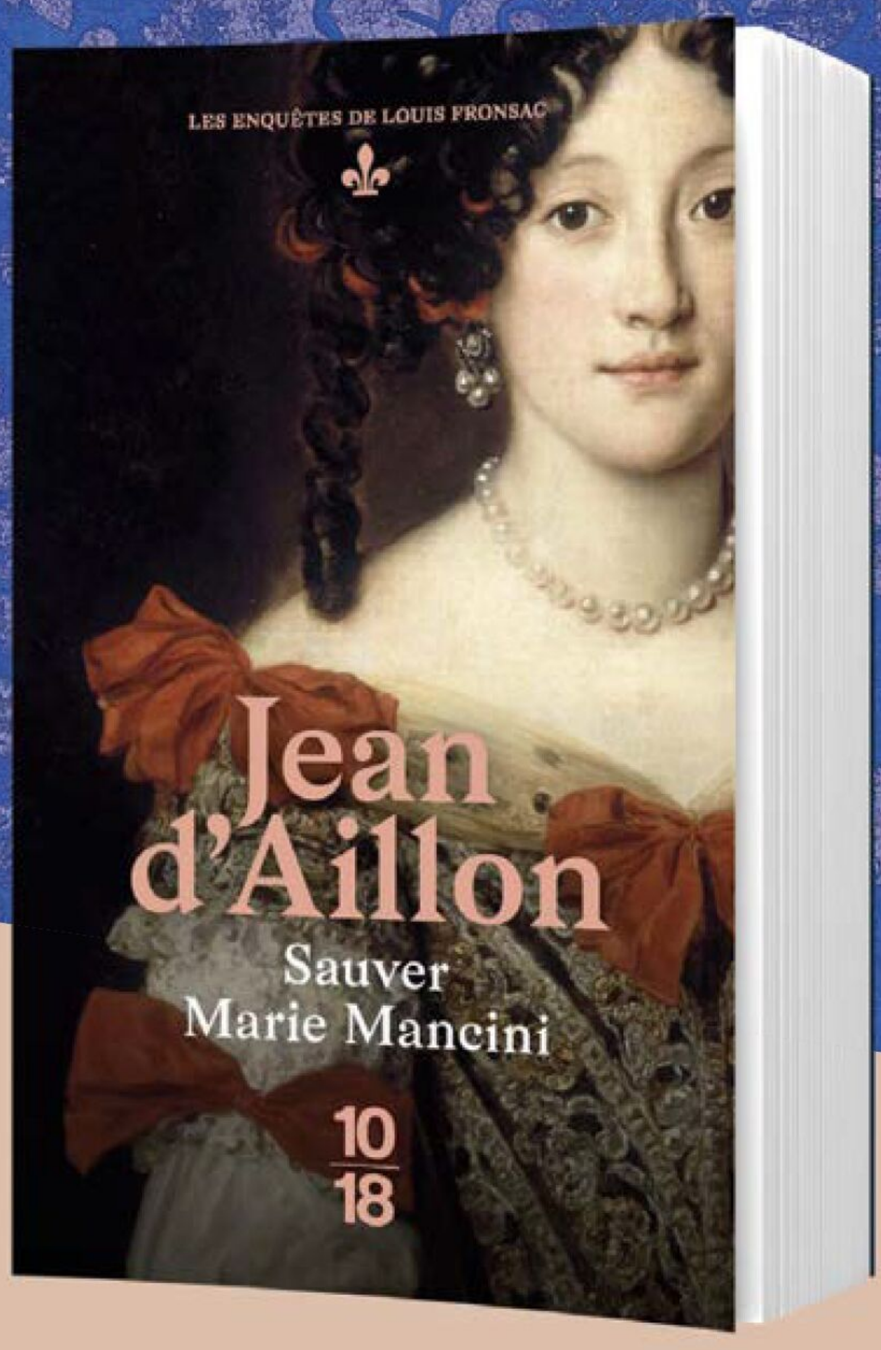
CC0 THE NIVAAGAARD COLLECTION

Freudien Comme l'Helvète Johann Heinrich Füssli (1741-1825), son quasi-contemporain danois Ditlev Blunck (1798-1854) explore les mystérieuses terreurs nocturnes qui viennent troubler nos somnolences. Son *Cauchemar* partage son titre avec celui du Suisse, mais également son étrangeté, angoissante et sensuelle. The Nivaagaard Collection, Nivå (Danemark).

10/18

ROME, 1672.

LOUIS FRONSAC parviendra-t-il à protéger la NIÈCE DE MAZARIN et PREMIER AMOUR de Louis XIV ?



Traversez le **SIÈCLE DES LUMIÈRES** avec les **ENQUÊTES DE LOUIS FRONSAC**



RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

Le *San José* : sanctuaire ou mine d'or ?

Trésor. **Ce galion, joyau de la Couronne d'Espagne, est coulé au large des côtes colombiennes en 1708. Son précieux chargement – dont les premières pièces ont été remontées en novembre dernier – aiguise les convoitises.**



Magot Une tasse, trois pièces de monnaie et un canon, vestiges d'une cargaison estimée à plusieurs milliards d'euros.

Le 7 juin 1708, au large de Carthagène des Indes, une flotte espagnole s'apprête à lever l'ancre. Convoyant or, argent, pierres précieuses, elle est attendue avec impatience par Philippe V, qui compte sur ces trésors pour payer ses troupes, consolider son trône dans cette guerre de la Succession d'Espagne qui déchire l'Europe depuis 1701. Ses adversaires ne l'ignorent pas, qui cherchent à couper la liaison entre les richesses des Amériques et la métropole, moyen d'imposer l'autre candidat au trône : l'archiduc Charles de Habsbourg. C'est la raison pour laquelle une poignée de navires anglais fond sur l'escadre au mouillage, capturant le *Santa Cruz* et coulant le *San José*. Son duel avec le *HMS Expedition* se conclut par une explosion, et son naufrage n'épargne que 11 survivants sur les 600 personnes à bord. Fin de l'histoire ? Le début au contraire d'une chasse au trésor qui enflamme imaginations, individus et États !

L'emplacement exact de l'épave est demeuré un mystère jusqu'à sa localisation par les autorités colombiennes en 2015, à plus de 600 mètres de fond. Dès lors, les esprits s'enfièvrent, tout un chacun voulant s'approprier le navire et sa précieuse cargaison. Bogota appuie sa revendication sur l'emplacement de l'épave – dans ses eaux – et la convention des Nations unies sur le droit de la mer. L'Espagne, de son côté, fait reposer son droit sur la propriété du navire et la convention Unesco sur la protection du patrimoine culturel subaquatique. Les Qhara Qhara, enfin, communauté autochtone bolivienne, fondent leurs espoirs sur le lien entre ces richesses et leur territoire, d'où elles furent extraites. Dans ce domaine, la convention Unesco offre un cadre juridique propre à trouver un terrain d'entente, une « multipropriété » de l'épave pouvant être envisagée à partir du moment où, considérée comme un patrimoine historique, sa seule vocation est d'être tournée vers la science et l'accès au public. C'est d'ailleurs la voie choisie par l'actuel président colombien Gustavo Petro.

Sanctuaire en question

Conception loin d'être partagée par des acteurs privés qui lorgnent, quant à eux, le magot. La compagnie américaine Sea Search exige ainsi dix milliards de dollars au motif



JLPPA / BESTIMAGE

qu'elle aurait, la première, découvert l'épave. En 1981, une de ses filiales, Glocca Morra, aurait indiqué l'emplacement du *San José* aux autorités colombiennes en échange de la moitié de la cargaison. Face aux dénégations de Bogota, Sea Search a saisi le tribunal d'arbitrage international de La Haye. Autre société intéressée par la cargaison: Maritime Archaeology Consultants, entreprise suisse chargée de remonter l'épave et de vendre une partie de son contenu en 2017 dans le cadre d'un partenariat public-privé, compte aussi se pourvoir en justice. Et gageons que cette frénésie n'est pas près de s'éteindre avec la remontée des premiers objets le 20 novembre 2025: trois monnaies (en or et en bronze), un canon et une tasse. Autant d'éléments permettant d'attester l'identité du navire et, peut-être, de se replonger dans l'esprit de la convention Unesco, qui privilégie une «conservation in situ» au fond des mers. Avec les moyens technologiques dont nous disposons, l'accès à cette épave pourrait se faire via des images rapportées par des drones, moyen pour le grand public d'accéder à la connaissance sans bousculer un sanctuaire qui abrite, par-delà ses richesses, la mémoire des 589 hommes et femmes qui furent engloutis avec elles.

CYRILLE POIRIER-COUTANSAIS

Le mot du mois de Virginie Girod



La raclette

La saison de la raclette bat son plein : dégustée en format familial sur l'appareil électrique de la grand-mère, en duo sur des poêlons à la bougie chauffe-plat, parfumée à la truffe, au poivre ou nature, selon la bonne recette savoyarde. Dans le massif alpin de la Maurienne, on se délecte de ce fromage depuis 1477, soit quinze ans avant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb… C'est dire si la tradition du fromage rôti est ancienne. Au cœur de l'hiver, les bergers font alors fondre du fromage au-dessus d'un feu de bois. La meule, coupée en deux sur une pierre plate, répand ses longs rubans dorés. Chaque cuillère, chaude et grasse, apporte un réconfort bien mérité contre les frimas.

Ce plat se popularise à la fin du XIXe siècle lors de l'invention des sports d'hiver. Les pionniers du ski et de l'alpinisme partagent alors de nouvelles recettes à base de produits de montagne : la fondue, la tartiflette et une meule chauffée que l'on racle. Ce geste rituel inspire alors son nom : la raclette ! Il faut cependant attendre les années 1960 et l'essor de la grande distribution pour que les producteurs stabilisent la composition du fromage à raclette, avec son goût typique et son élasticité idoine. La fameuse raclette de Savoie reçoit son IGP (« indication géographique protégée ») en 2017 et devient même, en 2025, le plat préféré des Français selon l'IFOP.

La raclette de Savoie mérite-t-elle le titre de « roi des fromages » ? En 1814, au congrès de Vienne, Talleyrand, secondé par son génial cuisinier Antonin Carême, organise un concours. Alors que les ambassadeurs redessinent les frontières de l'Europe, lors des dîners, ils départagent ses produits laitiers. Les finalistes sont le brie français, le stilton anglais et le limbourg des Pays-Bas. Le brie l'emporte à l'unanimité mais toutes les bonnes choses ont une faim… ou plutôt une fin ! À présent, la raclette est bien le « roi des fromages ».



Ah ! les belles bacchantes

Société. On observe aujourd'hui un retour en force de la moustache. Une mode qui s'inscrit dans la longue histoire du poil et de ses symboles sociétaux.

GETTY IMAGES

Dans nos sociétés, les adolescents guettent l'apparition de leurs premiers poils, tandis que les jeunes filles les traquent souvent sur leurs jambes et sur leur visage pour les faire disparaître. Cette opposition a été synthétisée par le sociologue canadien Anthony Synnott : « Ce qui est beau pour un sexe est affreux pour l'autre, ce qui fait la fierté du jeune homme fait la honte de la femme. » Deux exceptions à cette règle valorisant le poil facial masculin : les Amérindiens éprouvent une profonde aversion pour les poils tandis que dans l'île d'Hokkaido, les Aïnous l'ont longtemps revendiqué : ils se saluaient en se caressant la barbe, les femmes se tatouaient la lèvre supérieure (avec du noir de seiche) pour imiter la moustache. Perçus par les Japonais « comme des ours ou des singes », les Aïnous furent longtemps interdits d'accéder à un poste d'instituteur ou de fréquenter les bains publics.

Un signe viril et fédérateur

Quelles sont les expressions pileuses conventionnelles dans nos sociétés ? La moustache drue et fournie est un symbole de virilité et d'autorité, de l'ordre bourgeois par excellence ; en 1907, les garçons de café se mirent en grève pour réclamer un jour de congé dans la semaine… et le droit de porter la moustache ! Cette moustache drue est l'emblème par excellence du militaire, du gendarme en particulier. Pendant la Grande Guerre, la moustache fut le symbole des poilus, qui se moquaient de leurs camarades imberbes qu'ils traitaient volontiers de « curés » (le christianisme prescrivit en effet à ses représentants l'absence de poils faciaux, ce qui déclencha des crises et fut une des causes de la rupture avec Byzance en 1054). Les poilus ne durent l'interdiction de leurs poils qu'à l'utilisation des masques à gaz en 1915.

Aujourd'hui, 40 % des Français portent la barbe, dont 92 % des 25-34 ans. Mais qu'en est-il de la moustache ? Jusque-là rejetée pour ce qu'elle représentait – un symbole de domination sociale – elle revient en force et sous toutes les formes : en chevron, en fer à cheval, en guidon, en trait de crayon, fine… Elle est même parfois cirée. Mais au-delà de son esprit « viril et espiègle », elle est aussi devenue un signe fédérateur pour faire parler des maladies masculines, notamment les cancers de la prostate et des testicules. Quand la coquetterie devient porteuse de sens.

CHRISTIAN BROMBERGER

Il y a 260 ans, la Lorraine devenait française

23 février 1766. Ce jour-là, la Lorraine devient officiellement française. Fondée en 959, cette région fut indépendante durant huit siècles, même si la France y exerçait souvent son influence. Cette même année 1766, un événement tragique frappe la cour. Stanislas Leszczyński, duc de Lorraine et ancien roi de Pologne, âgé de 88 ans, meurt après que sa robe de chambre se fut embrasée près d'une cheminée. Tout bascule. Un accord signé avec Louis XV en 1738 prévoyait qu'à sa mort la Lorraine serait rattachée à la France.

Cette question représente donc un enjeu stratégique pour les Français, qui redoutaient de perdre ce territoire frontalier avec le Saint-Empire, le Luxembourg, les Pays-Bas autrichiens et une poussière de seigneuries et principautés allemandes indépendantes. La région, en rejoignant officiellement la France, a redessiné ainsi les contours de notre pays.

MÉLANIE TUYSSUZIAN

LE PLUS GRAND PROCÈS DE L'HISTOIRE



RÉCOMPENSÉ AUX OSCARS®
RUSSELL CROWE

RÉCOMPENSÉ AUX OSCARS®
RAMI MALEK

LEO WOODALL

JOHN SLATTERY

MARK O'BRIEN

NOMMÉ AUX OSCARS®
AVEC RICHARD E. GRANT

NOMMÉ AUX OSCARS®
ET MICHAEL SHANNON

NUREMBERG

UN FILM DE
JAMES VANDERBILT

LE FIGARO MAGAZINE HISTORIA france•tv

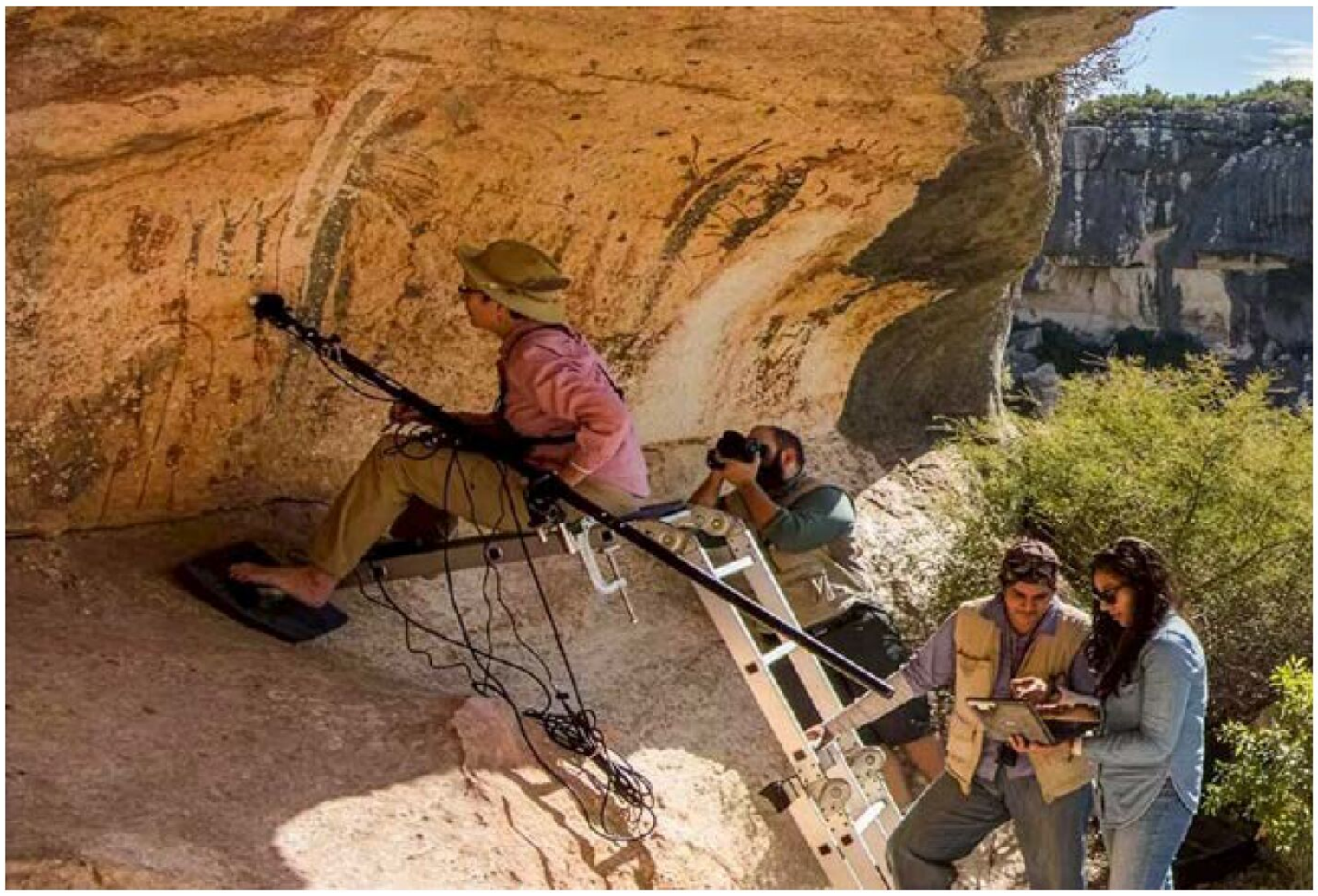
WALDEN MEDIA TITAN MEDIA WME INDEPENDENT BLUESTONE ENTERTAINMENT NOUR FILMS

LE 28 JANVIER AU CINÉMA

© COPYRIGHT NUREMBERG, LLC. TOUS DROITS RÉSERVÉS.

FIDELIO

Des fresques millénaires révélées





SHUMLA ARCHEOLOGICAL RESEARCH AND EDUCATION CENTER/DR

Héritage Un trésor spirituel et artistique, légué par des chasseurs-cueilleurs il y a quatre mille ans, se dévoile dans des canyons texans.

Au cœur du Texas, dans les canyons du Lower Pecos, se cache l'un des ensembles d'art préhistorique les plus impressionnants d'Amérique du Nord. Ces fresques peintes monumentales se trouvent dans des abris-sous-roche longtemps difficiles d'accès, le long du Pecos et du Rio Grande. Certaines ont plus de 4000 ans. Réalisées par des chasseurs-cueilleurs, elles mêlent réalisme et surnaturel: humains aux bras levés, cerfs, félins, êtres hybrides et des motifs géométriques.

Plusieurs éléments, coiffes, armes ou postures rituelles, laissent penser qu'il s'agissait de scènes liées à des croyances spirituelles, à des rituels chamaniques ou à des récits mythologiques. Si leur signification exacte reste un mystère, leur état de conservation exceptionnel intrigue les chercheurs. Les nouvelles technologies, comme l'imagerie multispectrale, pourraient révéler des détails invisibles. Et ainsi, mieux comprendre ces témoins uniques de la vie et des croyances des premières sociétés nord-américaines. H

MÉLANIE TUYSSUZIAN



DR/BELGIAN INSTITUTE OF NATURAL SCIENCES/COVER IMAGES

Les voisins au menu des Néandertaliens

Trois sortes de cannibalisme existent : celui dit « de famine », où l'on consomme les plus faibles pour survivre ; le rituel, pour satisfaire un dieu sanguinaire ou manger des ennemis et s'approprier leurs forces ; enfin le funéraire, pour donner à ses parents une « digne » sépulture. En Préhistoire, c'est souvent le premier qui est évoqué, comme pour excuser nos ancêtres. Mais des cas posent question : à El Sidrón (Espagne), autour de - 49 000 ans, trois frères, leurs quatre femmes et leurs six enfants (entre 2 et 12 ans) ont ainsi été tués et mangés. Quel fut leur crime ? Un autre décompte macabre vient d'être publié, issu de la troisième grotte de Goyet (Belgique) : six Néandertaliens (quatre jeunes femmes et deux enfants) furent démembrés puis dégustés entre - 45 000 et - 41 000 ans *(photo)*. Les infortunées présentent des caractéristiques morphologiques et génétiques indiquant qu'elles provenaient d'un autre groupe que les Néandertaliens locaux, présents sur le site voisin de Spy. Des conflits territoriaux qui auraient mal tourné ? H ROMAIN PIGEAUD

La marquise de Sévigné fête ses 400 ans

Littérature. Le 5 février 1626 naissait la marquise de Sévigné. Son nom reste attaché à une correspondance exceptionnelle, composée de près de 620 lettres principalement adressées à sa fille, la comtesse de Grignan. Elle y raconte son quotidien entre Paris, la cour de Louis XIV et ses terres bretonnes. Dans ces échanges, elle observe avec humour et acuité la société de son temps, laissant une œuvre marquante et un témoignage précieux du règne du Roi-Soleil. Publiées après sa mort, en 1696, ses lettres sont aujourd'hui considérées comme un chef-d'œuvre de la prose classique. Pour célébrer ce quatre centième anniversaire, le musée Carnavalet, à Paris, lui consacrera une exposition du 15 avril au 23 août 2026. Plus de 200 œuvres retraceront son parcours et son écriture, tout en offrant un regard renouvelé sur le Paris du XVII^e siècle. Ou comment remonter le temps à travers des missives. MÉLANIE TUYSSUZIAN



PHOTO JOSSE/BRIDGEMAN IMAGES



GAALICA/BNF

Pas manchot
Diffusé par Central News et repris par l'agence Rol, ce cliché s'inscrit dans la culture visuelle de l'entre-deux-guerres, marquée par l'essor de la presse illustrée.

Un pingouin londonien

Cette photographie de 1933 montre un pingouin du zoo de Londres vêtu d'un ciré. Cette image s'inscrit dans une tradition bien établie de la première moitié du XX^e siècle : mettre en scène un animal pour divertir le public. L'image s'inscrit aussi dans la culture visuelle de l'entre-deux-guerres, marquée par l'essor de la presse illustrée. Depuis la fin du XIX^e siècle, les zoos européens se transforment en espaces de spectacle. En 1907, à Hambourg, Carl Hagenbeck inaugure un zoo « sans barreaux », non pour offrir plus de liberté aux animaux mais pour proposer aux visiteurs une immersion totale. Son zoo met aussi en scène des pingouins en leur faisant porter des casques militaires… Le zoo de Londres n'est pas en reste : en 1927, des chimpanzés sont photographiés en train de célébrer le *tea time*. Durant les années 1910 et 1920, il est courant de retrouver des ours à bicyclette ou des singes habillés sur des cartes postales et des photographies de presse, notamment dans les pays anglo-saxons. Notre pingouin s'inscrit dans cette tendance. Son ciré transforme l'oiseau marin en acteur. Le zoo devient alors un théâtre où le vivant est scénarisé. Dans un contexte de crise économique, ces images légères offrent une forme d'évasion. Cependant, avec du recul, ce qui relevait du comique visuel révèle un rapport de domination. L'animal, réduit à la captivité, n'existe qu'à travers le jeu. MAXIME GALENT

Verdun. Une mémoire en perpétuelle évolution

Commémoration. Il y a cent dix ans débutait la bataille de Verdun. En France, son nom a résumé tour à tour l'héroïsme puis le sacrifice des poilus. Elle marque aussi, depuis les années 1960, un point de réconciliation entre Paris et Berlin, soigneusement entretenu par les deux pays.



DR

L'historien François Cochet, spécialiste de la Grande Guerre et président du conseil d'orientation scientifique du Mémorial de Verdun, revient sur les mutations de la mémoire de la bataille dans l'imaginaire national.

HISTORIA – Pourquoi, pour les Français, la bataille de Verdun est-elle devenue emblématique dès son déclenchement?

François Cochet – C'est d'abord dû à son caractère défensif: l'Allemand étant considéré comme l'agresseur, le combat acharné des soldats français à Verdun est perçu comme pleinement légitime. À l'inverse, pour les Allemands, la bataille emblématique de la Grande Guerre n'est pas Verdun mais la bataille de la Somme, qui démarre quelques mois plus tard, à l'été 1916, parce que, cette fois, les défenseurs sont les Allemands.

D'autre part, contrairement à l'autre grande victoire défensive française, la bataille de la Marne de septembre 1914 – durant laquelle les combats s'étendent sur un front de près de 200 kilomètres –, Verdun se déroule sur un champ de bataille resserré, plus facilement identifiable, quelques milliers d'hectares qui deviennent vite un terrain sacré pour la nation française, avec ses lieux emblématiques qu'il faut défendre à tout prix, à commencer par les forts de Vaux et de Douaumont. Enfin, Verdun concerne toute l'armée française, ou presque, car le général Pétain, principal commandant côté français durant les premiers mois de la bataille, instaure ce qu'on a appelé la «noria»: conscient de la dureté extrême des combats, il fait se relayer à Verdun la plupart des divisions d'infanterie de l'armée française, qui ne montent en première ligne qu'à une seule reprise, pendant une dizaine de jours en moyenne, avant d'être remplacées. Au cours de l'année 1916, trois quarts des fantassins français, soit 1,5 million d'hommes, ont ainsi combattu à Verdun, ce qui l'a consacré comme symbole national.

Comment Verdun se transforme-t-il en lieu de mémoire une fois la paix revenue?

Dès la fin de la guerre se développe un tourisme mémoriel – un guide Michelin du champ de bataille de Verdun est publié en 1919. Les hommes qui y ont combattu ainsi que les proches des plus de 160000 soldats français morts ou disparus effectuent des pèlerinages à travers cette zone désolée, constellée de trous d'obus, qu'on se garde bien de niveler pour la rendre de nouveau exploitable, mais qu'on sanctuarise au contraire, en la plantant d'arbres. Ces visiteurs érigent spontanément des monuments, généralement modestes, qui commémorent ici un disparu, là l'action d'un régiment.

Parallèlement à cette mémoire combattante, qui témoigne des souffrances individuelles et se teinte de pacifisme, l'État et les chefs de l'armée développent un discours patriotique, héroïque, qui s'incarne notamment dans le site de la «tranchée des baïonnettes»: à la fin de la guerre, on a retrouvé dans un secteur de la bataille des fusils alignés dont seuls les canons sortaient de terre – sans doute plantés là pour marquer une sépulture improvisée. La légende d'un groupe de soldats qui auraient été enterrés vivants par l'explosion d'un obus allemand alors qu'ils s'apprêtaient gaiement à charger se développe alors. C'est faux,

> «À Verdun luttent les trois quarts des soldats français, ce qui en fait un symbole»



AFP

Main dans la main
La fameuse visite du chancelier Kohl et du président Mitterrand de la nécropole de Douaumont en 1984 achève le rapprochement entre les deux anciennes puissances belligérantes.

impossible techniquement, car les obus creusent plus qu'ils ne comblent, mais les autorités laissent prospérer le mythe et ce site devient très visité.

Durant toute l'entre-deux-guerres, cette mémoire héroïque, officielle est cultivée lors des cérémonies annuelles qui célèbrent la victoire. Pétain en devient la figure quasi sainte à la faveur d'une habile politique de communication, qui lui permet de s'imposer dans l'opinion comme le «vainqueur de Verdun» – alors que c'est en réalité le général Nivelle qui, après avoir succédé à Pétain dès le printemps 1916 à la tête des troupes de Verdun, a posé les bases du succès finalement remporté en décembre. Et au printemps 1940, la mémoire de cette victoire reste suffisamment prégnante chez les Français pour que, après à la débâcle, ils se tournent massivement vers leur «héros».

Comment la mémoire de la bataille a-t-elle évolué après la Seconde Guerre mondiale?

À la Libération, la gloire des poilus est ringardisée par l'héroïsation des résistants. La mémoire officielle de Verdun souffre aussi, bien sûr, des agissements de Pétain durant l'Occupation. À partir des années 1960, la geste héroïque de la bataille s'estompe définitivement au profit de la mémoire des combattants, de leur sacrifice, de leurs souffrances. Dans l'opinion s'impose peu à peu la dénonciation de l'absurdité des combats de la Grande Guerre, tandis que les historiens français, dans la foulée de l'école des Annales, vont délaisser l'«histoire-bataille», et celle des chefs militaires, pour se pencher sur l'expérience combattante, notamment à Verdun.

C'est aussi le moment où, dans le cadre de la politique de réconciliation entre Paris et Bonn lancée par de Gaulle et Adenauer, se développe la mémoire partagée, franco-allemande, d'une bataille qui a fait presque autant de morts et de blessés côté allemand que français; la poignée de main entre Mitterrand et Kohl, en septembre 1984, consacre un processus qui est déjà bien engagé. Aujourd'hui, un quart des 300 000 visiteurs annuels des différents sites de Verdun sont Allemands. **PROPOS RECUEILLIS PAR CHARLES GIOL**



THIBAUT CHAPOTOT/SP

Flamboyant Le musée du quai Branly met à l'honneur, avec le Musée national du Palais de Taipei, le dragon d'Asie.

Exposition. Le vieux serpent universel

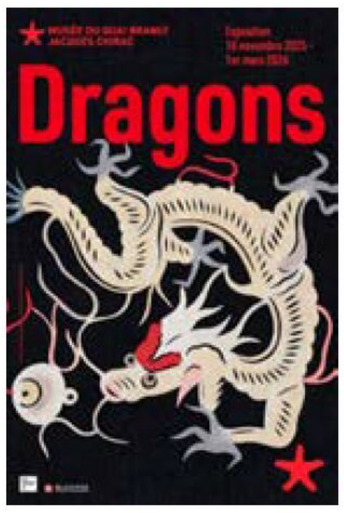
Ancêtre. À l'occasion du Nouvel An chinois où il sera de la parade, le dragon, seigneur céleste, s'invite à Paris, au musée du quai Branly.

Jusqu'au 1er mars 2026, le musée du quai Branly-Jacques Chirac présente l'exposition «Dragons». Celle-ci met à l'honneur une sélection d'objets et d'œuvres célébrant ces vedettes du folklore asiatique, symboles impériaux chinois. «À l'époque des premiers empires, le dragon est associé par des sources écrites aux "souffles du ciel", au principe vital et aux nuages chargés de pluie, confie une porte-parole de l'exposition. Associé à la cosmologie et au pouvoir vital du ciel, il a été étroitement lié au pouvoir impérial.»

Un animal tout droit sorti du Paléolithique

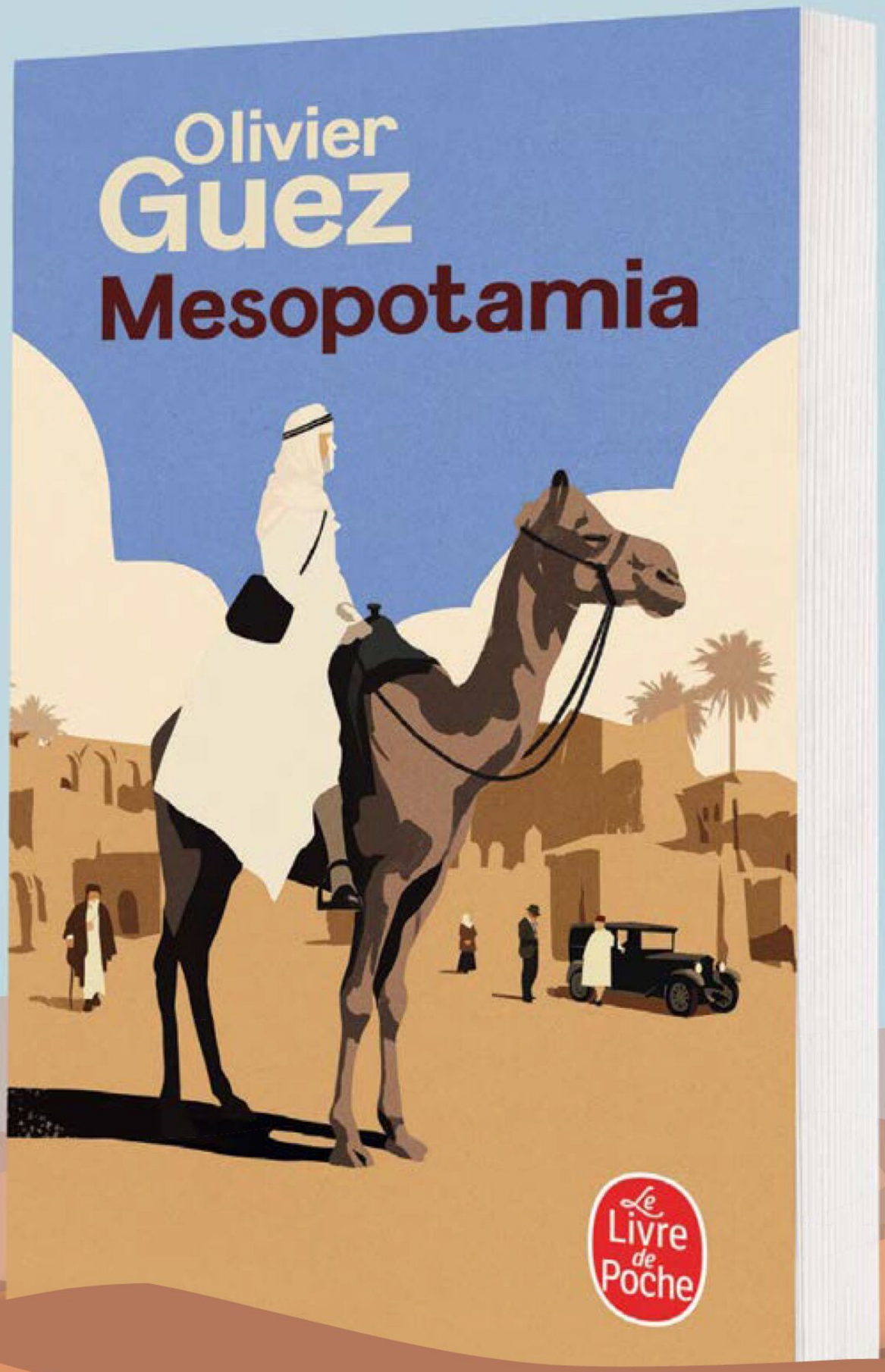
Détenteur du mandat céleste, l'empereur de Chine a en effet eu pour emblème le dragon depuis la dynastie Liao (907-1125) jusqu'à la chute des Qing, en 1911. Captivant les imaginations depuis le Paléolithique, le dragon n'est pas cantonné aux cultures asiatiques. «Sa mythologie remonterait aux premiers *Homo sapiens*, encore rassemblés en Afrique, quand les histoires de serpent mythique servaient à dire l'orage, la pluie, l'arc-en-ciel et les tremblements de terre», détaille l'historien et mythologue Julien d'Huy, auteur de *Dragon: généalogie mondiale d'un mythe* (Armand Colin). «À cette époque, déjà, l'imaginaire humain façonnait un grand serpent cosmique ou tellurique, tantôt arc-en-ciel, tantôt tempête, tantôt soutien du monde. Cette mythologie a précédé nos migrations, nos langues et nos civilisations.»

Le secret de la longévité du dragon repose en partie sur ses nombreuses métamorphoses, qui lui ont permis de s'adapter aux paysages et aux cultures où il s'est implanté. «Sa part serpentine est la seule constante véritable, ajoute Julien d'Huy. À partir de cette base universelle, les sociétés ont ajouté des ailes, des griffes, des flammes, selon leurs besoins symboliques. Dans certaines cultures, il est bienveillant, protecteur, associé au renouveau, à l'abondance; dans d'autres, il incarne la mort, l'obstacle. Mais il garde toujours quelque chose de cosmique, qui relie les profondeurs, la surface de la Terre et le ciel.» Le 17 février 2026, les Parisiens pourront assister à l'une de ses incarnations dans le cadre des célébrations du Nouvel An chinois. Nous entrerons dans l'année du «Cheval de feu» et, comme chaque année depuis 1984 – la diaspora chinoise en France compte près de 700 000 personnes –, ce passage s'accompagnera de festivités ayant principalement pour théâtre le 13e arrondissement de Paris. On y verra la célèbre danse du dragon qui vise, dit-on, à chasser les mauvais esprits: «Quand un dragon apparaît, le monde est en paix», garantit un proverbe chinois.



«Dragons», musée du quai Branly-Jacques Chirac (Paris 7e), jusqu'au 1er mars

NICOLAS MÉRA



Archéologue, espionne, faiseuse de rois…

Redécouvrez Gertrude Bell,
la Lawrence d'Arabie au féminin.

Mesopotamia

© Adobe Stock.

Le Livre de Poche

Cinéma. Douglas Kelley, le psychiatre de Nuremberg



© SCOTT GARFIELD-PROPRIÉTÉ DE SONY PICTURES CLASSICS/SP

Énormité du Mal L'ancien *Reichsmarschall* n'abandonne en rien son esprit retors et tente de dominer ses juges et son psychiatre, qui oscille entre fascination et effroi.

Cinéma. Désigné pour évaluer l'état mental des hauts dignitaires nazis jugés par les Alliés au procès de Nuremberg, le psychiatre américain Douglas Kelley développe une relation ambiguë avec Hermann Göring, le bras droit de Hitler. Une intimité dangereuse, relatée dans le film *Nuremberg* de James Vanderbilt.

Qui était réellement Douglas Kelley? Quand la guerre s'achève, le monde s'apprête à affronter ses démons. L'accord de Londres, dit «statut de Nuremberg», ouvre la porte à l'organisation du procès des principaux responsables du IIIe Reich. Vingt-deux dirigeants nazis, emprisonnés à Mondorf-les-Bains (Luxembourg), seront traduits en justice à Nuremberg. Pour évaluer leur santé mentale, un psychiatre militaire américain se voit confier une mission aussi inédite que vertigineuse: déterminer si ces hommes, parmi lesquels Hermann Göring, Rudolf Hess, Joachim von Ribbentrop ou encore Julius Streicher, accusés des pires crimes contre l'humanité, sont aptes à comparaître.

Né en 1912 en Californie, Douglas McGlashan Kelley est titulaire d'un doctorat en sciences médicales obtenu à l'université de Columbia. Expert en neurologie et en psychiatrie, officier de l'armée américaine, il débarque en Europe sans expérience dans l'étude des criminels de guerre, mais avec une curiosité insatiable et une méthode rigoureuse, basée sur des entretiens, des tests de QI et de personnalité dont celui, célèbre, de Rorschach. Consciencieusement, il note le pouls des inculpés, leur sommeil, leur humeur, leurs traits de caractère, leur dépendance aux médicaments. Les résultats de ces interrogatoires resteront gardés secrets pendant des décennies.

Avec Göring (formidable Russell Crowe dans le film), le médecin se lance dans un duel périlleux et fascinant. Le nazi, charismatique et manipulateur, est un sujet d'étude et un adversaire redoutable. C'est un cas clinique hors norme. Sommé par le procureur en chef Robert H. Jackson de percer le contenu du discours de défense de Göring pour le procès, Douglas Kelley transgresse les règles médicales et militaires, s'immisce dans la vie privée de son patient, rencontre même sa femme, au mépris des ordres de ses supérieurs. Kelley est impressionné par l'intelligence et la sagacité de Göring, qui cherche à le manœuvrer. Les frontières nécessaires entre les deux hommes se brouillent. Au fil des semaines qui précèdent le procès, un rapport malsain, très bien mis en valeur par le film, prend place, provoquant une sensation de malaise chez les spectateurs.

Au terme des deux vies, la capsule de cyanure

Adapté du livre de Jack El-Hai, *Le Nazi et le Psychiatre*, le film pose la question de la responsabilité des hommes qui ont commis l'impensable, et souligne, comme le rappelle le réalisateur, le «rôle que le droit international doit jouer pour que justice soit rendue à l'encontre de ceux qui commettent des crimes impardonnables». À l'issue du procès qui le hantera toute sa vie, Kelley rentre aux États-Unis, se spécialise en criminologie et tente de percer les mystères de la manipulation collective. Mais, le 1er janvier 1958, dans un macabre clin d'œil à l'Histoire, le psychiatre se donne la mort en avalant une capsule de cyanure comme Göring, douze ans avant lui.

YETTY HAGENDORF

***Nuremberg*, film de James Vanderbilt, avec Russell Crowe et Rami Malek (148 min). Sortie le 28 janvier 2026.**

L'HISTOIRE AU CHÂTEAU



SAISON 2025

COURS GRATUITS /26

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV

4 FÉV. 2026	LES FRANÇAIS, LE ROI ET L'IMPÔT
18 MARS 2026	L'ART ET LES SCIENCES AU SERVICE DU ROI
8 AVR. 2026	CLERGÉ, NOBLESSE, TIERS ÉTAT UNE SOCIÉTÉ HIÉRARCHISÉE
6 MAI 2026	MISÈRES DU GRAND SIÈCLE CRISES ET RÉVOLTES

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté Égalité Fraternité

AVEC LE MÉCÉNAT DE
The Danny Kaye and Sylvia Fine Kaye Foundation

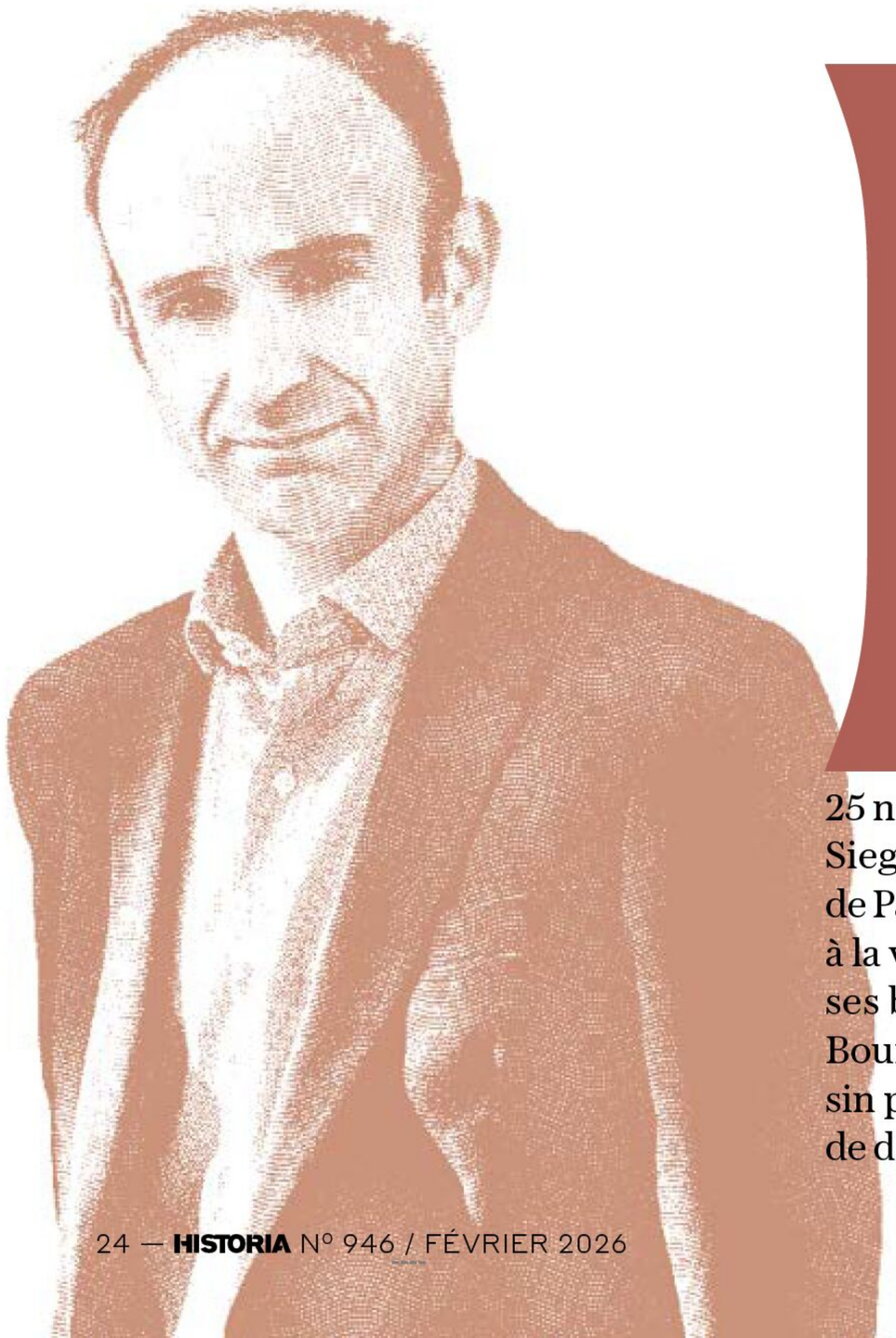
EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC
HISTORIA

PROGRAMME & RÉSERVATION
SUR CHATEAUVERSAILLES.FR

Récit

Paris assiégé, Paris martyrisé, mais Paris libéré !

En cette année 885, une flotte viking remonte la Seine pour s'en aller piller la riche Bourgogne. Problème : l'île de la Cité verrouille cet itinéraire. Pour les Parisiens et leur comte, c'est le début d'un nouveau et long combat – un an –, où peu de secours est à attendre de l'empereur carolingien… PAR BRUNO DUMÉZIL



Le 25 novembre 885, un roi viking nommé Siegfried se présente devant les murs de Paris. Il déclare ne vouloir aucun mal à la ville mais demande le passage pour ses bateaux. On le comprend : la riche Bourgogne est plus tentante que le Bassin parisien, déjà rançonné depuis plus de deux générations. L'évêque de Paris, Gauzlin, lui oppose une fin de non-recevoir. La cathédrale lui a été confiée par l'empereur Charles le Gros : même si cet arrière-petit-fils de Charlemagne guerroie sur ses marches orientales, il est hors de question de laisser des païens razzier l'ouest du monde franc. Commence un siège dont aucun des protagonistes n'avait prévu la durée.

Au IXe siècle, Paris n'est en effet qu'une ville de taille modeste, qui se limite pour l'essentiel à l'île de la Cité, ceinte de murailles et reliée à la terre par des ponts fortifiés. Ce sont ces ouvrages d'art qui constituent l'enjeu principal du conflit : les arches, garnies de herses, interdisent la remontée d'une flotte. Bien sûr, les embarcations vikings sont légères et un portage permettrait de contourner ce verrou fluvial. Mais sur les berges, les ponts de Paris sont complétés par des tours ceintes de douves. Pour les éviter, il • • •

PHOTO JOSSE/LA COLLECTION

Royal chemin Cette toile de Jean-Victor Schnetz (1837) célèbre l'héroïsme du comte Eudes, futur roi de France. Château de Versailles.

••• faudrait traîner les bateaux très loin de la Seine, sans compter qu'au retour de Bourgogne, la même manœuvre serait nécessaire pour rejoindre la mer. Décidément, Siegfried se dit qu'il va falloir prendre la ville.

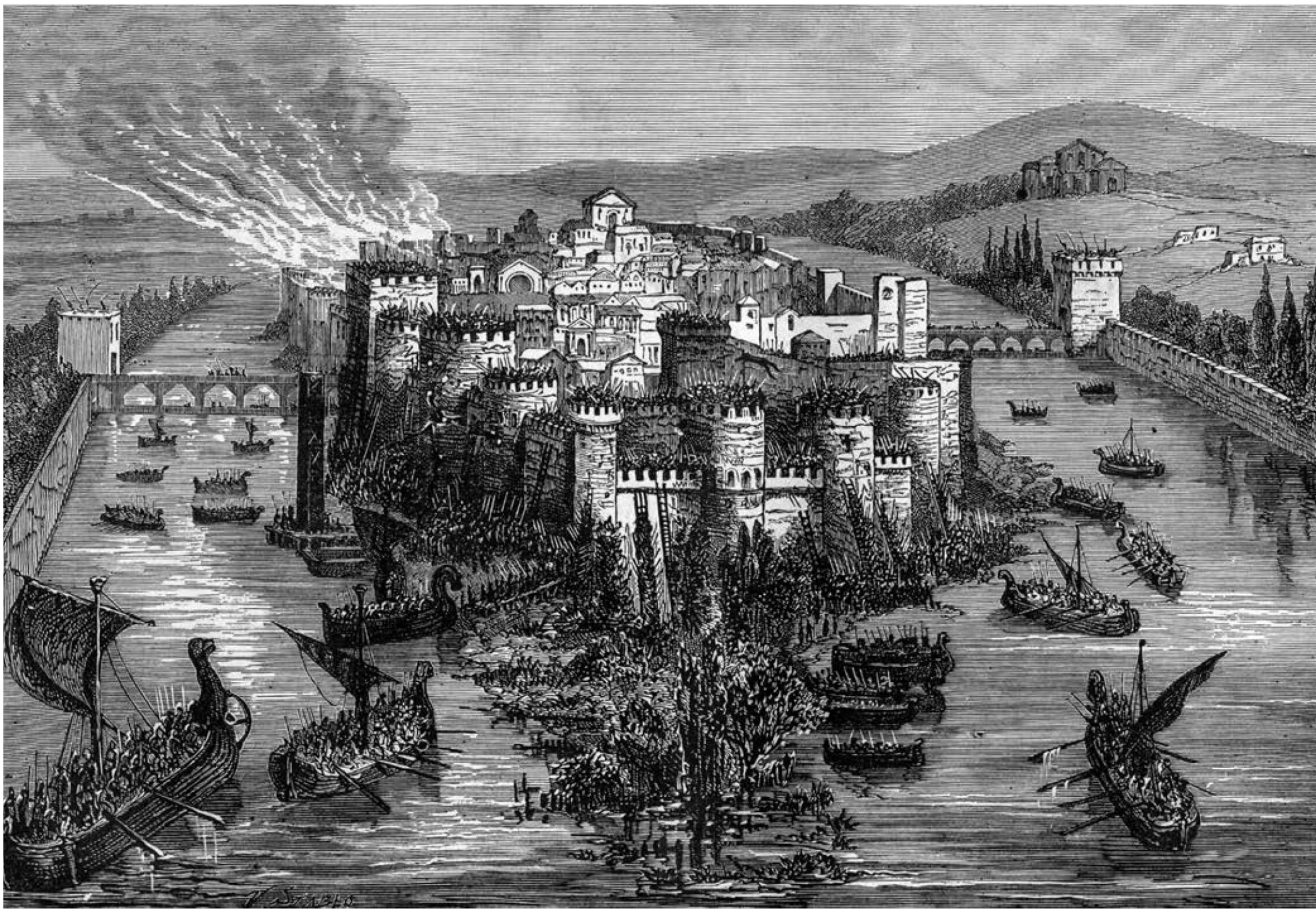
Un empire carolingien miné par les dissensions

Mais d'où viennent les Vikings qui menacent Paris en 885? Sans doute pas de Scandinavie ou, du moins, pas directement. Beaucoup semblent avoir séjourné en Irlande, où des aventuriers venus du Nord ont établi de petits royaumes côtiers à partir des années 850. D'autres Vikings viennent d'Angleterre, où leur «Grande Armée» a débarqué en 865. Mais depuis peu, les îles Britanniques constituent un terrain moins favorable. Grâce à sa victoire à Edington en 878, le roi de Wessex, Alfred le Grand, a bloqué l'expansion des Normands en Angleterre. Même en Irlande, le royaume viking de Dublin périclite à partir de 873. Dans ce contexte, autant revenir sur le continent pour tenter sa chance.

Parmi les hommes de Siegfried, sans doute y a-t-il aussi beaucoup de Francs et de Bretons. Déserteurs, mauvais coucheurs et esclaves en fuite grossissent depuis toujours les bandes vikings. Grâce à leurs informations, les hommes du Nord savent que le monde carolingien est en difficulté depuis la mort de l'empereur Charles le Chauve (877). Guerres civiles et successions rapides fragilisent tout particulièrement l'ouest du monde franc: en moins de dix ans, Paris a changé quatre fois de souverain. Certes, en 884, le hasard biologique a fait que Charles le Gros, souverain germanique, s'est retrouvé en position de seul représentant mâle et majeur de la dynastie carolingienne. Il s'est vu reconnaître comme maître de l'immense monde franc. Mais son autorité réelle est bien faible, tout comme sa capacité à rassembler des troupes qui dépendent désormais plus de l'aristocratie que de la monarchie.

Alors que Siegfried repart pour consulter les siens, les Parisiens mesurent leurs chances de résister. Depuis qu'une première attaque viking a touché la ville en 845, on a construit à la va-vite les fortifications avancées: la tour de la rive droite, encore inachevée, a été complétée par une charpente de bois. Elle n'inspire qu'une confiance limitée. Les monastères périurbains,

Affluence Le 6 février 886, la garnison de chevaliers, retranchée dans la tour établie sur la rive gauche, succombe devant une multitude de guerriers, dont le nombre se trouve, plus tard, décuplé sous la plume du moine Abbon, chroniqueur de la bataille.



PVDE/BRIDGEMAN IMAGES

jugés impossibles à défendre, ont été abandonnés: reliques, trésors et livres ont été mis à l'abri sur l'île de la Cité. Au pied de la cathédrale, une foule de guerriers et de clercs doit cohabiter.

Parmi eux se trouve Aimoin, l'écolâtre – c'est-à-dire le responsable de l'enseignement – de Saint-Germain-des-Prés. Cet intellectuel, qui vient de composer des *Miracles de saint Germain* racontant les précédents raids vikings, tremble sans doute lorsqu'il apprend que l'évêque de Paris a refusé de négocier avec Siegfried. À côté d'Aimoin se trouve un jeune novice nommé Abbon. Quelques années plus tard, ce dernier se ferait l'historien du siège de Paris dans un poème épique de plus de 1200 vers. Aimoin ne semble pas avoir eu une haute opinion de son disciple. De fait, la pensée du jeune Abbon est encombrée de références mythologiques et son latin se montre si confus que lui-même se sent obligé de mettre des notes marginales pour expliquer le sens de certaines phrases! Les effectifs des armées annoncés par Abbon doivent ainsi être considérés avec prudence: par cuistrerie, notre poète utilise des chiffres grecs et s'efforce de les faire entrer dans les règles de la poésie latine, ce qui l'oblige à prendre des libertés avec le réel. Disons qu'en 885, les Parisiens n'alignent que quelques centaines de combattants alors que les assiégeants se comptent en milliers.

> **« Pour défendre les remparts de la ville, quelques centaines de Parisiens vont résister à une armée viking forte de plusieurs milliers de combattants »**

À l'aube du 26 novembre, Siegfried déclenche un assaut terrestre en rive droite. Ses troupes tentent d'investir la tour qui commande l'accès au Grand Pont, à l'emplacement de l'actuelle place du Châtelet. Une grêle de traits repousse les assaillants. Le lendemain, les Vikings reviennent avec du matériel permettant d'abattre la tour. Ils sont chaudement accueillis puisque, s'il faut en croire Abbon, les défenseurs versent de l'huile bouillante depuis le sommet de la fortification. Les assaillants réussissent toutefois à faire une petite brèche dans la muraille. L'huile étant épuisée, les Parisiens jettent ce qu'ils ont sous la main… en l'occurrence une roue, qui écrase les sapeurs ennemis. Les Vikings se tournent contre la porte, où ils boutent le feu, mais sans plus de résultat. En ces premiers jours du siège, la défense est surtout assurée par le comte de Paris, Eudes, et par l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, Ebles.

Ces deux hommes sont unis par des intérêts communs. En effet, en 884, Eudes, membre de la noble famille des Robertiens, a obtenu le comté de Paris grâce à l'entregent des Rorgonides, une parentèle à laquelle est rattachée Ebles par l'entremise de son oncle l'évêque Gauzlin. Robertiens et Rorgonides s'opposent à une troisième grande famille franque, les Welfs, représentée par le puissant marquis de Neustrie, Hugues l'Abbé. Or malgré les menaces pesant sur Paris, Hugues ne s'est pas déplacé et les Welfs n'ont pas mobilisé leurs troupes; dans son poème, Abbon de Saint-Germain leur en garde rancœur.



LOOK AND LEARN/BRIDGEMAN IMAGES

Passage en caisse Après un an de lutte, les Parisiens comptent sur les armées de Charles le Gros, empereur d'Occident (881-887) et roi de France (884-887). Mais le souverain se contente de verser aux Vikings 700 livres d'argent pour qu'ils lèvent le siège.

Des assiégeants qui mettent les grands moyens

Les premiers jours de combat ont fait de nombreux morts de part et d'autre. Abbon affirme que son abbé a manié l'arc avec brio: après avoir touché sept Normands avec une seule flèche, Ebles se serait exclamé qu'une telle brochette méritait d'être amenée en cuisine! Malgré de tels exploits, force est de constater que la situation est bloquée.

Du côté viking, Siegfried en vient à espérer que la faim aura raison des assiégés. À condition, bien sûr, de ne pas épuiser ses propres vivres. Il décide d'établir un camp fortifié en rive droite, autour de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois tandis que de petites bandes sont détachées pour fourrager dans le pays alentour. Le bétail pillé fournit de la viande mais aussi du cuir. Les peaux des bœufs serviront à protéger du feu les machines de siège que •••

••• l'on assemble. Abbon affirme avoir vu trois engins. Monté sur seize roues, chacun d'entre eux abrite un bélier et soixante Vikings. Peu maniables, ces structures constituent des cibles tentantes; les Parisiens les mettent facilement hors de combat. Les artisans de Siegfried s'efforcent de trouver une autre stratégie. Les peaux de bœufs sont récupérées et montées sur des claies en bois; ces écrans permettent d'avancer à couvert et une partie de l'armée viking en profite pour menacer la tour. Pendant ce temps, d'autres assaillants se dirigent sur le Grand Pont, ce qui oblige les défenseurs à se battre sur deux fronts. Cette fois, l'alerte est sérieuse; l'évêque de Paris se porte lui-même au combat. Pour l'occasion, Abbon note que Gauzlin invoque la protection de la Vierge Marie. Alors que la cathédrale de Paris était consacrée à saint Étienne, la voici qui apparaît pour la première fois vouée à Notre-Dame.

Douze sacrifiés, un noyé et pas mal d'ambitieux

Au début de l'hiver, Paris résiste toujours et les Normands doivent rayonner de plus en plus loin pour trouver de quoi se nourrir. Sans doute prennent-ils conscience que les assiégés font venir des vivres depuis le sud du Bassin parisien. Un groupe de Vikings prend alors pied sur la rive gauche et s'installe autour de l'église Saint-Germain-des-Prés. Cette fois, le ravitaillement des Parisiens est coupé… Le 6 février 886, une crue exceptionnelle de la Seine fait s'effondrer le Petit Pont, qui relie l'île de la Cité à la rive gauche. La garnison de la tour sud se trouve soudainement isolée. Ceux qui savent nager s'empressent de gagner l'île. Mais douze combattants restent coincés et se battent avec l'énergie du désespoir.

Pour désigner ces hommes, Abbon utilise le terme latin de *miles*, qui a le sens général de «soldats». Mais quelques décennies plus tard, ce même mot servira à désigner les chevaliers. Or c'est bien de cette nouvelle réalité qu'il s'agit. Les douze hommes portent des noms nobles et ont avec eux des faucons, qu'ils libèrent quand ils comprennent que tout est perdu. De fait, les Normands les enfument dans la tour, puis leur promettent la vie sauve contre une rançon, avant de les massacrer. La chute de la tour sud n'a guère d'influence sur le siège puisque la rupture du Petit Pont rend impossible l'accès à l'île de la Cité.

Comme il faut bien s'occuper, les Vikings partent mener des raids de pillage jusqu'à Chartres. Voilà qui a tendance à dégarnir leurs rangs et les Parisiens constatent que la rive droite n'est plus vraiment surveillée. Gauzlin en profite pour envoyer un messager demander des secours à Charles le Gros. Mais l'empereur est occupé sur un autre front et se contente d'envoyer le comte Henri de Babenberg. Issu d'une famille saxonne liée aux Liudolfing – ancêtres du futur roi de Germanie Henri Ier l'Oiseleur (v. 875-936) –, c'est un diplomate aussi efficace que sournois. Reste qu'Henri ne s'est pas vu confier d'armée. Il se contente d'apporter du ravitaillement.

À la fin de l'hiver, la situation reste bloquée. Faute de solution, les Parisiens proposent aux Vikings la somme de soixante livres d'argent afin qu'ils lèvent le siège. Siegfried accepte, mais son armée est un rassemblement de bandes disparates, qu'il contrôle mal. Beaucoup de chefs refusent l'arrangement et tentent un assaut direct sur l'île de la Cité, sans succès.

Le printemps voit le changement des acteurs. À l'intérieur des murs, la maladie emporte l'évêque Gauzlin le 16 avril. Loin de là, en Bourgogne, le vieux marquis de Neustrie, Hugues l'Abbé, meurt le 12 mai. Lorsque la nouvelle lui parvient, le comte Eudes décide de quitter Paris et de partir à la rencontre de l'empereur Charles le Gros, officiellement pour demander des secours. En réalité, il espère se voir attribuer le titre de commandement rendu disponible. La ville reste sous



STEFANO BIANCHETTI/BRIDGEMAN IMAGES

Des lys Artisan de la victoire, Eudes, le comte de Paris, monte sur le trône de France mais, sans descendance, sa couronne repassera au carolingien Charles le Simple.

la seule garde d'Ebles, qui s'acquitte de la tâche avec efficacité. Ce «martial abbé [...] eût été apte à tout, s'il n'avait trop aimé l'argent et la luxure», affirme Abbon. Les Parisiens amènent maintenant leur bétail paître en rive droite. De leur côté, les Vikings permettent aux prêtres de célébrer la messe à Saint-Germain-des-Prés. Car dans l'armée «païenne», il y a beaucoup de baptisés! Le 28 août, Eudes est de retour, investi de ses nouveaux pouvoirs. Il est escorté par l'indispensable Henri de Babenberg et l'empereur annonce qu'il viendra bientôt sauver Paris. Les Vikings de la rive droite sont désormais trop peu nombreux pour s'opposer à quoi que ce soit. Mais alors qu'Henri charge quelques ennemis attardés autour de Saint-Germain-l'Auxerrois, son cheval trébuche dans une ornière. Projeté au sol, le duc est tué sur le coup. La situation n'est guère plus glorieuse pour les assaillants: en évacuant à la va-vite la rive droite, un chef viking fait naufrage et se noie dans la Seine.

En novembre 886, Charles le Gros plante enfin ses tentes sur les hauteurs de Montmartre. Malade – peut-être dépressif –, le souverain manque de charisme, mais sans doute pas d'intelligence. D'un coup d'œil, il évalue correctement la situation: avec les faibles troupes dont il dispose, risquer une bataille lui semble bien aléatoire. Charles le Gros propose plutôt aux Vikings 700 livres d'argent, ce qui est assez peu, ainsi que le droit d'hiverner jusqu'en mars dans la région de Sens. Avant de s'en retourner, l'empereur nomme comme nouvel évêque de Paris un certain Ascericus, probablement apparenté aux comtes de Meaux. Pour Ebles de Saint-Germain, c'est une douche froide: malgré tout leur héroïsme, les Rorgonides ont perdu le contrôle de la cathédrale. Dans les mois qui suivent, les troupes vikings reviennent à deux reprises sous les murs de Paris, mais aucun siège n'aura la même ampleur que celui lancé en novembre 885. Eudes, quant à lui, s'emploie à mettre en valeur le rôle que lui et sa famille ont joué dans l'heureux dénouement de la situation.

Un nouveau roi entouré de nouveaux ennemis

De son côté, Charles le Gros a perdu beaucoup de légitimité. Le 11 novembre 887, il est déposé par ses grands et un de ses neveux, Arnulf de Carinthie, s'empare du trône en Germanie. L'Empire carolingien éclate quelques semaines plus tard et la défense de Paris devient un argument pour permettre à Eudes de revendiquer le pouvoir en Francie occidentale. Élu roi le 29 février 888, il lui faut toutefois obtenir une seconde grande victoire contre les Vikings, à Montfaucon, en Argonne, le 24 juin, pour obtenir une reconnaissance de la plupart des grands aristocrates francs. Le 13 novembre 888, il est enfin couronné par l'archevêque Foulque de Reims. Le moine Abbon de Saint-Germain rédige le premier livre de son épopée vers 889. Il en fait un monument à la gloire des aristocrates, essentiellement les Robertiens et les Rorgonides, qui ont assuré la défense de Paris pendant l'année terrible 885-866. Le second livre n'est achevé qu'en 897. Entre-temps, la situation du royaume a bien changé.

Eudes et Ebles se sont fâchés au sujet d'une succession compliquée sur le comté de Poitiers; en 892, l'abbé de Saint-Germain a été tué par les troupes de son ancien ami. L'année suivante, l'archevêque Foulques de Reims a trahi le nouveau roi et a sacré par surprise un petit prince carolingien, Charles le Simple. Les Francs de Germanie, qui avaient soutenu Paris en 885, sont entrés en guerre contre la Francie occidentale. Et surtout, les Vikings ont recommencé leurs ravages. Abbon s'insurge: «Les cruels étrangers s'en viennent. Ils dévastent la terre et massacrent la population, ils font le tour des villes et des demeures du roi, enlèvent les paysans, les enchaînent et les envoient de l'autre côté de la mer. Le roi entend cela, mais il s'en moque, Eudes, il ne s'en soucie pas.»

Le poème d'Abbon, qui débutait comme un panégyrique du comte de Paris, s'achève par une critique acerbe du même homme, devenu un roi encore plus impopulaire que ne l'avait été Charles le Gros. À la cour de Francie occidentale, orgueil et faste vestimentaire remplaceraient la valeur guerrière. S'adressant au royaume – et donc au roi –, Abbon va plus loin: «Pourquoi vas-tu contre la nature, alors que tu as assez de femmes à disposition?» En somme, si Eudes n'a pas de fils pour lui succéder, c'est parce qu'il a des pratiques sodomites! Sa descendance sera assurée par son frère Robert, grand-père d'un certain Hugues Capet. Quant au poème d'Abbon, il ne semble pas avoir rencontré le succès: un seul manuscrit en est conservé. La dynastie capétienne préféra oublier les ambiguïtés du premier roi qu'elle avait donné à la France...

Bruno Dumézil, spécialiste du Haut Moyen Âge, professeur à Sorbonne Université, auteur de nombreux livres dont *Les Vikings* (Cerf, 2024).

La résistance aux Vikings, une référence mémorielle

Le 15 février 1831, le roi Louis-Philippe laisse des émeutiers mettre à sac le bâtiment de l'archevêché de Paris, établi au sud de la cathédrale Notre-Dame. Il s'agit de faire aussitôt oublier l'événement. Pour orner le musée de l'Histoire de France qu'il est en train d'installer à Versailles, le roi commande des tableaux qui soulignent le rôle glorieux que ses ancêtres ont joué dans la défense de l'Église et du territoire national. En 1837, Jean-Victor Schnetz produit ainsi une toile ***(voir p. 27)*** **intitulée *Le Comte Eudes défend Paris contre les Normands*. L'épisode y gagne une certaine notoriété, d'autant qu'après le siège de Paris lors de la guerre de 1870-1871, le Viking devient l'archétype du Prussien. Les manuels scolaires mentionnent désormais la date de 886 comme celle d'une victoire française. Cette mémoire se voit ensuite réactivée sous l'Occupation. En 1942, le résistant Henri Waquet publie une traduction du poème d'Abbon de Saint-Germain : ce livre, dont l'érudition trompe la censure allemande, est un appel au patriotisme contre l'occupant.** B. D.

Dossier

CRISES à l'Élysée

Ces séismes qui ont secoué la République

De soubresauts en tempêtes, le palais connaît, ces dernières années, des tensions permanentes. Mais les murs du plus haut lieu de l'État en ont vu d'autres. *Historia* s'est aventuré dans le saint des saints pour évoquer quelques crises majeures traversées par la présidence depuis le XIXe siècle.

XOSE BOUZAS/HANS LUCAS/AFP

Le sismographe de la République

Bâti en 1718, le palais de l'Élysée, ancien hôtel particulier, n'a été affecté à la présidence de la République qu'en 1848 puis en 1879, définitivement. Aujourd'hui cœur du pouvoir, il vit au rythme de ses convulsions. PAR BRUNO FULIGNI

L'Élysée ! Lieu de séjour des héros et des âmes vertueuses dans la mythologie grecque, c'est par une ironie de l'histoire que ce nom est devenu celui du palais présidentiel en France. Les délices y sont de courte durée, au lendemain d'élections âprement gagnées ; bientôt vient le temps du désamour et de la contestation, les présidents risquant vite d'éprouver la tentation de s'enfermer sous les ors de la République, coupés du monde par les hauts murs, les grilles et le vaste parc qui s'étend jusqu'à l'avenue Gabriel.

Après le mouvement des Gilets jaunes qui menaça de forcer les portes contre l'augmentation du prix des carburants et les manifestations contre la réforme des retraites, une dissolution ratée et la montée des extrêmes créent aujourd'hui une configuration politique singulière dans laquelle le locataire de l'Élysée semble de plus en plus seul. Mais le vieux palais n'en a-t-il pas vu d'autres, de l'affaire des décorations qui provoqua en 1887 la démission du président Grévy jusqu'aux grandes crises qui ébranlèrent la Ve République ?

Un lieu de plaisir, de rendez-vous, de bals et de concerts

L'ancien hôtel du comte d'Évreux, bâti sous la Régence pour répondre à un défi de Philippe d'Orléans, a été offert par Louis XV à la Pompadour, avant de devenir « l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires » du royaume. La démocratie y pénètre pour la première fois sous la Révolution, quand Bathilde d'Orléans, dite « la Citoyenne Vérité », y célèbre les idées nouvelles tout en invoquant les esprits des morts, avant d'être délogée sous la Terreur. Sait-on qu'entre 1797 et 1805, l'Élysée n'est plus qu'un lieu de plaisir et de rendez-vous, avec ses concerts, ses bals et ses ascensions d'aérostats ? Le palais héberge ensuite le maréchal de France Joachim Murat puis Napoléon lui-même, avant d'être occupé par leurs ennemis, le tsar Alexandre Ier puis le duc de Wellington. Sous la Restauration puis la monarchie de Juillet, c'est la résidence mise à la disposition des souverains étrangers de passage à Paris.

Il faut attendre la fin de l'année 1848 pour que l'Élysée accueille un président de la République française, le premier de notre histoire : Louis Napoléon Bonaparte. D'emblée, le lieu paraît étriqué aux visiteurs, mais aussi au principal intéressé. C'est dans ses salons qu'il prépare le coup d'État du 2 décembre



ERICH LESSING/BRIDGEMAN IMAGES

1851. Devenu empereur sous le nom de Napoléon III l'année suivante, il s'empresse de quitter cette résidence austère pour le palais des Tuileries, alors que son oncle Napoléon Ier avait fait le trajet inverse en 1809. Après la chute du Second Empire, la République s'installe à Versailles et le chef de l'État ne séjourne qu'épisodiquement à l'Élysée, jusqu'au retour du pouvoir à Paris en 1879. Depuis lors, les présidents de la République s'y succèdent, avec la triste parenthèse de l'Occupation.

Pour tous ses familiers, l'Élysée est une caserne, ce que sans doute appréciait l'Empereur et déplut à ses successeurs. L'espace y est trop rare, le plan trop tarabiscoté pour le siège du pouvoir exécutif. Quand Sadi Carnot fut élu président de la République, en 1887, il voulut gagner deux pièces en faisant construire, devant la façade, une structure métallique qui servait de vestiaire aux visiteurs. Vite surnommée la «cage aux singes», expression d'autant plus désobligeante que les ministres posaient devant pour la traditionnelle «photo de famille» gouvernementale, elle fut détruite au début de la IVe République. En 1944, chef du Gouvernement provisoire, le général de Gaulle avait préféré prendre ses quartiers à l'hôtel de Brienne, siège du ministère de la Guerre; en 1958, il aurait voulu s'installer au château de Vincennes, témoin de la France éternelle, tandis que Nicolas Sarkozy a lorgné un moment l'École militaire, dans la perspective du Champ-de-Mars et de la tour Eiffel.

Épicentre de la vie publique et poste de commandement

Mais l'Élysée est resté le siège de la présidence et sans doute les Français auraient-ils du mal à comprendre des dépenses visant à abandonner ce site emblématique, le plus visité de France lors des Journées européennes du patrimoine. Sous les IIIe et IVe Républiques, le chef de l'État, désigné par les parlementaires, n'avait qu'un pouvoir restreint. Pour résoudre les crises ministérielles, sa tâche se bornait le plus souvent à choisir un nouveau président du Conseil, sachant que s'il sortait de son rôle, les deux chambres ne manqueraient pas de l'inviter à la démission. En renforçant les pouvoirs du président, «clef de voûte» des institutions, la Ve République a fait de l'Élysée l'épicentre de la vie publique nationale. C'est aussi un point névralgique depuis qu'en 1978, l'ancien abri antiaérien du président Lebrun a été transformé en «PC Jupiter», poste de commandement souterrain d'où le président français peut suivre les opérations extérieures et, le cas échéant, déclencher le feu nucléaire. C'est bien à l'Élysée que se décide le sort de la Nation.

XAVIER LAMBOURS /SIGNATURES





Dans les ors de la République La cour d'honneur et sa salle de presse qui ne désemplit pas sont accessibles en permanence aux journalistes accrédités, à l'affût de la moindre annonce présidentielle (à g.), quand le bureau du chef de l'État (ici du temps de Mitterrand) évoque la grandeur du pouvoir et son extrême solitude.

Jules Grévy, affaire de famille et… d'État

Wilson, le gendre du président de la République, vend des Légions d'honneur comme des petits pains ! Un trafic qui débouche sur un scandale à l'hiver 1887. Avec trois conséquences : une « grève » des ministres, la démission du chef de l'État et l'instauration du délit de trafic d'influence. PAR BRUNO FULIGNI

« J'en appelle à la France! Elle dira que, pendant neuf années, mon gouvernement a assuré la paix, l'ordre et la liberté. Elle dira qu'en retour, j'ai été enlevé du poste où sa confiance m'avait placé », proteste Jules Grévy dans le message qu'il fait lire aux parlementaires, le 2 décembre 1887. Il n'en doit pas moins démissionner, couvert d'opprobre, et se retirer dans son Jura natal, où il s'éteindra moins de quatre ans plus tard, le 9 septembre 1891.

Né le 15 août 1807 à Mont-sous-Vaudrey, dans le Jura, Jules Grévy a représenté ce département à l'Assemblée nationale constituante de 1848. Cet avocat souhaite une « République forte et libérale qui se fasse aimer par sa sagesse et sa modération », appelant de ses vœux la « moralité dans le pouvoir ». Opposé à l'élection du président de la République au suffrage universel direct, il fait figure de sage après l'élection de Louis Napoléon Bonaparte et son coup d'État du 2 décembre 1851. De nouveau député à partir de 1868, président de l'Assemblée nationale de 1871 à 1873, président de la Chambre en 1876, il le redevient après la dissolution de 1877. Homme austère, sans emphase ni brio, Jules Grévy a la réputation d'un conciliateur et d'un fin juriste.

Quand le président Mac-Mahon démissionne, le 30 janvier 1879, députés et sénateurs se réunissent immédiatement pour porter, enfin, un républicain à la tête de la République: Jules Grévy est élu pour sept ans dès le premier tour, par 563 voix sur 670 votants. « Soumis avec sincérité à la grande loi du régime parlementaire, je n'entrerai jamais en lutte contre la volonté nationale exprimée par ses organes constitutionnels », déclare-t-il pour signifier qu'il renonce par principe à son droit de dissolution. C'est la « Constitution Grévy » qui se met en place, réduisant le président de la IIIe République à un pur rôle de représentation.

L'affaire des décorations

Dès 1879, Grévy s'installe à l'Élysée, qui redevient la résidence officielle du chef de l'État, tandis que les deux Chambres quittent Versailles pour Paris. Il fait poser la première ligne téléphonique de la présidence, mais ce sera sa seule dépense notable: septuagénaire, il ne reçoit guère et n'a pas plus le goût des déplacements officiels. On le décrit jouant au billard, ou saluant dans les jardins de l'Élysée le canard Bébé dont il s'est entiché, quand il ne va pas chasser le lapin dans sa campagne de Mont-sous-Vaudrey. Son sens bourgeois de l'économie suscite bien quelques sarcasmes, mais à la fin de son mandat, le 28 décembre 1885, il est réélu par 457 voix sur 589 votants, malgré ses 78 ans: le mandat de trop.

À l'Élysée, c'est « Monsieur Gendre » qui apporte un peu de gaieté, autrement dit le député d'Indre-et-Loire Daniel Wilson, un géant aux yeux bleus et à la barbe rousse qui a épousé Alice Grévy, la fille unique du président. Né à Paris le 6 mars 1840, il est le fils d'un Écossais qui s'est enrichi en installant l'éclairage au gaz dans la capitale. Joueur, coureur, Daniel Wilson a dû être placé sous conseil judiciaire par sa famille. Ses frasques de jeunesse ne l'ont pourtant pas empêché d'être élu député à partir de 1869, ni même de devenir sous-secrétaire d'État aux Finances dans le gouvernement de Jules Ferry, de 1880 à 1881.



GROB /KHARBINE /LA COLLECTION

17e ANNÉE — N° 867 FRANCE : 15 CENTIMES 20 Novembre 1887.

BUREAUX
5, Cité Bergère, 5
PARIS

ABONNEMENTS
FRANCE
Un an..... 8 fr.
Six mois..... 4
Trois mois... 2 »
Un numéro (hors) 15 c.

ADRESSER
Lettres et Mandats à M. J. MAHÉ
Directeur-Gérant

LE GRELOT

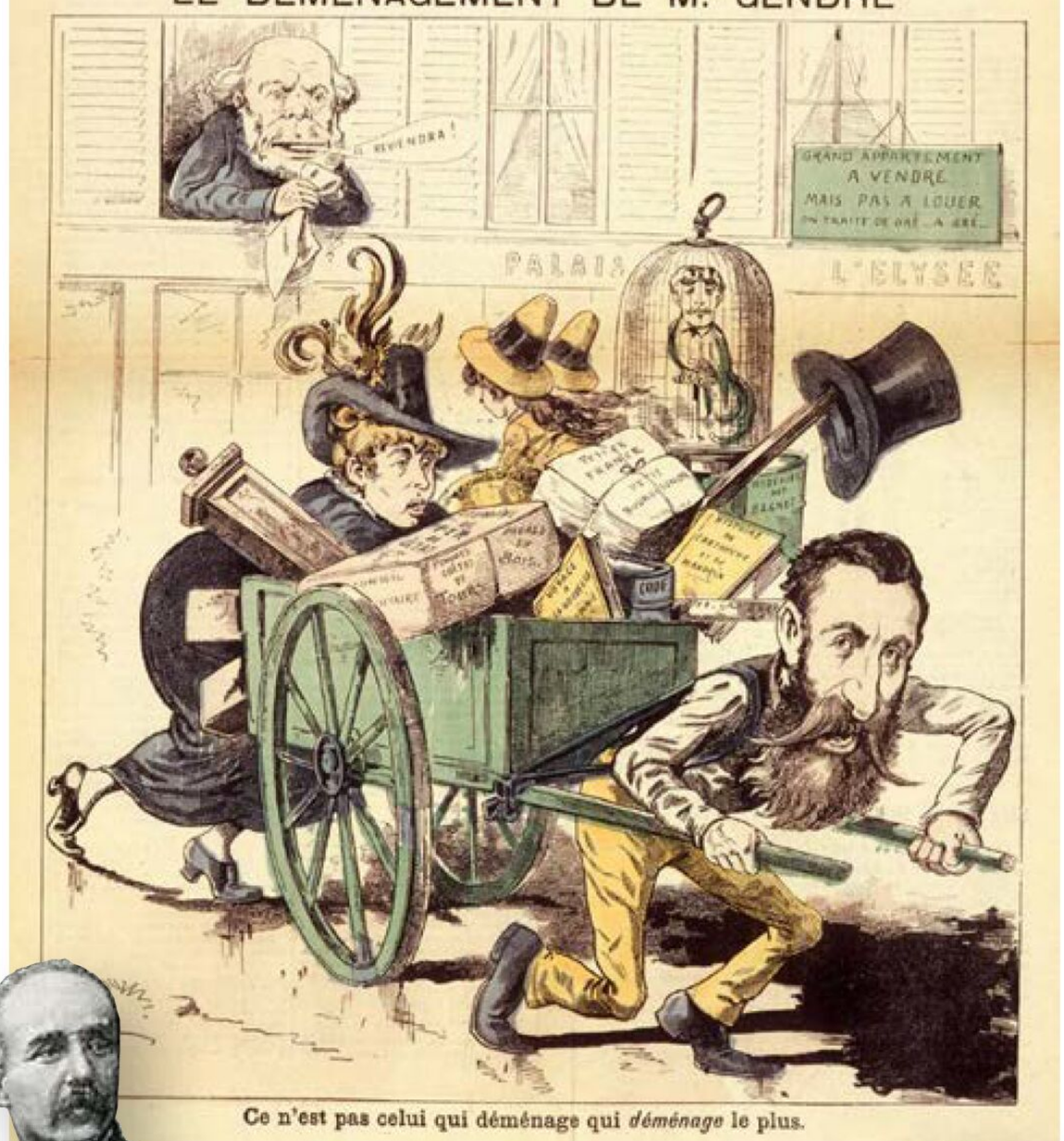
BUREAUX
5, Cité Bergère, 5
PARIS

ABONNEMENTS
ÉTRANGER
Un an..... 10 fr.
Six mois..... 5 »
Trois mois... 2 50
Un numéro (hors) 20 c.

PUBLICITÉ
[illegible]
et aux bureaux du journal

Tout abonné à un journal de Paris peut recevoir gratuitement le GRELOT (Voir en tête de la 2e page)

LE DÉMÉNAGEMENT DE M. GENDRE



Ce n'est pas celui qui déménage qui *déménage* le plus.

GROB/KHARBINE/ LA COLLECTION

Chemin de croix La presse dénonce le gendre du président et demande leur départ de l'Élysée (ci-contre). Grévy tente de contre-attaquer et réunit autour de lui les ministrables susceptibles de lui apporter leur soutien (Clemenceau, Floquet, Brisson, Freycinet, Goblet) mais sans succès (ci-dessous).

«Rubans et croix à vendre», lit-on bientôt en légende d'une caricature parue au *Courrier Français*. Le dessin montre une étrange boutique de décorations, avec Grévy au comptoir et Wilson en commis attendant le chaland… Une prostituée, en litige avec deux mères maquerelles, a parlé à la police: la Ratazzi et la Limouzin ne pratiquent pas seulement le proxénétisme; dans la discrétion de leurs salons galants, on peut négocier toutes sortes d'avantages et même la Légion d'honneur, auprès d'intermédiaires comme le général Caffarel ou le sénateur d'Andlau. Ceux-ci ne touchent qu'une commission: tout remonte à Daniel Wilson, qui a installé à l'Élysée son officieux «ministère des Recommandations et Démarches». Comble de l'indélicatesse: ce filou utilise la franchise postale de la présidence pour ses correspondances privées…

Le préfet de police tente d'étouffer l'affaire, mais le chef de la Sûreté alerte la presse. Le 25 octobre 1887, le député bonapartiste Cuneo d'Ornano demande une enquête parlementaire; le •••



ADOC-PHOTOS

Calme avant la tempête Ce cliché pris en 1885 immortalise le succès d'une famille bourgeoise républicaine. À la gauche du président, qui occupe le poste du 30 janvier 1879 au 2 décembre 1887, se trouve son gendre, Daniel Wilson, à l'origine de l'affaire…

••• 10 novembre, deux orateurs interpellent le gouvernement sur l'affaire et, le 17 novembre, le procureur général de Paris saisit la Chambre d'une demande en autorisation de poursuites contre Wilson. Grévy ne s'inquiète guère de ces péripéties. Le vieil avocat le sait, les arrangements de son gendre ne tombent pas sous le coup de la loi.

Or, voici que la Chambre lève l'immunité parlementaire de Daniel Wilson, à l'unanimité moins une voix. Puis, le jeune Clemenceau, leader des radicaux, dépose le 19 novembre une demande d'interpellation «sur la situation politique». Le président du Conseil, Rouvier, cherche à gagner du temps en suggérant à la Chambre d'ajourner le débat, mais le 24 novembre, sa demande est repoussée par 317 voix contre 228: le gouvernement, devenu minoritaire, doit démissionner, tandis que des voix s'élèvent pour exiger que le chef de l'État fasse de même.

Grévy s'accroche à l'Élysée. Wilson a fini par quitter le palais présidentiel, mais trop tard pour calmer l'opinion; et ce départ infamant est perçu comme un aveu de culpabilité. Un caricaturiste représente le gendre du président maniant une charrette à bras de déménageur, chargée de décorations et prébendes *(voir p. 35)*. Dans les cafés-concerts, on chante le grand succès du jour, *Ah! Quel malheur d'avoir un gendre*: «Avec lui, j'en ai vu de grises/Fallait qu'j'emploie à chaque instant/Mon nom, mon crédit, mon argent/À réparer toutes ses sottises.»

La « grève des ministres »

Moqué, ridiculisé, Grévy s'efforce de survivre à la crise en nommant un nouveau président du Conseil, Rouvier n'assurant plus que les affaires courantes. Le chef de l'État consulte les personnalités en vue, de Clemenceau à Ferry, mais nul ne consent à pactiser avec lui. C'est la «grève des ministres», visant à obliger le président de la République à partir. La crise est d'autant plus épineuse que radicaux et catholiques, opposés en tout par ailleurs, ne veulent pas faire élire président le républicain opportuniste Jules Ferry, qu'ils détestent. Grévy croit convaincre le républicain modéré Alexandre Ribot de former un gouvernement, en lui assurant qu'il va se retirer, mais Ribot lui demande comme préalable une lettre de démission, que Grévy lui refuse.

Le 1er décembre, les Chambres exigent la «déclaration promise». Le lendemain, Grévy s'en va et Rouvier lit son message, dans un silence glacial: «Mon devoir et mon droit seraient de résister, la sagesse et le patriotisme me commandent de céder.» Wilson, quant à lui, «à son gré vit», disent les chansonniers. Les poursuites engagées contre lui n'aboutissent qu'à son acquittement: comme l'avait prévu son avocat de beau-père, aussi peu morales fussent-elles, ses activités n'étaient pas illégales. En 1892, il devient conseiller municipal, maire et conseiller général de Loches. L'année suivante, il est réélu député. La Chambre, scandalisée, invalide le scrutin, mais Wilson sort vainqueur de la nouvelle élection et siège jusqu'en 1902. Son impunité a tout de même poussé ses collègues à sévir, la loi du 4 juillet 1889 introduisant dans le Code pénal une nouvelle incrimination: le trafic d'influence. H

> “Mon devoir et mon droit seraient de résister, la sagesse et le patriotisme me commandent de céder”

Mac-Mahon, plus royaliste que la République !

Duc de Magenta, comte de Mac-Mahon, le président incarne la mainmise monarchique sur le gouvernement en 1871. Mais sa raideur et son manque de vision politique vont le conduire à sa perte. PAR BRUNO FULIGNI



Fin de régime **Depuis 1877, le président lutte contre l'opposition parlementaire, qui finira par l'emporter en 1879, mettant un terme au « mac-mahonnat ».** Une de la revue *La Bombe*, 1er février 1879.

ROGER-VIOLLET

Majoritaires à l'Assemblée nationale élue en 1871, les monarchistes étaient toutefois divisés sur le prétendant à restaurer sur le trône. Ainsi Adolphe Thiers présida-t-il une « République conservatrice » jusqu'à son départ en 1873 ; en attendant que s'opère une « fusion dynastique » qui mettrait d'accord orléanistes et légitimistes, les royalistes portent l'un des leurs à la tête de l'État : le maréchal Edme Patrice de Mac-Mahon, duc de Magenta. C'est la « République des ducs », avec le duc de Broglie à la tête du gouvernement…

Un personnage décrié

L'Élysée n'est alors qu'une résidence parisienne du président : comme l'Assemblée nationale, celui-ci a ses locaux officiels à Versailles, ce qui lui convient à merveille. Monarchiste dans l'âme, Mac-Mahon préside en roi : sur le fondement d'une ordonnance de Louis XVIII, il est ainsi le dernier chef de l'État à avoir conféré un titre de noblesse en France, par décret du 25 septembre 1874. Il est aussi, en 1878, le dernier à avoir invoqué le vieux « droit d'exclusive » des souverains catholiques pour exclure de l'élection pontificale un cardinal jugé hostile à la France.

Mais les temps changent. Le 30 janvier 1875, à une voix de majorité, l'amendement Wallon institue durablement la République, dotée d'un Sénat et d'une Chambre des députés. Aux législatives de 1876, celle-ci est majoritairement républicaine : Mac-Mahon nomme donc des républicains modérés, Jules Dufaure puis Jules Simon, à la présidence du Conseil. Le 16 mai 1877, en désaccord avec Jules Simon sur un vote anticlérical de la Chambre, Mac-Mahon le rappelle à l'ordre par lettre. Le président du Conseil démissionne et le duc de Broglie, rappelé au pouvoir, nomme des monarchistes aux postes clefs de l'administration ; la Chambre, ajournée pour un mois, est dissoute en juin. Menés par Gambetta, les députés républicains dénoncent le coup de force dans leur « Manifeste des 363 », diffusé dans tout le pays. Aux législatives d'octobre 1877, la majorité républicaine se confirme. Gambetta triomphe, lui qui a été poursuivi pour cette déclaration de campagne, faite à Lille le 15 août : « Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, croyez-le bien, Messieurs, il faudra se soumettre ou se démettre. »

Mac-Mahon résiste d'abord en nommant un gouvernement technique présidé par le général de Rochebouët, rejeté par le pays. Puis il se soumet le 13 décembre, en rappelant Jules Dufaure. Enfin, il se démet, le 30 janvier 1879. C'est la fin du « mac-mahonnat ». Au Sénat, dont l'aval était à l'époque indispensable pour dissoudre la Chambre des députés, Victor Hugo avait vainement prévenu ses collègues, le 21 juin 1877 : « La colère mêlée à la justice, tel est le lendemain de la dissolution. » Quant au président, le poète-sénateur l'avait malicieusement comparé au conservateur britannique George Monk, restaurateur de la monarchie après Cromwell : « Tant de fois vaincu/Es-tu donc avide de gloire/Au point de jouer dans l'histoire/Le rôle que Monk eut ? »

Mac-Mahon, par sa raideur, renforça le sentiment républicain et, après la dissolution ratée de la Chambre des députés en 1877, dut se démettre de ses fonctions en 1879, un an avant la fin de son septennat. Il meurt en 1883. Le personnage est surtout resté célèbre pour sa visite aux inondés du Sud-Ouest, en 1875. Devant des villes dévastées, il ne trouva que ce commentaire : « Que d'eau… ! Que d'eau… ! » Le préfet ne put que lui répondre : « Et encore, Monsieur le président, vous n'en voyez que le dessus ! » Comme le chef de l'État le disait lui-même : « La fièvre typhoïde est une maladie terrible : ou on en meurt, ou on en reste idiot. J'en sais quelque chose : je l'ai eue. »

Déroulède, le complot qui fait pschitt…

Député du parti nationaliste, Paul Déroulède estime qu'il faut prendre de vive force la présidence de la République, occupée depuis quelques jours par Émile Loubet, après la mort suspecte de Félix Faure. Et le 23 février 1899, lors des obsèques du chef de l'État, le parlementaire tente le tout pour le tout… PAR BRUNO FULIGNI

Du 16 au 23 février 1899, c'est une folle semaine qui agite la présidence de la République. Après la mort subite du président Félix Faure, son successeur, Émile Loubet, n'est installé à l'Élysée que depuis cinq jours quand la police annonce un coup d'État, préparé par le poète nationaliste Déroulède.

«Gronde, canon, crache, mitraille!/ Fiers bûcherons de la bataille,/Ouvrez-nous un chemin sanglant!/En avant!» Ainsi Paul Déroulède glorifie-t-il le courage des combattants dans ses *Chants du soldat*, grand succès de librairie en 1872. Au lendemain de la défaite, la France rêve de grandeur et d'unité. Elle apprécie le lyrisme patriotique de ce jeune poète, né à Paris le 2 septembre 1846, engagé volontaire dans les zouaves en 1870 et, selon la légende, blessé d'une balle qui aurait été amortie par le volume des *Poésies* d'Alfred de Musset qu'il portait sur lui.

Patriote, républicain et partisan d'un État fort

Fait prisonnier à Sedan, Déroulède fut interné en Silésie, d'où il parvint à s'évader. Reprenant du service, c'est à la tête d'une compagnie de tirailleurs algériens qu'il occupe Montbéliard. Pour ce fait d'armes, il est décoré de la Légion d'honneur en février 1871. En mai, il participe à la répression de la Commune. Promu lieutenant, il quitte l'armée après un accident de cheval



GROB/KHARBINE/LA COLLECTION



BRIDGEMAN IMAGES



GROB/KHARBINE/LA COLLECTION



GROB/ KHARBINE/LA COLLECTION

Agitateur **Le 23 février 1899, Déroulède tente de convaincre le général Roget de marcher sur l'Élysée. Arrêté, il est jugé mais acquitté le 29 mai. Peu assagi, le député, dès juillet, prononce trois discours annonçant un prochain coup de force. Mais, cette fois-ci, devant la réponse ferme de l'État, il est contraint à un exil qui le conduira en Belgique puis en Espagne.** Unes du supplément du *Petit Journal*.

qui lui a brisé une jambe. Pour lui, le combat sera désormais littéraire et politique. Il tente sans succès de supplanter *La Marseillaise* par un nouvel hymne national, *Vive la France*, sur une musique de Charles Gounod. En 1882, il fonde la Ligue des patriotes, mouvement qui se veut apolitique et vise à préparer la revanche.

Il méprisait Félix Faure, il insulte Émile Loubet !

Déroulède est républicain, il fréquente Gambetta et Félix Faure. Mais son idéal d'une « République nationale » l'éloigne peu à peu de la République parlementaire: lui rêve d'un président fort, élu directement par les citoyens et pouvant les consulter par plébiscite. Aussi Déroulède prend-il fait et cause pour le général Boulanger. Élu député de la Charente en 1889, il multiplie les attaques et les interpellations. Il se bat en duel avec Clemenceau, qu'il a accusé de corruption dans l'affaire de Panama. Réalisant qu'il s'est laissé berner par des faux fabriqués par l'escroc Arton, il démissionne de son mandat en 1893.

Réélu député en 1898, il est de tous les rassemblements antidreyfusards, aux côtés de monarchistes et d'antisémites qu'il n'aime guère, mais qu'il considère comme des alliés utiles. La Ligue des patriotes, dissoute en 1889, s'est reconstituée en un puissant mouvement nationaliste dont le chef est devenu célèbre. « Un grand diable, oui; avec des grands bras, des grandes jambes, un grand nez, une grande redingote, des grands gestes, en toute sa personne quelque chose de démesuré, d'exagéré – et de profondément attractif!», écrit la polémiste révolutionnaire Séverine dans ses *Notes d'une frondeuse*. Sa haute silhouette, Déroulède a su la rendre légendaire en l'habillant d'une longue redingote verte, ornée d'un large ruban rouge à la boutonnière. «Patriotes, ralliez-vous/Aux basques de ma redingote!/Les députés en sont jaloux,/Y en a pas un qui la dégote», s'amuse le chansonnier Mac Nab. Et c'est ainsi «drapé d'espérance», selon l'expression d'Alphonse Allais, que le chef des patriotes s'agite à l'hiver 1899, quand le coup de force lui paraît possible.

Le 16 février 1899 en effet, Félix Faure expire à l'Élysée, dans son cabinet de travail. Le vaudeville est joliment résumé par ce garde à qui, le médecin ayant demandé si le président avait «toujours sa connaissance», lui répond qu'elle est «sortie par la porte de derrière…» La jeune et belle Marguerite Steinheil, dite «Meg», volage épouse d'un peintre couvert de commandes officielles, a emporté le dernier soupir du président quinquagénaire. «Cela ne fera pas un homme de moins en France», persifle Georges Clemenceau, qui, en guise d'éloge funèbre, écrit: «En entrant dans le néant, il a dû se sentir chez lui.» Deux jours après la mort du président, députés et sénateurs se réunissent à Versailles pour élire son successeur. Les radicaux et plusieurs groupes favorables à la révision du procès Dreyfus se sont unis sur la candidature d'Émile Loubet, alors président du Sénat. Déroulède, qui passait l'hiver à Nice, est revenu non pour voter, mais pour prendre le pouvoir. À Versailles, quand il monte à la tribune pour déposer son bulletin dans l'urne, il injurie à pleine voix Loubet. Celui-ci est élu dès le premier tour, mais les rues grondent. C'est sous les huées des nationalistes qu'il entre à l'Élysée.

Les militaires se défaussent place de la Nation…

Déroulède, pourtant, ne veut pas donner tout de suite le signal d'une émeute: il entend respecter le deuil de la famille Faure et souhaite que l'armée s'engage aux côtés du peuple dans le renversement du pouvoir établi. Mais, ce faisant, il laisse ainsi passer l'occasion favorable, remettant le coup de force au 23 février, jour des obsèques de Félix Faure. •••

••• Au cimetière du Père-Lachaise, près de 400 000 personnes assistent aux funérailles nationales faites au président défunt. La cérémonie terminée, les troupes regagnent leurs quartiers. Place de la Nation, Déroulède attend le général de Pellieux, antidreyfusard notoire. Mais celui-ci, sentant le complot éventé, a choisi un autre itinéraire.

« Le complot raté de Déroulède débouche sur un résultat inverse à ses ambitions, puisqu'il raffermit les pouvoirs parlementaires ! »

C'est le général Roget qui se présente à la tête d'une colonne en grand uniforme. Déroulède saisit son cheval par la bride et lui lance : « À l'Élysée, mon général, à l'Élysée ! »

Gaudérique Roget n'est en rien favorable à Dreyfus, qu'il va copieusement charger six mois plus tard au procès de Rennes, au moment de la révision. Pour autant, respectueux de la discipline, le général n'imagine pas obéir à ce civil exalté. Au lieu du peuple en liesse, d'ailleurs, Déroulède n'a pu réunir que quelques centaines de militants. Alors que la police, par ses mouchards, est informée du lieu de la sédition, beaucoup de ligueurs n'ont reçu qu'au dernier moment leur mot d'ordre, de manière si vague et floue que certains se sont regroupés par erreur place de la Bastille… Enfin, Déroulède comptait sur ses alliés royalistes et sur la Ligue antisémitique de Jules Guérin, qui le trahissent et l'abandonnent à son sort.

Le général Roget ignore donc Déroulède : il mène ses troupes à la caserne de Reuilly, où s'introduisent les ligueurs avant d'être reconduits à la sortie. Déroulède et son collègue Marcel Habert restent dans la cour de la caserne, insistant pour être arrêtés ! Ils sont confiés au commissaire de police. La tentative de coup d'État échoue donc lamentablement. Déroulède a même rendu service à la République parlementaire, que cette alerte incite à serrer les rangs : un cabinet de Défense républicaine se constitue et le nouveau président du Conseil, Waldeck-Rousseau, veut montrer sa fermeté aux milieux nationalistes.

D'abord poursuivi en cour d'assises, Déroulède est acquitté le 29 mai 1899. Mais Waldeck-Rousseau fait arrêter 67 meneurs nationalistes, et si la plupart sont ensuite relaxés, Paul Déroulède est traduit devant le Sénat constitué en Haute Cour de justice. Il est condamné, le 3 janvier 1900, à dix ans de bannissement pour complot contre le gouvernement. Il se retire alors à San Sebastián, en Espagne, tout en continuant à polémiquer par presse interposée. Autorisé en 1905 à rentrer en France, il s'éteindra à Nice le 30 janvier 1914, peu de temps avant la déclaration de guerre qu'il appelait de ses vœux. Honneur rare pour l'auteur d'un putsch raté : le poète de la revanche possède une avenue à son nom et une statue dans Paris. H

Boulanger, le choix du putsch ou de l'adultère…

« À l'Élysée ! » scandent les Français réunis place de la Madeleine, à Paris, en ce 27 janvier 1889. Le président Sadi Carnot a de bonnes raisons de s'inquiéter, car son palais tout proche, faiblement gardé, ne saurait résister longtemps à l'assaut des nationalistes, galvanisés par leur héros : Georges Boulanger, le « général Revanche ».

Né le 29 avril 1837, ce saint-cyrien a combattu en Kabylie, en Italie et en Cochinchine. Chevalier de la Légion d'honneur à 22 ans, il devient ministre de la Guerre en 1886 et séduit par sa prestance comme par sa fermeté : pour reprendre l'Alsace et la Lorraine, pour mettre fin à la corruption de la République parlementaire, il semble l'homme idéal à la coalition hétéroclite de monarchistes, de bonapartistes et de socialistes qui se forme autour de lui.



ROGER-VIOLLET/ROGER-VIOLLET

Surfait Le peintre Jean-Eugène Buland immortalise la popularité – éphémère – du militaire.

Ses succès dans une série d'élections législatives montrent sa popularité. Et, le 29 janvier 1889, un nouveau scrutin lui permet de se présenter à Paris, contre le candidat du pouvoir, Édouard Jacques. Le soir venu, il est largement vainqueur : ses partisans l'encouragent au coup de force. « Êtes-vous fous ? », réplique le général, qui préfère passer la soirée chez sa maîtresse. « Depuis cinq minutes, le boulangisme est en baisse », commente amèrement l'un de ses lieutenants. Boulanger pensait remporter les élections générales prévues à l'automne, mais un nouveau ministre de l'Intérieur, Ernest Constans, le pousse à fuir en Belgique. Le 30 septembre 1891, Boulanger se suicide sur la tombe de sa maîtresse. « Il est mort comme il a vécu, en sous-lieutenant », conclura Clemenceau. B. F.



CCI/BRIDGEMAN IMAGES

Chapeau bas En début d'été 1899, devant la foule amassée sur le champ de courses d'Auteuil, le président est visé par les coups de canne d'un antidreyfusard bonapartiste et amateur d'art. Une seule victime est à déplorer : le haut-de-forme présidentiel !

Émile Loubet et le coup du baron

Dans une ambiance hystérisée par la révision du procès Dreyfus, le président, pur produit de l'excellence républicaine, s'attire la colère d'un extrémiste, qui n'hésite pas à s'attaquer à sa personne. PAR BRUNO FULIGNI

En cette belle journée du 4 juin 1899, le président Loubet revêt ses plus beaux atours avant de quitter l'Élysée. La moire rouge du grand cordon de la Légion d'honneur enveloppe sa petite bedaine de notable: député de la Drôme de 1876 à 1885 puis sénateur, plusieurs fois ministre, président du Conseil en 1892 et président du Sénat, il a été élu président de la République au début de l'année. Et c'est en cette qualité qu'il s'en va ouvrir le Grand Steeple-Chase d'Auteuil, l'une des courses les plus emblématiques du calendrier des courses hippiques.

Quelle consécration, pour cet enfant de cultivateurs ! L'événement doit aussi lui apporter un moment de répit, dans un contexte politique tendu. Le président a des ennemis, qui le surnomment «Loubet-la-Honte» pour ses origines modestes, «Panama Ier» en souvenir de la grande affaire politico-financière de 1892, ou encore «le Nougateux» parce qu'il vient de Montélimar… Il y a en outre cette interminable affaire Dreyfus, à laquelle il voudrait mettre fin par une mesure de clémence.

Or, la veille, la Cour de cassation vient d'autoriser la révision du procès Dreyfus. Et les beaux messieurs qui fréquentent l'hippodrome d'Auteuil, sportsmen distingués, châtelains de vieille souche, appartiennent au camp des antidreyfusards. Ils sont plus d'une centaine à invectiver le président. «Élu des Juifs!», lance bientôt un grand gaillard, impeccablement vêtu de noir et ganté, qui se précipite vers la tribune officielle et défonce à coups de canne à pommeau le haut-de-forme présidentiel. Le chef de l'État n'est pas blessé, mais l'outrage est patent et son épouse, en outre, a été bousculée, ainsi que celle de l'ambassadeur d'Italie.

Arrêté en flagrant délit et passé à tabac par les policiers, l'agresseur est conduit au poste. Il s'appelle Isidore-Fernand Chevreau, baron de Christiani. Né à Corbeil le 16 janvier 1857, l'individu vit de ses rentes, se partageant entre ses collections d'objets d'art et le sport. Les autres factieux sont pour la plupart royalistes, membres de L'Œillet blanc, mais lui n'appartient pas à ce groupe: plutôt bonapartiste, il a suivi le mouvement, par nationalisme et antisémitisme, ne supportant pas qu'on défie l'armée en contestant la décision d'un conseil de guerre. Peut-être aussi a-t-il voulu, par cet excès de violence, surclasser les rejetons des vieilles familles de France. La baronnie de Christiani ne date en effet que du Premier Empire, et son père n'était que le fils adoptif du second mari de sa grand-mère baronne: il ne porte le titre que par raccroc, sans lien du sang.

Jugé dès le 13 juin en correctionnelle, le baron de Christiani est condamné à quatre ans de prison. Transféré à Fresnes, il occupe ses journées de détention en lisant et en peignant. Magnanime, le président Loubet le gracie en mars 1900, en signe d'apaisement politique. Le baron s'éteindra le 30 juin 1928, léguant au Louvre une imposante collection d'œuvres d'art. Satire des passions humaines, le tableau de Frans Snyders, *Deux Singes pillant une corbeille de fruits* provient ainsi de la collection Christiani.

Dossier

Millerand, le président démissionné

Quand Deschanel part se reposer, c'est un homme aux nerfs solides qui lui succède à l'Élysée. Et pourtant, aussi rompu soit-il au jeu politique, Millerand n'ira pas non plus au terme de son septennat, victime de son excès de présidentialisme. PAR BRUNO FULIGNI



20 centimes. — DERNIERE EDITION DE PARIS

★ — ★ — ★ — ★

2e ANNÉE. — N° 488. ★ Mercredi 11 Juin 1924

Le Quotidien

Créé par plus de 40.000 Français et Françaises associés pour défendre et perfectionner les institutions républicaines

LA CHAMBRE ET LE SÉNAT signifient son congé à M. Millerand

LE PRÉSIDENT QUI S'EN VA

LE PRÉSIDENT QUI VIENT

20 centimes. — DERNIERE EDITION DE PARIS

★ — ★ — ★★

2e ANNÉE. — N° 489. ★ Jeudi 12 Juin 1924

Le Quotidien

Créé par plus de 40.000 Français et Françaises associés pourfendre et perfectionner les institutions républicaines

M. Millerand a donné sa démission

LES PRÉSIDENTS SONT PARTIS

Aujourd'hui, réunion plénière des groupes de gauche pour désigner le candidat à la Présidence de la République

DEMAIN, CONGRÈS A VERSAILLES

La réunion plénière des groupes de gauche

La démission

A LA CHAMBRE

ROGER-VIOLLET

Le 23 septembre 1920, à Versailles, de nombreux parlementaires se prononcent dès le premier tour en faveur d'Alexandre Millerand, élu président de la République par 695 voix sur 892 votants. Alors président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, le candidat du Bloc national est un homme d'expérience qui souhaite unir les Français. Favorable au rétablissement des relations diplomatiques avec le Vatican et à la cession des monopoles d'État aux intérêts privés, il incarne une politique de droite, mais ses adversaires ne manquent pas de rappeler ses déclarations de jeunesse, laïcardes et collectivistes.

Né boulevard de Strasbourg, à Paris, le 10 février 1859, Alexandre Millerand est le fils d'un couple de commerçants. Bon élève, il a fait son droit pour devenir avocat. D'abord radical, il est élu conseiller municipal de Paris en 1884, puis député l'année suivante. Au prétoire, il se fait connaître comme défenseur des grévistes et, préoccupé par la situation misérable des femmes et des enfants travaillant dans l'industrie, il évolue vers le socialisme aux législatives de 1889. Contre les prétentions autoritaires du général Boulanger, il fustige les partis «qui demandent à un homme la force nécessaire pour réaliser les réformes politiques et sociales». Le pouvoir personnel doit être combattu: «Non ce n'est pas d'un maître, c'est d'elle seule, de sa persévérance, de ses libres efforts que la démocratie française peut et doit attendre le triomphe des idées qui lui sont chères», déclare-t-il à ses électeurs. Quand le président Casimir-Perier sort de son rôle arbitral au prétexte de contrer la subversion anarchiste, Millerand est aux côtés de Jaurès pour le faire tomber, et quand le chef de l'État finit par démissionner, en janvier 1895, Millerand condamne «sans relâche la tentative de politique personnelle qui s'ébauchait à l'Élysée». L'année suivante, au banquet de Saint-Mandé qui réunit toutes les tendances du socialisme, il prononce un discours qui étonne. Après avoir rendu hommage aux vétérans de la Commune, il les enterre en ébauchant une stratégie «progressive» de marche vers le pouvoir, par les urnes. Les socialistes le surnomment «Saint-Amendé»… D'ascendance juive par sa mère, Millerand réprouve l'agitation nationaliste durant l'affaire Dreyfus et lorsque se constitue, en 1899, un gouvernement de «Défense républicaine», il accepte d'en être le ministre du Commerce et de l'Industrie. Pour la première fois, un socialiste entre dans un cabinet «bourgeois».

Une évolution idéologique du socialisme au conservatisme

La querelle du ministérialisme [débat sur la participation d'un socialiste à un gouvernement perçu comme bourgeois, ndlr] déchire d'autant mieux la gauche que, dans le même gouvernement, le portefeuille de la Guerre est confié au général marquis de Galliffet, «le fusilleur de la Commune»! Malgré toutes les invectives sur le «cas Millerand», le ministre entend montrer à la gauche comment on obtient des réformes concrètes, comme la limitation de la journée de travail à onze heures dans l'industrie. Par décret, Millerand crée en outre un Conseil supérieur du Travail ainsi que des conseils régionaux où délégués ouvriers et patronaux sont conviés à négocier. Le gouvernement de Défense républicaine dirigé par Waldeck-Rousseau, le plus long de la IIIe République, tombe le 3 juin 1902 et Millerand, redevenu simple député, s'ennuie. «Il n'a pas seulement le goût du pouvoir auquel le destinaient d'ailleurs ses qualités», écrit Jaurès dans *L'Humanité* du 13 juin 1904. «Il en a la superstition. Il est convaincu que le pouvoir est une force magique et qu'il suffit de l'avoir en main pour plier à son dessein les circonstances et les hommes…»

Exclu de sa fédération au début de l'année 1904, Millerand siège comme socialiste indépendant avant d'évoluer vers le centre. Ministre des Travaux publics de 1909 à 1910, dans le gouvernement d'Aristide Briand, l'ancien avocat des syndicalistes s'efforce de briser la grève des cheminots; puis, de janvier 1912 à janvier 1913, dans le gouvernement de Raymond Poincaré, c'est le ministère de la Guerre qui est confié à l'ancien socialiste, qui a depuis longtemps récusé pacifisme et internationalisme. Il retrouve ce portefeuille dans le contexte de l'Union sacrée, du 26 août 1914 au 29 octobre 1915. Après la victoire, Millerand est nommé haut-commissaire de la République en Alsace-Lorraine, avant d'accéder à la présidence du Conseil, puis à la magistrature suprême.

À travers toutes ses palinodies, cet ambitieux présente au moins une constante: il veut réformer les institutions de la IIIe République. Socialiste, il rêvait d'une Assemblée unique, sur le modèle de la Convention; devenu chef du Bloc national, il entend restaurer l'autorité présidentielle. Aristide Briand, de nouveau président du Conseil, fait-il trop de concessions lors de la conférence internationale de Cannes? Le président Millerand le convoque à l'Élysée, ce qui conduit le chef du gouvernement désavoué à donner sa démission, au lieu de se soumettre à un vote du Parlement. Puis, le 14 octobre 1923, à l'hôtel de ville d'Évreux, c'est un véritable programme de gouvernement que présente Millerand, qui s'exprime en chef de parti, à six mois des législatives. Socialistes et radicaux s'allient en un Cartel des gauches qui, le 25 mai 1924, emporte la majorité: le président de la République est maintenant minoritaire dans le pays. La présidence du Conseil devrait échoir au leader des radicaux, Édouard Herriot, mais celui-ci refuse d'être investi par un président de la République sorti de son rôle. C'est placer celui-ci dans l'obligation de démissionner. Millerand, toutefois, résiste encore: le 9 juin 1924, il nomme à la tête du gouvernement une personnalité du Bloc national, le banquier Frédéric François-Marsal, ancien ministre des Finances, sénateur du Cantal. Celui-ci n'a pas la majorité, mais il est chargé, le 10 juin, de lire un message aux députés: interdit d'hémicycle en vertu de la sépara- •••

Jusqu'au boutiste Alexandre Millerand (ci-contre), élu président de la République en 1920, entend redonner à sa fonction des pouvoirs accrus. Une position inflexible qui le poussera à démissionner en juin 1924 face à un Parlement hostile… et majoritaire.

PVDE / BRIDGEMAN IMAGES

••• tion des pouvoirs, le président de la République y fait entendre sa vérité par le truchement de son ami. «Je me suis refusé à déserter mon poste», fait-il dire sous les applaudissements de ses partisans. «Ce n'est pas du Parlement, chargé de voter les lois et de veiller à leur respect, que peuvent venir le signal et l'exemple de leur violation.»

Acharné du pouvoir

«De dangereux conseillers s'efforcent, dans un intérêt de parti, d'obtenir que la nouvelle législature débute par un acte révolutionnaire.» Dans une tempête d'interruptions, François-Marsal poursuit la lecture du message présidentiel: «Conscient de mon devoir, j'ai assumé mes responsabilités. L'heure est venue pour le Parlement de prendre les siennes.» «Vive Millerand!» s'exclament la droite et le centre, mais la Chambre du Cartel des gauches renverse immédiatement l'éphémère «cabinet du Message» et Millerand démissionne le lendemain. L'année suivante, une élection complémentaire lui permet de devenir sénateur de la Seine. Battu en 1927, cet acharné retrouve la même année un siège dans le département de l'Orne et reste au Sénat jusqu'à la fin de la IIIe République. Avant de s'éteindre, quelque peu discrédité, le 6 avril 1943, l'ex-ennemi du pouvoir personnel aura eu le temps de voter, le 10 juillet 1940, les pleins pouvoirs au maréchal Pétain. H



TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

Dernière chance À la tribune parlementaire, le 10 juin 1924, François-Marsal déclame le discours du président, pour convaincre les députés de lui conserver leur confiance. Sans succès. Le Cartel des gauches renverse le gouvernement. Millerand quitte la scène.



GROB/KHARBINE/LA COLLECTION

Deschanel, dépression élyséenne

Pour décourager le trop énergique Clemenceau de succéder à Poincaré, députés et sénateurs choisissent Paul Deschanel, qui, le 17 janvier 1920, recueille le score sans précédent de 734 voix sur 888 votants. Mais il ne restera président que sept mois! Dans la nuit du 23 au 24 mai 1920, roulant dans le train présidentiel, il disparaît de son wagon privé: tombé sur le ballast par la fenêtre à guillotine (*ci-contre en haut à g.*) – un accident lié à son état dépressif depuis son accession à la fonction suprême –, il erre le long des voies en tenue de nuit... avant d'être retrouvé et de repartir pour Paris *(photo)*. «Il n'a pas abîmé son pyjama / Il est verni l'chef de l'État», fredonnent les chansonniers. Vengé, Clemenceau ricane: «Tombé du train, M. Deschanel? Ça ne m'étonne pas, il a toujours été pressé d'arriver...» S'il est faux qu'il ait signé des décrets «Napoléon» et grimpé aux arbres dans les jardins de l'Élysée, certes, en convalescence à la Malmaison, Deschanel est allé patauger dans la mare aux canards... On glisse à sa signature une lettre de démission, le 21 septembre 1920. Or, dès que Millerand lui succède à l'Élysée, Paul Deschanel reprend pied. Les maires d'Eure-et-Loir l'élisent au Sénat, où il siège sans anicroche jusqu'à son décès, le 28 avril 1922. B. F.

Albert Lebrun, celui qu'on a préféré oublier

Quand Nicolas Sarkozy est allé en prison, tous les commentateurs ont affirmé qu'aucun président de la République n'avait jamais été privé de sa liberté. Personne n'a pensé au précédent d'Albert Lebrun, pourtant arrêté et claquemuré sous l'Occupation. PAR BRUNO FULIGNI

Tout semblait sourire à Albert Lebrun quand, le 10 mai 1932, députés et sénateurs réunis à Versailles l'élurent président de la République dès le premier tour, par 633 voix sur 777 suffrages exprimés. Né le 29 août 1871 à Mercy-le-Haut, en Meurthe-et-Moselle, Albert Lebrun est enfant de cultivateurs. Il a 10 ans quand son père devient maire du village; mais le fils vise plus haut. Doué de fortes capacités intellectuelles, il entre à Polytechnique. Mécontent de son rang d'entrée, il songe à démissionner mais ses camarades l'en dissuadent: il sort finalement major de l'X, comme il sera major de l'École des mines. Travailleur acharné, très scrupuleux, ce jeune ingénieur a tout du brillant second; sans doute manque-t-il d'imagination et d'initiative, mais son sérieux le fait remarquer par le député Alfred Mézières qui le prend sous son aile et le fait élire conseiller général, en 1898.

En résidence surveillée

Quand son mentor est élu sénateur, en 1900, Albert Lebrun devient député «républicain de gauche» dans la circonscription qu'il libère. Le disciple succède encore à son maître à la présidence du conseil général en 1906, puis au Sénat, quand Mézières s'éteint, en 1920: il siège à la Haute Assemblée puis la préside jusqu'à son départ pour l'Élysée, en 1932. Ce président trop sage a deux particularités qui réjouissent les humoristes: ses pieds énormes, qui l'obligent à se faire chausser sur mesure, et la sensibilité de ses yeux qui se mouillent facilement de larmes. On le surnomme «le Sot pleureur», «le Chialant qui passe», «Larmes aux pieds»... Après le 6 février 1934, le caricaturiste Sennep le représente pleurant au point d'inonder le pays, le gouvernement surnageant sous la forme d'une arche de Noé... La grande erreur d'Albert Lebrun aura été de se faire réélire en 1939. Assistant impuissant au désastre de 1940, replié à Bordeaux, il songe à gagner l'Afrique du Nord pour continuer la lutte, mais Laval l'en dissuade par intimidation. Le vote des pleins pouvoirs à Pétain le dépossède de toutes ses responsabilités: arrêté, placé en résidence surveillée à Vizille, puis déporté par l'occupant au château d'Itter, dans le Tyrol, il reste enfermé, inerte, sous l'Occupation.

Sa seule grandeur est de n'avoir jamais consenti à démissionner. Aussi stupéfie-t-il le général de Gaulle à la Libération quand il lui expose que, réélu pour sept ans le 5 avril 1939, il devrait être rétabli à l'Élysée jusqu'au printemps 1946... Dans ses *Mémoires de guerre*, le chef de la France libre aura ce mot cruel: «Au fond, comme chef d'État, deux choses lui avaient manqué: qu'il fût un chef, qu'il y ait eu un État.» Seul son village de Mercy-le-Haut, où il est enterré en 1950, se souvient du dernier président de la IIIe République: un mémorial lui est dédié et le faisceau de licteur, emblème présidentiel, figure aujourd'hui sur le blason de la commune.



TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

Grandes manœuvres En octobre 1939, de Gaulle présente la 5e armée au président Lebrun (à g.). En 1944, il empêchera celui-ci de reprendre sa fonction de chef d'État.

Mai 1958, Coty dans l'impasse

Dans une France politiquement instable depuis des années, le président doute, sans savoir qu'il va bientôt disparaître de la scène élyséenne et que la IVe République vit ses dernières heures. À Colombey, de Gaulle ronge son frein… PAR PIERRE ABRAMOVICI

Ce 13 mai 1958, le président de la République, René Coty, s'interroge: faut-il appeler au pouvoir le général de Gaulle? Il n'oublie pas ses débuts à la présidence. Entré en fonction le 16 janvier 1954, il a à peine le temps de s'asseoir dans son bureau qu'il est confronté à une crise politique majeure. En Indochine, la guerre s'éternise et Diên Biên Phu, camp retranché de l'armée française, subit un siège depuis le 13 mars.

Le 31 mars, le dernier maréchal de France vivant, Alphonse Juin, conseiller militaire permanent du gouvernement, est quasiment entré en rébellion: «Il faudrait qu'il y ait un État! Mais il n'y a qu'une administration sans oreilles ni entrailles… On ne peut pas laisser dépérir plus longtemps l'armée. Il y va du sort de la nation.» À Paris, l'Association des combattants de l'Union française (ACUF), première organisation paramilitaire de France composée des «anciens d'Indo et de Corée», soutient Juin et fait converger sur sa personne les courants pétainistes et gaullistes, communiant dans la même détestation du ministre de la Défense, René Pleven, et du président du Conseil, Joseph Laniel, considérés comme les bradeurs de l'empire et les fossoyeurs de l'armée. Juin refusant de prendre la tête d'une conspiration contre l'État, ils organisent une grande manifestation symbolique lors d'une commémoration officielle. Le 4 avril, un cortège de militaire quitte la chapelle des Invalides. 200 porteurs de drapeaux s'avancent, suivis de 2000 anciens d'Indochine. Le gouvernement sort à son tour sous les cris hostiles. Une heure plus tard, le défilé arrive sur la place de l'Étoile. Des milliers de personnes sont là dans une atmosphère houleuse: les fascistes de l'organisation Jeune Nation, les royalistes, tous les futurs clandestins de l'OAS mais aussi les gros bras du RPF [Rassemblement du peuple français], le parti gaulliste.

La trouille! Et l'occasion… c'est Diên Biên Phu

On tape, on crache sur Laniel. Il finit par arriver jusqu'à un véhicule, et un magistral coup de pied aux fesses le propulse à l'intérieur. La photographie de l'empreinte du pied de l'agresseur, incrustée dans le manteau du président du Conseil, fera la une de *France-Soir* le lendemain. René Pleven, de son côté, manque d'être lynché par la foule. Un légionnaire le gifle, ses lunettes volent. Il est dégagé par une escouade de policiers venus tout droit de la préfecture. Les factieux vont-ils attaquer la présidence? En fait, non, le danger est ailleurs. Le général de Gaulle ronge son frein à Colombey. Le 8 novembre 1953, devant les délégués départementaux du RPF, il a exprimé le fond de sa pensée: «De Gaulle n'est, comme tout ce qui traverse le monde, que quelque chose en fonction d'une occasion. Cette occasion, pour la susciter, […] il faut une grande peur ou alors un grand élan. Évidemment, notre pays d'aujourd'hui n'a pas de grands élans. Il est très fatigué, il est très las […] Mais il reste la trouille. […] Il peut arriver une période d'angoisse générale, d'ennui général, d'inquiétude générale, dans laquelle on puisse faire une opération électorale. Je ne dis pas que ce sera identiquement la même que celle de 1947, […] mais ce sera de toute façon une opération destinée à nous mettre au pouvoir, à me mettre au pouvoir pour changer le régime. Cette occasion peut être également toute différente. Elle peut être un coup de chien. […] Lequel coup de chien peut tout à fait réussir dans une ambiance, vous me comprenez. Et pas du tout quand il n'y a pas d'ambiance. On ne fait pas le 18 juin sans le malheur. On ne fait pas le 18 juin à froid, ça n'existe pas. Ce sont des blagues. Ainsi, on peut faire toutes sortes de choses quand l'ambiance s'y prête et à ce moment-là, bien sûr!» Et l'occasion, c'est Diên Biên Phu.

Trois jours après la manifestation du 4 avril, de Gaulle tient une conférence de presse et appelle à une manifestation après les célébrations marquant l'anniversaire du 8 mai 1945: «Le dimanche 9 mai […] à 4 heures de l'après-midi, j'irai à l'Arc de Triomphe. J'irai seul, sans cortège. Je repartirai seul. Je demande au peuple d'être là pour marquer qu'il se souvient.» Le 7 mai, Diên Biên Phu tombe et le 9 mai, tout le SO [Service d'ordre] du RPF (3000 hommes) est mobilisé. Il y a aussi des anciens d'Indochine, ainsi que des gens du «Service d'ordre appui» (SOA) du même RPF. Ce deuxième échelon compte 2000 participants. L'ensemble de ces militants, encadrés, habitués aux coups durs, répartis par groupes dans la



ERICH LESSING/AKG-IMAGES

Passation Incapable de dénouer la crise politique que connaît la France, René Coty fait appel à de Gaulle pour constituer un nouveau gouvernement et réformer les institutions. Perron de l'Élysée, le 29 mai 1958.

foule, est chargé de la prendre en main. Lorsque de Gaulle remontera en voiture, ils le bloqueront et le pousseront à descendre vers la Concorde.

Dans l'attente d'un hypothétique putsch

D'autre part, un petit groupe d'une douzaine d'hommes armés a été placé plus loin sur le parcours, en liaison avec un haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, dont le rôle est d'aider le commando à investir la place Beauvau au cas où, à l'Étoile, les choses auraient pris un bon départ. Le coup de main plutôt que le coup d'État! On compte «seulement» 10000 personnes. Des «Vive de Gaulle!», mais pas de marée humaine. La voiture du Général repart en trombe. Il n'en est même pas descendu. L'occasion est ratée. L'année suivante, le 13 septembre 1955, le RPF est officiellement mis en sommeil, c'est le vrai début de la «traversée du désert».

Une fois de plus, les événements commandent: le 1er novembre 1954, la guerre d'Algérie débute; en mars 1956, le Maroc et la Tunisie obtiennent leur indépendance; en novembre de la même année commence la crise de Suez aboutissant à l'intervention militaire anglo-française (et israélienne), qui va échouer sur pression des Américains et des Soviétiques. Instabilité chronique, crises financières, émergence du mouvement poujadiste qu'on appellerait populiste aujourd'hui, sans compter la crise du logement de 1954 etc., les gouvernements tombent à répétition (19 avant 1954, 6 ensuite). Bref, la IVe République n'en finit pas d'agoniser. Toute l'année 1957, des incidents éclatent aux frontières algéro-tunisiennes, la Tunisie servant de base arrière aux hommes du FLN-ALN notamment à Sakiet Sidi Youssef. Le 8 février 1958, un avion de reconnaissance, en passant à sa hauteur, est touché par une batterie antiaérienne tunisienne. En représailles, l'aviation française bombarde Sakiet: plus de 100 victimes!

Le 15 avril, le gouvernement est renversé. Le 13 mai, la rue algéroise envahit le Gouvernement général et le 15 mai, le général Salan, chef de l'armée d'Algérie prononce un discours devant une foule en délire. Un activiste gaulliste, à •••

••• ses côtés, lui murmure: «Dites… Vive de Gaulle!» C'est fait, l'armée d'Algérie et son chef viennent de se ranger derrière «l'ermite de Colombey».

Le 19 mai, de Gaulle convoque une conférence de presse à l'hôtel d'Orsay. Ce jour-là, la capitale, en état de siège, voit le plus grand rassemblement policier à Paris depuis la Libération. Le ministre de l'Intérieur a mobilisé en masse: 5600 hommes sont déployés, visibles entre l'Élysée, Matignon et les ministères, l'École militaire et les voies d'accès depuis Orly sans compter les grands axes. À tout hasard, le préfet de police, Maurice Papon, a fait arrêter tous les activistes métropolitains. Paris est dans l'attente d'un hypothétique putsch fomenté, au choix, par l'armée, les paléopétainistes, les néofascistes, les poujadistes, les gaullistes… 13 complots pour un 13 mai, dira-t-on, mais quelle est leur réalité? Chez les gaullistes, il existe un plan «Résurrection», une conspiration militaro-civile mobilisant l'armée, des civils anciens du RPF, des politiciens, le tout en profitant des différents complots concurrents.



DANIEL CAMUS/PARISMATCH/SCOOP

Ralliement Le général Salan, investi de tous les pouvoirs militaires et civils pour ramener le calme à Alger, tient un discours dans lequel son « Vive de Gaulle » officialise le soutien de l'armée d'Algérie à l'ancien chef de la France libre. 15 mai 1958.

Manifestation monstre de Nation à République

La conférence de presse du Général est un grand moment de séduction: «Pourquoi voulez-vous, qu'à 67 ans, je commence une carrière de dictateur?» Jacques Foccart, son conseiller, affirmera, par la suite, que le Général, à ce stade, lui enjoint de ne rien faire: «Dites-vous bien que si vous faites un débarquement, vous n'aurez pas de Gaulle avec vous. […] Il est hors de question qu'il arrive au pouvoir par un chemin qu'auraient tracé les militaires.» En attendant, dix jours après Alger, toujours rien. Reste l'opération Résurrection… Le 24 mai, cinq hommes, dont le député local Arrighi, arrivent en Corse pour savoir «si les Corses sont disposés à créer des comités de salut public et à appuyer le mouvement d'Alger». C'est chose faite dans l'allégresse et les coups de fusil tirés en l'air. Le ministre de l'Intérieur, Jules Moch, parle «d'une sédition criminelle menée par une poignée de militaires et de civils dont le geste rappelle les pronunciamientos [putsch] sud-américains…», pourtant, on est bien loin d'un coup de force généralisé. Le 27 mai, de Gaulle annonce: «J'ai entamé hier le processus nécessaire à l'établissement régulier d'un gouvernement républicain capable d'assurer l'unité et l'indépendance du pays […] Dans ces conditions, toute action, de quelque côté qu'elle vienne, qui mette en cause l'ordre public, risque d'avoir de graves conséquences. […] J'attends des forces terrestres, navales et aériennes présentes en Algérie qu'elles demeurent exemplaires sous les ordres de leurs chefs.» Ne disait-il pas en 1953, que le pays était trop las pour un grand élan mais qu'il restait la trouille…

La trouille, précisément. Pour beaucoup, la «marche sur Paris» a commencé. Le risque du fascisme, fédérateur s'il en est, mobilise. Le 28 mai, une manifestation monstre défile de Nation à République. La référence à la «marche sur Rome» (l'arrivée des fascistes au pouvoir en Italie) est sur toutes les lèvres. Le 29 mai, à Colombey, de Gaulle conclut: «L'action doit être centrée sur ce fait: l'Algérie passe la Méditerranée pour apporter son aide à la métropole en vue de parvenir à l'unité nationale sous l'égide d'un gouvernement de salut public républicain. Le danger couru par la République en raison de la subversion de gauche mérite d'être combattu, car il est réel!» En fait, la mobilisation de la gauche a fait long feu.

La trouille toujours: ce même 29 mai, René Coty écrit au Parlement: «Dans le péril de la Patrie et de la République, j'ai décidé de me tourner vers le plus illustre des Français…» Quarante-huit heures plus tard, Résurrection est abandonné (a-t-il même jamais existé?), les militaires retournent dans leurs casernes et de Gaulle accepte de former un gouvernement. L'Assemblée nationale l'investit président du Conseil, le 1er juin. Les députés lui accordent la possibilité de gouverner par ordonnances pour une durée de six mois, et l'autorisent à mener à bien la réforme constitutionnelle du pays. La nouvelle Constitution, élaborée au cours de l'été 1958, donne un exécutif fort, mais de Gaulle doit accepter que le Parlement ait plus de poids qu'il ne le souhaitait. En particulier, il doit renoncer à l'élection du président de la République au suffrage universel, élément central de son dispositif constitutionnel. La Constitution est adoptée par référendum le 28 septembre 1958, le Général est élu président de la République le 21 décembre et prend ses fonctions le 8 janvier suivant.

Article 16 : coup d'éclat ou coup d'État ?

Lors du putsch des généraux, l'occasion est trop belle pour de Gaulle : il s'attribue les pleins pouvoirs et obtiendra enfin son référendum sur le suffrage universel.

PAR PIERRE ABRAMOVICI



KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

Coup de maître Le 23 avril 1961, le Général s'adresse aux métropolitains pour évoquer les graves circonstances du complot d'Alger, alors que le putsch est déjà contenu.

Le 21 avril 1961 advient le putsch d'Alger. Chez les gaullistes, on n'oublie pas les propos du Général en 1953 : « l'occasion » et la « trouille ». Ce dernier a toujours voulu l'élection du président au suffrage universel direct, mais il n'y est pas parvenu en 1958. Pour obtenir un référendum, il faut les pleins pouvoirs que donne l'article 16 de la Constitution. Quand a lieu le putsch, tout est prêt en métropole : les (rares) conjurés sont arrêtés, la loyauté de la majorité des militaires assurée, la télévision mobilisée vingt-quatre heures sur vingt-quatre (ordinairement, elle ferme en fin de soirée pour rouvrir au matin), la presse, dont *France Soir* est le navire amiral, gaulliste jusqu'au bout de la plume, relaie les propos officiels de plus en plus alarmistes.

À pied, en voiture et « à cheval »

À quel moment l'opération a-t-elle échoué ? Presque tout de suite. Les putschistes représentent un petit millier d'hommes soit un peu moins de 3 % des effectifs de l'armée d'Algérie. Celle-ci ne suit pas, malgré le soutien exalté des pieds-noirs. De Gaulle apparaît à la télévision le 23 avril. Ce sera le discours sur le « quarteron de généraux en retraite ». Il s'adresse aux métropolitains et à eux seuls : « Aidez-moi », lance-il ! À son tour, Michel Debré, hagard (il a la grippe), apparaît à la télévision. Il appelle les Parisiens « à pied et en voiture » – les humoristes ajouteront « à cheval » – à se rendre dans les aéroports pour empêcher les parachutistes venus d'Alger de converger vers Paris. Une foule considérable, essentiellement de gauche, s'y rend, mais point de parachutistes, pas davantage de mesures de sécurité ni de forces de police. Rien !

À Paris, le déploiement des forces de l'ordre est bien plus faible qu'en 1958 : huit camions de CRS par-ci, trois escadrons de gendarmes par-là. Douze blindés et quatre automitrailleuses, des vieilleries de la Seconde Guerre mondiale, soigneusement désarmés, défilent devant la foule exaltée et les caméras de télévision. En réalité, il n'y a rien mais la métropole l'ignore. L'aide de camp du général Challe – chef du putsch – décolle pour Paris apporter la reddition, son avion est intercepté et il est mis au secret à Lyon. C'est fini mais l'article 16 est promulgué malgré tout… et prolongé six mois jusqu'en septembre 1961 ! Le pouvoir est suffisamment renforcé pour mettre fin, le 19 mars 1962, à la guerre d'Algérie, au grand soulagement de la population métropolitaine qui lui en sait gré.

Le 22 août, le Général échappe à un attentat au Petit-Clamart et le 20 septembre, fort de ses mois de pouvoir absolu, ayant renforcé l'appareil d'État au profit des gaullistes, assuré de sa popularité grâce à sa gestion de la guerre d'Algérie, du putsch et de la répression de l'OAS, il annonce un référendum sur la question de l'élection du président au suffrage universel. Le 29 septembre, il met fin à ce régime exceptionnel et le 28 octobre, le « Oui » l'emporte par plus de 62 % des voix, ouvrant ainsi, une fois pour toutes, la V^e^ République telle que nous la connaissons.

Mais où est donc passé

En cette fin de mai 1968, le président de la République semble dépassé par les manifestations. Pis, l'ancien chef de la France libre semble donner des signes d'abattement. Alors, lorsqu'il s'envole en hélicoptère pour une destination inconnue, l'inquiétude est à son comble. PAR FRÉDÉRIQUE NEAU-DUFOUR

Paris, 28 mai 1968. Depuis plusieurs semaines, les étudiants sont dans la rue et la grève générale paralyse le pays. Le pouvoir est impuissant à arrêter la crise. Rien n'y fait. Ni les promesses de «rénovation» du pays annoncées par le président de la République à la télévision le 24 mai ni les négociations syndicales entamées par le Premier ministre Pompidou. Le



le Général?

Envolé Le mercredi 29 mai, de Gaulle repousse le Conseil des ministres (une du *Monde*, ci-dessous). À bord d'un hélicoptère, après un mystérieux crochet en Allemagne, il regagne sa résidence de Colombey avant d'en repartir *(photo)*, toujours par voie des airs, pour Paris.



VINGT-CINQUIÈME ANNÉE — N° 7270 — 16 PAGES ★ — JEUDI 30 MAI 1968

LIRE PAGE

2-3. — La préparation du référendum et la position de la gauche. A. Bullet, J. Barjonnet.
4 à 7. — L'état des grèves. J. Roy, J. Duyère, J.-P. Dumont, A. Mascler.
8-9. — La crise universitaire.
10. — Les réactions à l'étranger. R. Marguerite. P. Rizzato.
12. — Au comité central du P.C. tchécoslovaque. M. Tatu.
13. — Courrier des sciences. D. Vergnioux.
15. — Courrier des arts. J. Michel, A. Chastel.
16. — A Bruxelles. Ph. Lemaître.

0,50 F

Le Monde

Rédaction, Administration: 5, r. des Italiens, Paris-IXe. — Directeur: Hubert BEUVE-MÉRY

C.C.P. PARIS N° 4207-23
TÉLÉPARIS N° 22613
Tél. : PRO (770) 91-29

ALORS QUE LE MOUVEMENT DE GRÈVE S'ÉTEND ET SE POLITISE

Le général de Gaulle est parti pour Colombey
Le conseil des ministres est reporté

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Accord hâtif à Bruxelles

La poursuite de l'agitation sociale rendrait difficile le référendum et l'opposition demande le départ du gouvernement ou du chef de l'État

● MERCREDI EN FIN DE MATINÉE, ON APPRENAIT QUE LE GÉNÉRAL DE GAULLE AVAIT QUITTER SOUDAIN L'ELYSÉE POUR SE RENDRE A COLOMBEY-LES-DEUX-ÉGLISES. — *Aucune explication officielle n'était donnée de ce départ inat-*

tendu. Une nouvelle réunion doit se tenir [illegible] au ministère de la Défense nationale, en fin d'après-midi, à la tête d'une délégation de la Fédération, les représentants du parti communiste. Une nouvelle réunion doit se tenir [illegible] au ministère de la Défense nationale, en fin d'après-midi, à la tête d'une délégation de la Fédération, les représentants du parti communiste. Une nouvelle réunion doit se tenir [illegible] au ministère de la Défense nationale, en fin d'après-midi.

L'attention se porte aussi vers les régions minières, où la C.G.T., très puissante dans le Nord, invite les ouvriers à poursuivre la grève. Dans ce département cependant on semble s'orienter vers une consultation à bulletins secrets. Cette forme de consultation devait

DIXMIER/KHARBINE-LA COLLECTION

militaire, et lui confie une mission peu banale: aller rencontrer à Baden-Baden le général Massu qui, dans cette ville du Bade-Wurtemberg, commande depuis 1966 les Forces françaises en Allemagne. Dans la foulée, de Gaulle fait prévenir Pompidou qu'il reporte au lendemain le Conseil des ministres. Dernier fait déroutant: vers 10 h 30, le général Alain de Boissieu arrive à l'Élysée. Ce Français libre de la première heure est le gendre de Charles de Gaulle, un homme en lequel ce dernier a toute confiance. Boissieu a fait la route depuis Metz où il est à la tête de la 7e division blindée. Les deux hommes se parlent en tête-à-tête, sans que rien ne filtre de leur conversation.

REPORTERS ASSOCIÉS/GAMMA RAPHO

Le palais sans résident, le pays sans président

Après tous ces actes peu communs, le chef de l'État appelle enfin Pompidou et lui garantit qu'il sera de retour le lendemain. Il ajoute: «Je suis vieux, vous êtes jeune, c'est vous qui êtes l'avenir. Au revoir, je vous embrasse.» Cette formulation étrange, si peu gaullienne, ressemble fort à un message d'adieu, ou à un passage de flambeau. Elle inquiète profondément le Premier ministre. Mais celui-ci n'a pas le temps de •••

29 mai, la CGT s'apprête de nouveau à défiler dans Paris. Il se dit même que les manifestants pourraient bifurquer vers le palais de l'Élysée. En cette veille de démonstration de force, pour couronner le tout, Yvonne de Gaulle se fait insulter dans la rue par un automobiliste! Le soir, le Général est bouleversé par l'émotion qui étreint encore sa femme.

Une étrange matinée s'ouvre le lendemain à l'Élysée. Le mercredi 29 mai, comme toujours, le Général se lève tôt, mais son programme est inhabituel. Dès 7 h 30 du matin, il annonce à son directeur de cabinet, Xavier de la Chevalerie, qu'il partira dans la matinée se reposer à La Boisserie avec son épouse Yvonne. Loin du chaos ambiant, sa demeure de Colombey-les-Deux-Églises lui apportera, espère-t-il, un peu de paix. Il convoque ensuite le général Lalande, son chef de cabinet

« Je suis vieux, vous êtes jeune, c'est vous qui êtes l'avenir. Au revoir, je vous embrasse »

••• voir le chef de l'État. À 11 h 30, accompagné de son épouse et de son aide de camp, Charles de Gaulle monte dans sa voiture officielle. Les grilles de l'Élysée s'ouvrent, le véhicule s'élance vers l'héliport d'Issy-les-Moulineaux. Une heure plus tard, l'hélicoptère présidentiel décolle, escorté de deux autres appareils. Vers 13 h 30, l'émoi commence à gagner le palais: le directeur de cabinet du général de Gaulle, Xavier de la Chevalerie, s'étonne que son patron ne soit pas encore arrivé à La Boisserie. Il alerte le secrétaire général de l'Élysée, Bernard Tricot: «À partir de ce moment-là, nous eûmes la conviction qu'il se passait quelque chose d'anormal», se souvient ce dernier. Aucun accident d'hélicoptère n'étant signalé sur le territoire, le retard est inexplicable. Personne ne sait rien. Seule certitude: deux des hélicoptères ont fait le plein à Saint-Dizier avant de redécoller. Mais vers quelle destination?

Le mystère s'épaissit, d'autant que le général Lalande a disparu lui aussi. À 15 heures, le téléphone sonne à l'Élysée. C'est le Premier ministre qui veut savoir ce qu'il se passe. Bernard Tricot se rend alors à Matignon, où il est rejoint par trois hommes proches du général de Gaulle: Jacques Foccart, secrétaire général aux Affaires africaines et malgaches, Roger Frey, ministre des Relations avec le Parlement, et Jacques Chaban-Delmas, président de l'Assemblée nationale. Dans le bureau de Pompidou, les quatre hommes sont perplexes. «Aucun de nous n'avait la moindre idée de ce qu'était devenu le président de la République», note Tricot. Seule avancée: Jacques Foccart a reçu un peu plus tôt un appel téléphonique du général de Boissieu. Ce dernier lui a recommandé de ne pas s'inquiéter pour le chef de l'État.

Mais, en attendant, le palais se retrouve sans résident, et le pays sans président. Que se passerait-il si cette circonstance était interprétée comme une vacance du pouvoir? Le président du Sénat, désigné par la Constitution pour assurer l'intérim en pareil cas, pourrait-il venir s'installer à l'Élysée? La perspective de voir Gaston Monnerville arriver dans les meubles du Général enchante d'autant moins les quatre hommes que ses relations avec le président sont mauvaises. Il s'agit donc de taire la disparition et de faire patienter les journalistes, de plus en plus pressants. Tenir bon, espérer un rapide dénouement, ne pas susciter un vent de panique, alors même que l'absence de Charles de Gaulle devient de plus en plus visible.



JACQUES BOISSAY/AKG-IMAGES

Massu, le coup de boost Après avoir laissé un inquiétant message au Premier ministre Pompidou (exergue, ci-dessus), de Gaulle se ressource auprès de son vieux compagnon de lutte, le général Massu, commandant des Forces françaises en Allemagne.

Six heures d'« invisibilité » qui alarment les Français

À 17 h 30, Bernard Tricot regagne le palais présidentiel. Là, il obtient enfin des nouvelles: de Gaulle vient d'arriver à La Boisserie, après avoir fait un crochet par… Baden-Baden. Ce détour imprévu soulève bien des questions. Il va de soi que Charles de Gaulle ne s'est pas rendu dans cette ville thermale allemande pour paresser au bord d'un bassin d'eau chaude. Son séjour dans la localité est bien évidemment lié à la présence de Massu, qui est pour lui un ancien compagnon d'armes. Résistant de la première heure au Tchad, officier au sein de la colonne Leclerc dès 1941, Jacques Massu a été de tous les combats de la France combattante jusqu'en 1945. Le général de Gaulle l'a fait compagnon de la Libération dès le 14 juillet 1941.

Ce 29 mai 1968, personne à l'Élysée ne sait ce que de Gaulle est allé lui demander. Les hypothèses vont bon train: le président a-t-il songé à s'exiler à l'étranger en renonçant à son mandat? A-t-il envisagé de ramener le calme en France en recourant aux troupes stationnées en Allemagne? A-t-il seulement voulu retremper sa foi auprès d'un grognard qui fut à ses côtés en des temps héroïques? Lorsque



AME/OPALE.PHOTO

Sur les pavés, le peuple Par la presse et la radio, la France apprend la disparition du Général. Son retour, comme un coup de théâtre, soulage le pays qui lui manifeste son soutien le 30 mai, signant le début de la résolution de la crise de Mai 1968.

Tricot a enfin de Gaulle au bout du fil, à 18 heures, il n'en apprend guère plus. Le président de la République lui livre une seule confidence: «Je me suis mis d'accord avec mes arrière-pensées.» Cette phrase sibylline dévoile les profonds débats intérieurs qui ont visiblement tourmenté le chef de l'État. Mais ce dernier reprend rapidement le contrôle. Il annonce qu'il sera de retour le lendemain à l'Élysée et qu'il présidera le Conseil des ministres à 15 heures.

Pendant une bonne partie de l'après-midi, l'Élysée s'est refusé à toute communication. Mais dès 13 heures, Europe 1 évoque le «départ du général de Gaulle vers une destination inconnue». En état d'alerte, les médias évoquent bientôt la disparition du chef de l'État, comme RTL: «Le président n'est plus à l'Élysée. Les rumeurs les plus folles circulent.» Le quotidien *France-Soir* tire une édition spéciale intitulée «DE GAULLE A DISPARU!» Les spéculations cessent en fin d'après-midi quand une dépêche signale l'arrivée du Général dans son village de Haute-Marne. Cependant, d'autres interrogations prennent le relais: qu'a fait de Gaulle pendant ses six heures d'invisibilité? Le lendemain matin, le journaliste Jean-Pierre Elkabbach émet sur France Inter l'hypothèse que de Gaulle se serait rendu auprès des Forces françaises en Allemagne pour rassembler des troupes. Tous les regards se focalisent sur Baden-Baden. Il faudra attendre les Mémoires posthumes de Pompidou en juin 1982, puis un livre du général Massu l'année suivante, pour en savoir un peu plus sur ce qu'il s'est passé…

Un coup de maître politique

Après s'être posé à Baden-Baden à 14h40, le couple de Gaulle est rejoint par le général Lalande, mais aussi par le fils du chef de l'État, Philippe de Gaulle et sa famille. Le président de la République se rend avec son épouse à la résidence du général Massu où, pendant une heure, il s'entretient avec son ancien compagnon d'armes. Massu décrira par la suite un de Gaulle désespéré, persuadé – ou faisant mine d'être persuadé – que «tout est foutu». Il dit l'avoir secoué, l'avoir remis d'aplomb. Il est cependant difficile de savoir ce qu'il se passe dans le huis clos de leur entretien, et encore plus dans l'esprit de Charles de Gaulle. Ne confie-t-il pas, après coup, avoir «réfléchi à toutes les issues que pouvait comporter la situation»? Une chose est sûre: qu'il soit parti avec l'intention de démissionner ou non, que Massu lui ait ou non remonté les bretelles comme il le raconte, de Gaulle accomplit un coup de maître politique. Le secrétaire général de l'Élysée, tout comme le Premier ministre, en sont convaincus: «En créant un suspense extraordinaire par son départ, le Général avait complètement modifié les données psychologiques de la situation.» Le chef de l'État est ragaillardi par son escapade. Le 30 mai, son entourage le trouve reposé et fermement déterminé.

Ce jour-là, la reprise en mains est spectaculaire: après avoir échangé avec son Premier ministre, de Gaulle s'exprime à la radio. Ravivant les souvenirs du 18 Juin, il annonce, en quatre minutes, la dissolution de l'Assemblée nationale et dénonce l'intimidation des communistes – «un parti qui est une entreprise totalitaire». Son propos fait mouche. Il touche une opinion lassée par la crise et exaspérée par le désordre. Le soir même, 400 000 personnes défilent pour le soutenir sur les Champs-Élysées. C'est le point de bascule de Mai 1968.

Mitterrand, rattrapé par ses secrets



On le disait rusé comme un Florentin. Il le fut, notamment en raison de « péchés de jeunesse » soigneusement cachés, puis d'un usage très personnel de la vérité avec laquelle il savait s'arranger… PAR DENIS LEFEBVRE

POOL MERILLON/TURPIN/GAMMA

Qui fut, au juste, François Mitterrand (1916-1996) ? On a beaucoup écrit sur ce personnage insaisissable aux vérités enchevêtrées et aux sincérités successives qui répétait à l'envi « L'Histoire jugera ». À défaut d'y vivre, il a occupé l'Élysée – le « château », selon le vocable de l'époque, tout est symbole – entre 1981 et 1995. Ébranlé, ce château l'a été à plusieurs reprises pendant ses deux septennats, sur fond de mensonges, surtout le second, quand certaines « affaires » ont été révélées, troublant l'opinion.

Le président a menti sur son cancer, sur la date où il a été découvert… septembre 1981 en réalité, mais il ne l'a rendu public qu'en 1992, après une opération. Aucun des bulletins de santé publiés à partir de son entrée à l'Élysée n'a fait référence à cette maladie. Dans un livre paru en 1996, *Le Grand Secret*, interdit dès sa publication pour violation du secret médical et atteinte à l'intimité de la vie privée, son médecin personnel, Claude Gubler, raconte que le président lui a déclaré en 1981 : « On ne peut rien révéler, c'est un secret d'État », avant d'ajouter : « Vous êtes lié par ce secret. » Préserver le secret, pour éviter des polémiques sur ses capacités à exercer sa fonction. Il a en tout cas amplement démontré qu'il le pouvait, et son courage a forcé le respect, y compris chez ses adversaires politiques.

« Un passé qui ne passe pas »

Il a aussi menti sur ses relations avec René Bousquet, l'ancien chef de la police de Vichy, l'organisateur de la rafle du Vél'd'Hiv en 1942, condamné en 1948 à cinq ans d'indignité nationale, mais immédiatement relevé de cette déchéance pour services rendus à la Résistance. Puis il a repris une vie normale, entre affaires et politique, proche de François Mitterrand, qu'il aurait rencontré en 1942, candidat au nom de son parti aux législatives de 1958, soutenant financièrement certaines de ses campagnes ; une photo le montre même attablé avec Mitterrand dans l'intimité de sa maison de Latche. Il a été reçu au « château » à partir de 1981. Au milieu des années 1980, le passé de Bousquet refait surface ; on s'interroge alors sur le maintien, pendant des décennies, de ces relations, mais Mitterrand les édulcore. Un nouveau procès est en vue pour crimes contre l'humanité, mais, au cours des mois se déroulent les fils des lenteurs de la procédure engagée à son endroit. Lenteurs provoquées et accentuées par le président lui-même et certains ministres. L'un d'entre eux a même parlé d'une « paix civile » qui devait s'imposer cinquante ans après les faits pour ne pas juger Bousquet.

Ce procès n'a d'ailleurs pas eu lieu, puisque Bousquet a été assassiné le 8 juin 1993 devant son domicile parisien. L'affaire a rebondi en 1994, avec la publication du livre de Pierre Péan, *Une Jeunesse française. François Mitterrand 1934-1947*. On sait désormais que le président a fréquenté Bousquet jusqu'en 1986, les révélations se succédant au fil des pages. Tout est alors établi, ce qui montre la complexité, l'ambiguïté d'un homme labyrinthe, Mitterrand.

COLLECTION GAMMA-RAPHO/PIERRE PÉAN/GETTY

Opacité Le second septennat est marqué par une série de révélations concernant le passé trouble (les années d'occupation et les sombres amitiés) et la vie privée du chef de l'État (sa fille cachée) qui choisit de nier ou d'assumer les faits… À g., lors de la cérémonie du 8 mai 1993 ; ci-contre, une de *Paris Match* du 10 novembre 1994.



PARIS MATCH/DR

Épinglé Vers 17 h 30, le 15 octobre 1942, Pétain reçoit des membres du service d'entraide aux prisonniers. Mitterrand est l'un d'eux et sera décoré de la francisque, la plus haute distinction vichyste, au printemps 1943. Ce cliché circulera sous le manteau avant d'être dévoilé en 1994 par le journaliste Pierre Péan.

Les années 1993 et 1994 sont encore plus ravageuses pour son image. C'est en mars 1993 que le scandale des écoutes téléphoniques de l'Élysée est révélé par certains journaux: entre août 1982 et mars 1986, 150 personnes au moins ont été mises sur écoute, 3000 conversations téléphoniques ont été enregistrées et, dans la foulée, 2000 Français ont été fichés, ceux-là mêmes qui étaient en relation avec les écoutés. Les «écoutés»? Des journalistes, des avocats, des politiques, des artistes. Ils l'ont été sans que la justice soit associée, comme c'est la règle en matière d'écoutes; elles étaient donc illégales et menées par une cellule de l'Élysée constituée en 1982, censée lutter contre le terrorisme. Mais tout a dérapé. Avec quel objectif? Connaître les sources de certains journalistes, espionner des avocats, des politiques, des artistes et, bien sûr, Jean-Edern Hallier qui menace le président de révéler l'existence de sa fille adultérine, Mazarine Pingeot: un secret de famille devenu une affaire d'État. En septembre 1994, l'enquête sur les écoutes met nettement en cause la cellule «antiterroriste» de l'Élysée. En 2004, onze personnes sont jugées pour «atteinte à l'intimité de la vie privée.»

Selon les attendus du jugement, «il ne paraît pas inopportun de rappeler que le président de la République a été personnellement à l'origine de la création de la cellule élyséenne, qu'il a été directement informé par […] des informations collectées par celle-ci pour les domaines qui l'intéressaient ou pour lesquels il avait lui-même donné des instructions afin qu'il soit procédé aux écoutes; c'est donc le responsable politique le plus haut placé dans les institutions de la Ve République qui était le plus directement informé de l'activité de cette cellule.»

L'art de la dissimulation

Pourtant, Mitterrand n'a jamais assumé la paternité de cette opération. Il a même fait éconduire de l'Élysée, en mars 1993, deux journalistes belges qui avaient osé lui poser une question à ce propos, après avoir lancé sur un •••

••• ton cinglant et définitif: «L'Élysée n'écoute rien.» Un mensonge asséné avec un incroyable aplomb.

Au fil des années, jusqu'en 1995, les Français découvrent, souvent abasourdis, la seconde vie du président, les coûteuses mesures prises pour protéger Mazarine, les voyages, les logements, les camouflages divers, les prête-noms. 1994 est l'année des adieux et des révélations. En novembre d'abord avec cet article paru dans *Paris Match* sous le titre «Mitterrand et sa fille». Une photo du président et, en médaillon, un cliché du même posant sa main droite sur l'épaule d'une jeune fille, Mazarine, déchaîne les passions, la stupéfaction aussi. En pages intérieures, un entretien avec le journaliste Philippe Alexandre révèle ce que le Tout-Paris savait depuis longtemps. La semaine suivante, l'hebdomadaire apporte des «précisions et des informations pour faire taire les tartuffes.» Les photos initiales ont été montrées au président avant la publication: il ne s'est pas opposé à la parution de ce reportage.

> “Il fut résistant après avoir été pétainiste: d'autres que lui ont eu un parcours moins sinueux”

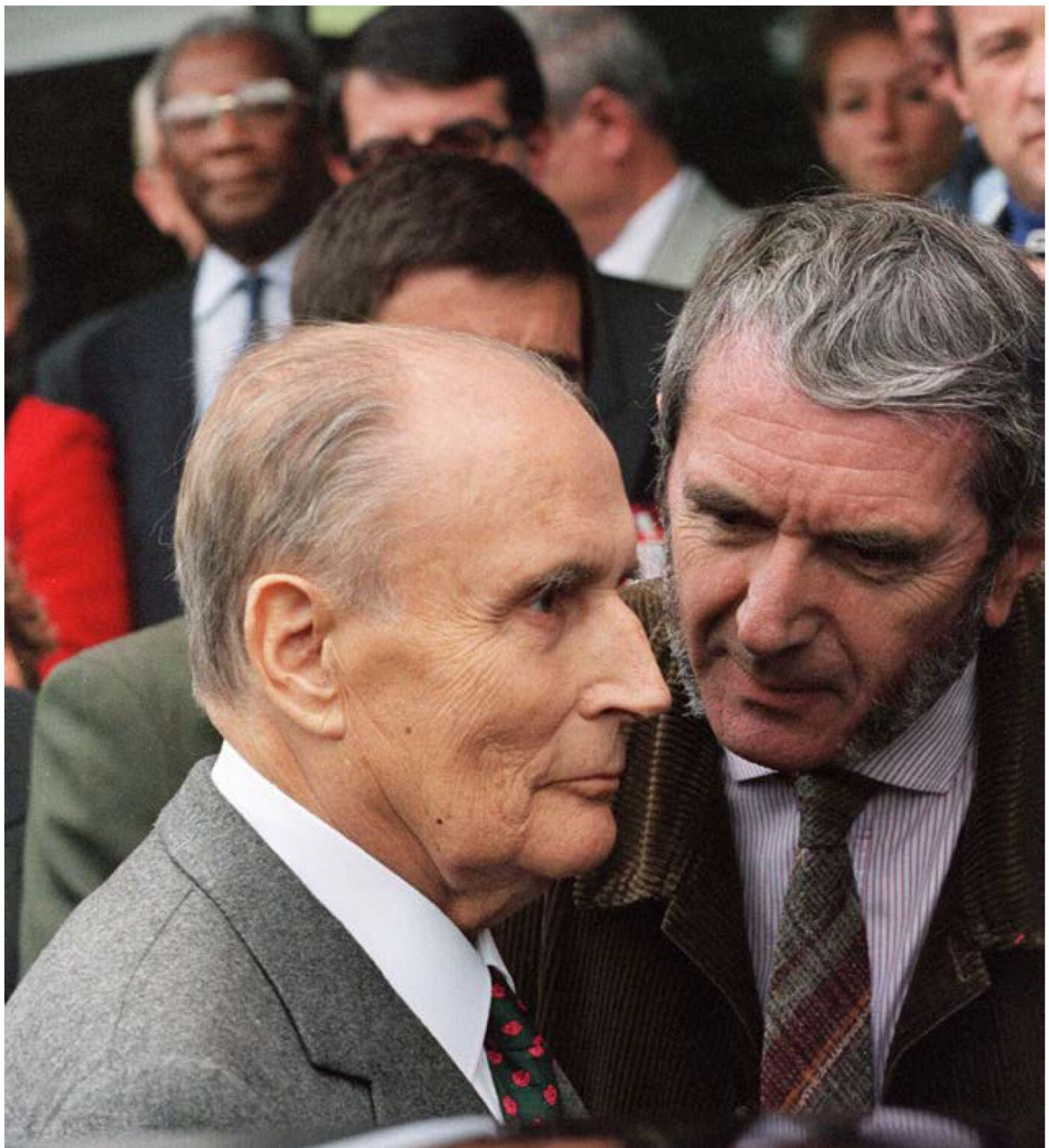
Un cruel droit d'inventaire

Révélations et polémiques cette même année sur le comportement de Mitterrand à Vichy, sans oublier la francisque. Longtemps, Mitterrand a pu faire oublier Vichy, on le constate dans certains articles le présentant dans la presse. En septembre 1965, à l'ouverture de la campagne présidentielle, un article paru dans *Paris-Presse L'Intransigeant* évoque même «une prétendue francisque vichyssoise», et les biographies consacrées à François Mitterrand à partir des années 1970 ont, toutes ou presque, minoré Vichy. Mitterrand lui-même, dans certains de ses livres, ne s'est guère attardé sur ces années 1941-1943, passant sous silence 1942, la francisque et le reste.

Dans *Mémoires interrompus*, son ouvrage paru en 1996 à titre posthume, il note: «Cinquante ans après, il suffit d'avoir respiré l'air de Vichy, fût-ce en passant, pour être qualifié de collaborateur ou presque.» Est-ce suffisant? Certes, il a été résistant, mais aussi maréchaliste. Dans l'ouvrage de Péan, on trouve cette phrase de lui: «Il faut se replacer dans l'époque.» Il a été vraiment résistant après avoir été vraiment pétainiste. Mais d'autres que lui dans cette même époque ont eu un parcours, disons, moins sinueux. Ce livre déclenche une cascade d'indignations, même si certains des amis du président tentent en vain de désamorcer la bombe, tandis que d'autres appellent à un droit d'inventaire.

Mais l'image est obscurcie, au point qu'à sa mort, en janvier 1996, les réactions sont mitigées. Certes, chacun salue son courage face à la maladie, son sens du devoir qui l'a amené à présider la France jusqu'à la fin de son mandat, mais sur le bilan de ces quatorze années de présidence – on le voit à la lecture de la presse de tous bords – les commentaires sont plus retenus. Et certains journaux reprennent la phrase de Mitterrand déjà citée… «L'Histoire jugera». Une façon de se dégager, de ne pas prendre position, donc de ne pas condamner. Et aucune publication n'a rappelé cette phrase de François Mitterrand lui-même, extraite de son ouvrage célèbre entre tous, publié en 1964, *Le Coup d'État permanent*: «Dès qu'il y avait de l'ombre, du mystère ou du secret autour du président de la République, la démocratie reculait.» Entre 1981 et 1995, on a constaté ombre, mystère, secret, c'est incontestable.

Serment d'hypocrite Le docteur Gubler est attaché au service du président durant ses deux mandats. Il veille sur sa santé, dépositaire d'un secret d'État qui n'éclatera qu'à la mort de Mitterrand: si on apprend en 1992 qu'il a un cancer, on ignore encore que la maladie s'est déclarée onze ans auparavant, en 1981. Gubler et Mitterrand en 1994.



DERRICK CEYRAC/AFP



DIEGO GOLDBERG

Dans l'ombre Grossouvre sait tout de Mitterrand et lui est entièrement dévoué. Mais l'usage du pouvoir tel que le pratique le président une fois élu sera à l'origine du drame. François de Grossouvre avec Danièle et François Mitterrand durant la campagne présidentielle de 1981.

Suicide à l'Élysée

En ce 7 avril 1994, le claquement d'une arme à feu résonne à quelques mètres du bureau présidentiel. Un fidèle des fidèles du Sphinx vient de se tuer… PAR DENIS LEFEBVRE

Une photo montre François de Grossouvre en mars 1981, pendant la campagne présidentielle. Il est dans un avion avec Mitterrand, qui est assis dans son fauteuil *(ci-dessus)*. Grossouvre est derrière lui. Cette photo est porteuse de sens: il a passé l'essentiel de sa vie dans l'ombre de François Mitterrand. Il naît le 29 mars 1918 à Vienne (Isère), s'engage très tôt en politique, aspiré un temps par les Camelots du roi tout en commençant des études de médecine. Puis il rejoint à une date non connue le Service d'ordre légionnaire dirigé par Joseph Darnand, la future Milice française, qu'il quitte début 1943. Il s'y était intégré, au vu du dossier de ses états de service dans la Résistance, «aux fins de renseignement et de dépistage».

Geste privé, acte politique…

Dès 1942, il est en liaison avec les renseignements militaires de l'ORA (Organisation de résistance armée). Fin 1942, il rejoint le maquis de la Chartreuse, près de Grenoble, participe aux combats de la Libération et termine la guerre décoré de la croix de guerre et de celle du combattant volontaire. Puis il se lance dans les affaires avec son beau-père dans l'industrie sucrière.

Sur le plan politique, il fait montre d'un anticommunisme affirmé, quand il s'intègre en 1950 au réseau Gladio, constitué à partir de 1949, une organisation clandestine qui préparait dans certains pays d'Europe la résistance après une victoire des troupes soviétiques dans l'hypothèse où une nouvelle guerre éclaterait. Il a été le responsable de cette organisation pour Lyon, les Alpes et une partie de l'Auvergne. Parallèlement, il se rapproche de Pierre Mendès France, qu'il a connu pendant la guerre, participe financièrement en 1953 au lancement de *L'Express* et rejoint le Parti radical.

Il rencontre Mitterrand en 1959 par l'intermédiaire de Pierre Mendès France: c'est le tournant décisif de sa vie. Le courant passe entre les deux hommes, au point qu'ils partent ensemble en Chine en janvier 1961. Ils ne se quittent plus, le journaliste Serge Raffy notant dans un de ses écrits qu'il devient son «conseiller, son intendant, son financier, son aide de camp, son facteur, son chauffeur lors des campagnes électorales, son confident.» Il s'intègre vite dans les mouvements divers de centre gauche que Mitterrand constitue, dont la Convention des institutions républicaines, avant de participer à la création en 1971 du Parti socialiste. Il est aussi l'intendant de la vie privée du président et le parrain de Mazarine. Le 1er juillet 1981, dans la foulée de la victoire de mai, il est nommé à la tête du comité des chasses présidentielles et, en août, entre officiellement dans l'organigramme de l'Élysée comme chargé de mission auprès du président, couvrant le SDECE [l'ancêtre de la DGSE] et les affaires diverses, la sécurité du président mais aussi des missions discrètes à l'étranger: États-Unis, Liban, Maroc, Tunisie, les deux Corées. Il suit aussi un temps les questions africaines.

Mais tout se dégrade peu à peu… Il critique l'exercice solitaire du pouvoir, les luttes internes au sein du «château», l'affairisme qui s'installe chez certains. Il parle beaucoup, aux journalistes notamment, y compris aux journalistes très à droite. La sanction tombe: le 1er juillet 1985, il perd sa place de conseiller, condamné à un purgatoire qu'il ne quittera plus. Malgré tout, Mitterrand continue de cultiver une ambiguïté dans les relations qu'il entretient avec Grossouvre: celui-ci garde son appartement du quai Branly, dans le même immeuble que la seconde famille du président, son bureau à l'Élysée, ses conversations avec le chef de l'État.

Cet homme qui savait tout ou presque de Mitterrand depuis les années 1950 se suicide le 7 avril 1994 dans son bureau de l'Élysée… Le lieu n'est pas innocent. Un geste privé, certes, mais qui revêt une dimension politique évidente.

« À l'Élysée, un état de tension continu »

Frédéric Salat-Baroux a été le témoin privilégié du fonctionnement du plus politique des palais français en occupant, de 2005 à 2007, le poste de secrétaire général de la présidence de la République à l'Élysée sous le second mandat de Jacques Chirac. Retour sur une fonction peu connue mais essentielle. PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC PINCAS

HISTORIA – En quoi consiste le rôle de secrétaire général de la présidence de la République?

Frédéric Salat-Baroux – Il est l'homme de confiance du président. Celui qui dirige le cabinet et veille à l'organisation du travail gouvernemental et administratif qui aboutit au Conseil des ministres. C'est pour cela qu'il y assiste sur une petite table dans la salle avec le secrétaire général du gouvernement. Sa vocation première est de faciliter le travail du chef de l'État : lui permettre de concentrer son temps sur l'essentiel, lui éviter une exposition inutile. Chaque fois que possible, c'est, par exemple, au secrétaire général de l'Élysée que revient la mission d'apporter les mauvaises nouvelles… Il est, en quelque sorte, une vigie et un paratonnerre.

Il faut aussi prendre en compte la dimension interpersonnelle, qui varie selon chaque président et chaque secrétaire général. Certains s'occuperont, plus prioritairement, de questions politiques, d'autres de questions régaliennes ou de problèmes économiques. Pour ma part, sous Jacques Chirac, j'attachais beaucoup d'importance à la prise de parole présidentielle. Les mots du chef de l'État sont essentiels dans son rapport à la nation et particulièrement en temps de crise.

H – Pouvez-vous nous faire partager l'atmosphère qui règne au quotidien dans le palais présidentiel?



HANNAH ASSOULINE/OPALE.PHOTO

> « Le président et ses équipes doivent, à tout moment, gérer les crises internationales ou nationales »

Être au cœur des institutions impose un engagement, une vigilance et, disons-le, une tenue de tous les instants. Car l'Élysée n'est pas du tout une maison ouatée coupée du quotidien. Tout y remonte en permanence, créant un état de tension continu. Mais tout est organisé pour affronter les situations de crise. Le président et ses équipes doivent être prêts, à tout moment, à les gérer, qu'elles soient internationales ou nationales. C'est la logique des institutions et c'est ce que les Français attendent d'elles.

Vous définissez plusieurs catégories de crises. Quelles sont-elles? Et certaines ont-elles fait trembler l'Élysée?

L'Élysée ne doit jamais trembler. La Ve République est construite de telle manière que le président puisse tenir, quel que soit le choc. L'organisation des pouvoirs publics et les personnalités qui sont choisies répondent à cet impératif. Il y a, effectivement, plusieurs types de situations délicates.

En 2005, Jacques Chirac a dû faire face à un mouvement affectant l'ordre et la sécurité publique : la « crise des banlieues ». La priorité essentielle était de rétablir l'ordre et d'éviter des morts. C'était la mission de Dominique de Villepin et de Nicolas Sarkozy, alors respectivement Premier ministre et ministre de l'Intérieur. Dans ces moments, c'est l'État qui est en action et seul compte l'intérêt général, les ambitions personnelles ne sont pas prises en considération. Quand les crises sont profondes, il revient au chef de l'État de trouver les voies de sortie. C'est sa responsabilité… et c'est toujours délicat. La première prise de parole de Jacques Chirac n'a pas suffi à stopper les émeutes. Il a fallu une seconde intervention, choisir le moment, la solennité et les mots justes. Le président a su les trouver : « Vous êtes toutes et tous les filles et les fils de la République. » Des termes qui rassemblaient et apaisaient.

BENOÎT GYSEMBERGH/PARISMATCH/SCOO

Pilier Pendant deux ans, Frédéric Salat-Baroux (ici le 13 novembre 2006) effectue plusieurs points journaliers avec Jacques Chirac, qui achève un second mandat marqué par la « crise des banlieues » et des problèmes de santé.

Il existe également des crises qui naissent des grandes réformes. Ce fut le cas lors de la mise en place de la loi relative à l'interdiction des signes religieux à l'école. Elle touchait à des questions très sensibles. Le président a donc voulu mettre en place un dialogue préalable, constituer la commission Stasi de manière ouverte pour ne pas orienter les débats. Puis s'est posée pour lui la question de choisir entre un compromis et une solution radicale. Après avoir beaucoup réfléchi, il a choisi l'interdiction. La mise en place du texte a, dès lors, entraîné des tensions, instillant le doute dans une partie de la majorité.

Cheville ouvrière de ce travail, je me suis alors retrouvé en première ligne. Un soir où la pression montait, le président m'a demandé de le rejoindre à son bureau – alors secrétaire général adjoint, j'étais prêt à lui remettre ma démission. Mais il m'a dit savoir quels étaient les débats et pourquoi il fallait impérativement maintenir la position décidée. Puis il a posé sur son bureau une bouteille de punch de Tahiti – le meilleur du monde selon lui! Elle était pour moi. Ce geste montrait que, par-delà la conduite des affaires de l'État, Jacques Chirac percevait parfaitement que j'étais pleinement engagé et affecté par la situation. Cette anecdote montre que l'Élysée, malgré la charge, n'est pas un lieu glacé mais bien plus humain qu'on ne l'imagine et, qu'en ce lieu, il n'y a qu'un patron, le président!

Éclatent aussi des crises plus exceptionnelles, qui ne relèvent que du président, comme lors du déclenchement de la guerre en Irak en 2003. On se retrouve ici au cœur de la fonction présidentielle, dans sa dimension de souveraineté. Le droit de veto que Jacques Chirac a exercé à l'ONU relevait de sa décision, de sa conviction, et il n'entendait la partager avec personne. Malgré le scepticisme et les doutes, les faits ont montré combien il avait raison.

Enfin, il existe des situations pareilles aux crues centennales. L'une d'elles est survenue en 2005, au moment de l'AVC du président. Je me suis alors retrouvé projeté en première ligne. Il fallait assurer la continuité du travail, transmettre au chef de l'État, alors au Val-de-Grâce, les éléments de décision – car il n'était pas diminué contrairement à ce qu'on a voulu faire croire. Cela signifiait maintenir le dialogue avec le Premier ministre, prendre des responsabilités organisationnelles, mais aussi gérer l'information publique et cela sans rien cacher de la situation.

La crise est donc largement le quotidien de l'Élysée, mais le souvenir qu'il me reste de ce travail exceptionnel est celui d'un honneur et d'un bonheur incroyables.

La tribune d'**Anne-Charlène Bezzina** *

« Loin d'être dysfonctionnelle, la Ve République tient bon »

*** Constitutionnaliste, docteure en droit public, enseignante à l'université de Rouen et à Sciences Po, chercheuse au Cevipof.**



BRUNO LEVY

Il était une fois le président de la République pensé comme un «arbitre national», synthèse entre le monarque républicain et le général de guerre. «Clef de voûte» des institutions, il ressemblait plus au roseau qu'au chêne de la fable, qui plie mais ne rompt pas. Ce héros évolua, pendant près de soixante-cinq ans, dans le décor classique du régime parlementaire majoritaire. À l'air libre des amphithéâtres délibérants, le président pouvait diriger le régime politique et institutionnel à l'abri de toute responsabilité politique. Mais la scène infiniment rejouée, depuis 1958, du système majoritaire s'effondra par l'effet de séismes successifs – 2017, 2022 puis 2024 – plaçant les institutions républicaines, à la lisière du précipice de la fin de régime.

Depuis la dissolution de 2024, trois blocs, ou plutôt onze groupes parlementaires, se font face et le président n'a plus «son assemblée nationale» ce qui impacte nécessairement le présidentialisme. Même dans le cadre de ses pouvoirs propres, il n'est plus aussi libre qu'avant: le choix du Premier ministre ne lui incombe plus vraiment, la dissolution est paralysée… et, depuis 2018, les «crises» se rapprochent et touchent aujourd'hui le cœur du pouvoir. Les procédures de destitution contre le chef de l'État, les appels à la démission n'ont jamais été aussi forts sous la Ve République; comme s'il n'était pas suffisant que le Parlement surnage, il faudrait également que le président coule. Le responsable de la dissolution ratée ne pourra pas, comme Chirac en 1997, tenter la réélection, et les coups portés par son entourage se resserrent. Le piège s'est refermé le jour où son dernier fantassin, Sébastien Lecornu, n'a plus eu d'autre choix que de découdre la réforme des retraites pour espérer sauver les institutions.

Confiance dans les institutions

On ne peut pas présidentialiser une République sans Parlement. La crise politique n'est pas pour autant une crise de régime. Quand bien même, elle n'en signerait pas pour autant la fin! Loin d'être dysfonctionnelle, la Ve République «tient bon», notamment avec une vivacité proprement démocratique. Les oppositions les moins cohérentes peuvent renverser des gouvernements, les citoyens peuvent élire une assemblée aussi composite qu'instable, les corps intermédiaires peuvent manifester; bref, la République est sur pied. Nous ne sommes pas au début de la fin de la Ve République, mais plutôt à la fin de ses débuts. Certes, elle ne pourra plus nécessairement fonctionner sur le modèle majoritaire historique mais elle cherche comment s'adapter à la nouvelle donne de la majorité ultra-relative dans un océan de partis dominés par des présidentiables en devenir. Les démocraties alentour, de l'Allemagne à la Belgique, sont parvenues à trouver des coalitions improvisées, tout comme le Parlement britannique a ingurgité la hantise séculaire du *Hung parliament*, ce parlement suspendu dans le vide de l'absence de majorité. La Ve République vivra sûrement un moment de bascule en 2027 lorsqu'il sera question de savoir si le dogme majoritaire est abandonné et si le bipartisme est de retour.

Mais il faut faire vite car, avec la crise de régime, les sentiments les plus hasardeux sont charriés, à l'instar du protectionnisme économique, de la déstructuration du corps social, des divisions partisanes qui désintéressent les Français de la représentation nationale. Elle ne pèche pas par illégalité, mais par illégitimité. Face au gouffre devant les démocraties parlementaires de la vieille Europe s'érige un pont suspendu, aussi fragile vu de loin qu'il est solide lorsqu'on le foule aux pieds: celui de la confiance dans les institutions. Des gouvernants ancrés dans la réalité citoyenne qui se voient dans l'obligation de discuter régulièrement avec le peuple et d'accepter ses initiatives, de la délibération partout où l'on ne voit plus que des blocages. Cela peut aussi passer par le grand soir du retour majoritaire avec son «hyperprésident»; cette crise apparaîtra comme un lointain souvenir. La vie politique est la seule à donner de la chair aux constitutions et elle est aussi imprévisible que les soubresauts d'un peuple. H

Et si la meilleure façon d'entrer dans l'histoire, c'était de s'y abonner ?



BULLETIN D'ABONNEMENT

1 Je choisis ma formule d'abonnement
(Je coche la case correspondante)

☐ OFFRE **1 AN** **-54%**
10 n° + 4 hors-séries
+ l'accès digital
pour 84 € au lieu de ~~181,40 €~~*

☐ OFFRE **6 MOIS** **-50%**
5 n° + 2 hors-séries
+ l'accès digital
pour 45 € au lieu de ~~90,70 €~~*

2 J'indique mes coordonnées

☐ Mme ☐ M. Nom (1) .....

Prénom (1) .....

Adresse (1) .....

CP (1) |_|_|_|_|_| Ville (1) .....

Tél. |_|_| |_|_| |_|_| |_|_| |_|_|

Pour ne rien rater de l'actualité d'Historia, merci de renseigner l'email du bénéficiaire de l'abonnement :

Email .....

3 Je choisis mon mode de règlement

☐ **Par chèque bancaire ou postal** à l'ordre d'**Historia** à renvoyer avec ce bulletin dans une enveloppe non affranchie à l'adresse suivante :
Historia - Service abonnements - Libre Réponse 25694
60647 Chantilly Cedex

☐ **Par carte bancaire,** rendez-vous sur la boutique d'abonnement d'Historia **boutique.historia.fr/945** ou flashez le QR code ci-contre →

☐ **Par téléphone** en contactant directement le **service clients** au **01 55 56 70 56**
du lundi au vendredi de 9h à 18h.

*par rapport au prix de vente au numéro. Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'Historia au prix unitaire de 6€90, les numéros doubles au prix unitaire de 7€90, les numéros d'Historia Hors-Série au prix unitaire de 9€90 et l'accès digital au prix unitaire de 5€90. Offre valable jusqu'au 31/01/2026 en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : **serviceclients@historia.fr**. En souscrivant à cette offre d'abonnement,vous acceptez nos conditions générales de vente disponibles sur le site **https://www.historia.fr/cgv.** Historia, géré par la SFPA et intégré au Groupe Les Echos, et en sa qualité de responsable de traitement, traite les données recueillies ci-dessus à des fins de gestion de votre commande et de votre abonnement via votre compte client. Les données indispensables pour remplir les finalités décrites sont signalées ci-dessus (1). Conformément à la règlementation en vigueur, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données. Pour exercer vos droits et/ou obtenir plus d'informations sur notre politique de confidentialité, vous pouvez vous adresser à : DPO Historia 10 boulevard de grenelle - 75015 Paris ou à l'adresse électronique DPO **dpo@lesechosleparisien.fr**. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'emails de notre part proposant des offres commerciales pour nos produits ou services analogues, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres des partenaires du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'offres commerciales d'Historia par téléphone et/ou courrier postal, vous pouvez contacter le Service Clients par email à **serviceclients@historia.fr** ou par courrier à : Historia – Service Relations Abonnés - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

HKB8945

Récit

Les étonnants cloîtres français de New York

Le musée des Cloisters, édifié sur les rives de l'Hudson entre 1935 et 1938, doit son existence à un sculpteur américain tombé amoureux de l'art médiéval et animé par un projet fou : faire traverser l'Atlantique à des cloîtres du sud-ouest de la France, ultimes vestiges d'abbayes saccagées. PAR MARC AZÉMA

Le Metropolitan Museum of Arts de New York, situé au cœur de Manhattan, est l'un des plus grands musées au monde. Mais le MET, comme on le surnomme, c'est aussi un autre bâtiment, The Cloisters («Les Cloîtres»). Ce musée est moins connu du grand public à cause de son éloignement des circuits habituels des voyagistes. Surplombant Fort Tryon Park, à 7 miles au nord de Manhattan, The Cloisters vaut pourtant le détour. Unique au monde, il constitue le département d'art médiéval du MET.

Lorsqu'on s'y rend par l'un des petits sentiers qui sillonnent le parc, on aperçoit au loin le clocher d'une église. L'effet est saisissant. On a l'impression de se retrouver dans les Pyrénées aux abords d'une abbaye romane. Avant d'entrer dans ce monument à l'architecture médiévale, on longe des arcades provenant du prieuré gothique de Froville (Meurthe-et-Moselle) puis on se retrouve propulsé au Moyen Âge.

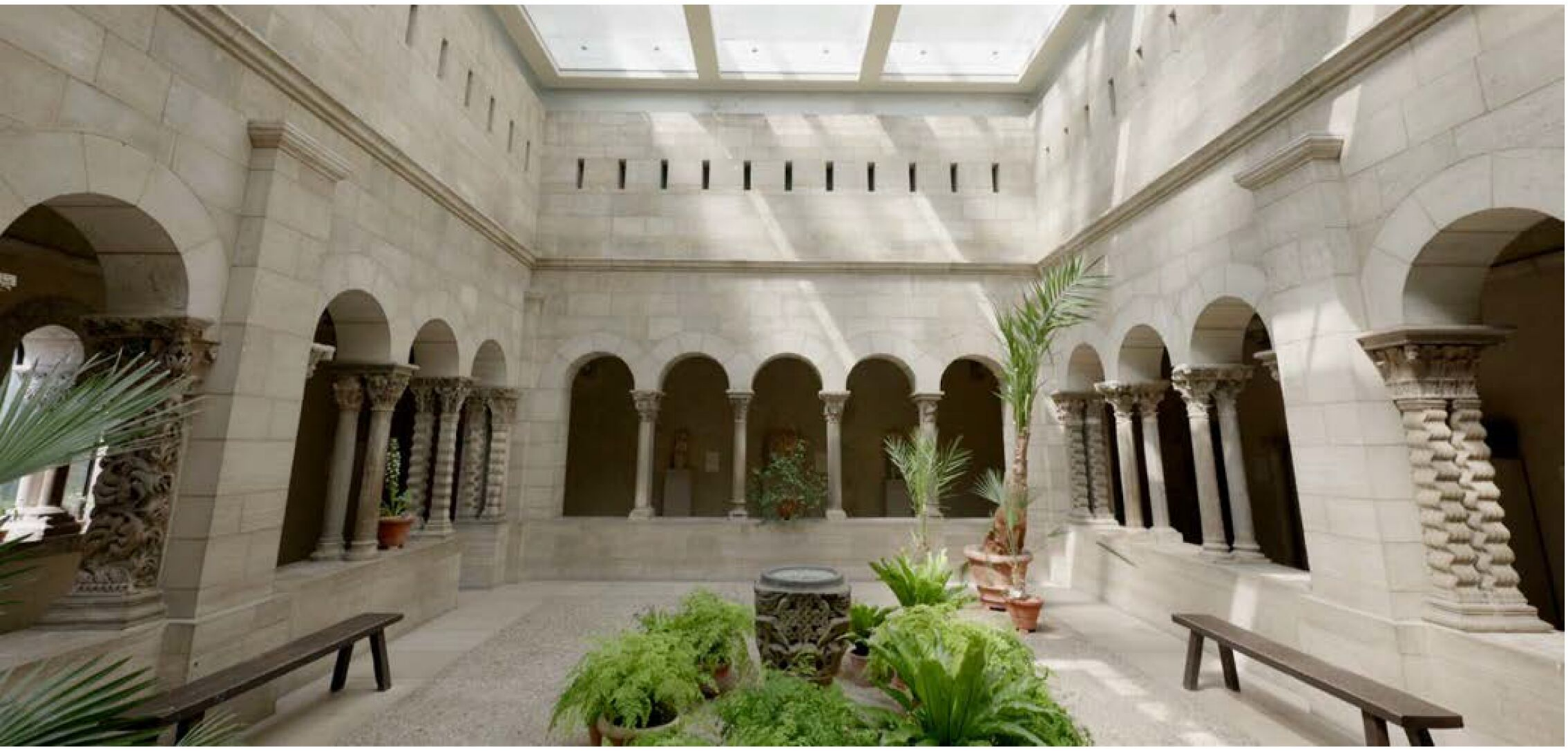
Le joyau du musée? Quatre cloîtres qui ont donné son nom au musée. Ils se nomment «Cuxa», «Saint-Guilhem», «Trie» et «Bonnefont». Ces appellations renvoient à quatre abbayes du sud de la France, plus précisément de la région Occitanie: Saint-Michel-de-Cuxa (Pyrénées-Orientales), Saint-Guilhem-le-Désert (Hérault), Bonnefont-en-Comminges (Haute-Garonne), Trie-sur-Baïse (Hautes-Pyrénées). Par quel miracle ce petit bout de France s'est-il retrouvé ici sur les rives de l'Hudson, dans la plus grande métropole américaine?

Sur la piste des « antiques »

Cette incroyable histoire est liée au parcours d'un artiste et collectionneur d'art américain, George Grey Barnard (1863-1938). Né en Pennsylvanie, Barnard débarque à Paris en 1883 pour devenir sculpteur. Après un passage aux Beaux-Arts, une de ses créations (*Struggle of the Two Natures in Man*, aujourd'hui au MET) fait sensation, attire l'attention de Rodin et, surtout, d'Alfred Corning Clark, fondateur des machines Singer, qui devient son mécène. La carrière de Barnard est lancée. Auréolé de ce succès, il rentre à New York en 1895, épouse Edna Monroe et s'installe dans le quartier de Washington Heights (près du futur site des Cloisters). •••

Puzzle Sur les rives de l'Hudson, à quelques kilomètres du cœur battant de NYC, s'élève cet édifice surprenant, inspiré du style roman catalan. Depuis 1938, il sert d'écrin à 5 000 œuvres médiévales et quatre cloîtres occitans reconstitués, dont celui de Saint-Guilhem-le-Désert, sous sa verrière, et celui, en plein air, de Trie-sur-Baïse.

DR/PASSÉ SIMPLE/SP



DR/PASSÉ SIMPLE/SP



DR/PASSÉ SIMPLE

ARCHIVES ASSOCIATION CULTURELLE DE CUXA, CODALET/SP



1



2

Pierres qui roulent Saint-Michel-de-Cuxa (Pyrénées-Orientales) perd une partie de son décor roman – ici, en 1913, une charrette chargée de colonnes et chapiteaux quitte l'abbaye (1) – après que George Grey Barnard (2), durant un second séjour en France, se reconvertit dans le marché de l'art : il fait alors office d'intermédiaire avec des antiquaires parisiens pour faciliter l'achat de pièces médiévales au profit de riches clients. À la mort de Barnard, le Metropolitan Museum of New York récupère sa fabuleuse collection privée (3) et se lance, pour les abriter, dans l'édification du musée du MET, The Cloisters, inauguré en 1938 après trois ans de travaux (4 ; 5).

••• En 1896, la mort de son mécène, Alfred Corning Clark, l'oblige à trouver d'autres revenus. Enseignant la sculpture à l'Art Students League of New York, il constate alors à quel point les étudiants américains méconnaissent la taille de la pierre. Pendant trop longtemps, on leur a enseigné la sculpture en travaillant uniquement l'argile et le plâtre: Barnard tient à leur montrer des œuvres médiévales pour les initier à l'art des sculpteurs gothiques. Une prise de conscience capitale pour la suite de notre histoire…

En 1902, l'État de Pennsylvanie commande à Barnard une sculpture monumentale, la plus importante confiée à un artiste américain. Barnard décide de revenir en France pour accomplir cette tâche et s'installe un an plus tard à Moret-sur-Loing. Cependant, dès 1906, les fonds qui lui étaient alloués sont épuisés alors qu'il n'a concrétisé que la moitié de la commande… Pour survivre, George Grey Barnard se tourne alors vers le commerce des «antiques».

En ce début de XX^e^ siècle, le terme désigne les objets d'art anciens… et leur commerce très lucratif. Paris est une plaque tournante où les antiquaires négocient avec les plus grandes fortunes, Rothschild ou Rockefeller.

Pour s'approvisionner en éléments historiques, ils emploient des marchands d'art. Barnard devient l'un d'eux et travaille pour l'un des plus influents antiquaires parisiens, Georges Joseph Demotte. Il parcourt la province française à la recherche d'antiques, le pays fourmillant de monuments en ruine «grâce» aux guerres de Religion puis à la Révolution française, lorsque de nombreux édifices religieux devenus biens nationaux furent rasés ou transformés en carrières. Ce commerce rapporte bien plus à Barnard que son



3

THE CLOISTERS LIBRARY AND ARCHIVES, METROPOLITAN MUSEUM OF ART, NEW YORK

travail de sculpteur! Au fil de sa quête, il prend conscience de la richesse des décors des cloîtres, en particulier leurs chapiteaux. À cette époque, les milliardaires sont friands de reconstruction monumentale pour orner leurs villas. Les cloîtres sont des candidats idéaux. De plus, en vendre un est bien plus lucratif que de négocier des pièces isolées. Barnard l'a bien compris. En 1906, l'antiquaire Louis Cornillon lui propose un lot contenant plusieurs dizaines de chapiteaux sculptés.

> “En ce début du XXe siècle, les milliardaires sont friands de reconstructions monumentales”

METROPOLITAN MUSEUM OF ART, NEW YORK

Les trésors d'Occitanie

Ces éléments proviennent de l'abbaye de Gellone, à Saint-Guilhem-le-Désert (Hérault). Cette abbaye bénédictine s'élève dans les gorges de l'Hérault, à environ 40 km de Montpellier. Chef-d'œuvre de l'art roman, elle est aujourd'hui classée au patrimoine mondial de l'Unesco et abrite plusieurs reliques remarquables. Après la Révolution, son cloître est démonté et ses éléments dispersés. Membre de la société archéologique de Montpellier, Pierre-Yvon Vernière parvient à sauver du pillage près de 166 sculptures. À sa mort en 1875, sa collection est vendue à Cornillon puis à Barnard. Mais ce dernier se rend compte que deux chapiteaux appartiennent au cloître d'une autre abbaye, Saint-Michel-de-Cuxa.

Le massif du Canigou domine les Pyrénées-Orientales. À ses pieds, l'abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa, à Codalet (Pyrénées-Orientales), fondée en 840, conserve encore de nos jours la plus grande église préromane du pays. Son cloître est construit au XIIe siècle. Comme à Saint-Guilhem, il sera démonté à la Révolution. Lorsque Barnard arrive à Cuxa en janvier 1907, les fragments de ce cloître sont éparpillés dans la région. En une dizaine de jours, il réalise une pêche miraculeuse et acquiert une quarantaine de chapiteaux. Il les achète une vingtaine de dollars pièce, somme importante pour la population locale, qui considère ces sculptures comme des débris sans intérêt. Barnard achète aussi les douze arcades des Bains-Saint-Michel, un établissement qui réemployait un pan entier du cloître – son démontage nécessitant des travaux très complexes, Barnard devra patienter quelques années pour pouvoir le récupérer.

Durant l'hiver 1906-1907, Barnard poursuit ses investigations plus à l'ouest, dans les Hautes-Pyrénées, l'ancienne province de Bigorre. En décembre 1906, il rend visite à Tarbes au marquis de Gestas. Ce dernier lui présente une collection de 33 chapiteaux, de colonnes et de bases, achetée en 1894 au neveu d'un érudit local, Alcide Curie-Seimbres. Barnard rachète le lot pour 5 000 francs. Ces vestiges proviennent du couvent des Carmes de Trie-sur-Baïse, une ancienne bastide située à 25 km de là. D'autres vestiges du cloître de Trie ont servi à la reconstruction de celui de l'abbaye voisine de Saint-Sever, détruit à la Révolution. • • •

THE CLOISTERS LIBRARY AND ARCHIVES, THE METROPOLITAN MUSEUM OF ARTS, NEW YORK

4



THE CLOISTERS LIBRARY AND ARCHIVES, THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART, NEW YORK

5



••• Au XIXe siècle, ils ont été vendus et déplacés à Tarbes pour édifier un cloître d'apparat en plein centre-ville, au jardin Massey. Sa chasse conduit ensuite Barnard en Haute-Garonne, où s'élèvent les ruines de plusieurs abbayes. Celle de Bonnefont-en-Comminges possédait un cloître gothique. Comme à Trie-sur-Baïse, il a été dispersé à la Révolution avant qu'une partie ne réapparaisse sous la forme d'un cloître «d'apparat» (comme celui de Tarbes) dans le square Eugène-Azémar à Saint-Gaudens.

L'homme le plus riche du monde

En 1913, Barnard revient à Prades pour récupérer, à l'issue de leur démontage, les arcades des Bains-Saint-Michel, achetées en 1907. Cependant, depuis 1909, Edmond Sans, un architecte des Monuments historiques, se démène pour casser la vente. Le scandale devient national et l'Américain doit réagir vite, tant les menaces qui pèsent sur l'expédition d'objets d'art hors de l'Hexagone s'accroissent. Il comprend ainsi qu'il va devoir changer de tactique pour sauver ses achats d'antiques…

Barnard fait alors don à la France des arcades des Bains-Saint-Michel, en reconnaissance de l'éducation artistique qu'il a reçue lors de son passage aux Beaux-Arts de Paris ! Il change ainsi son image et devient une sorte de mécène. Enfin, les 120 caisses de la collection Barnard contenant notamment les fragments de cloîtres occitans quittent le port du Havre fin 1913. La cargaison échappe de justesse à la loi fondatrice de protection des monuments historiques, promulguée le 31 décembre 1913.

Janvier 1914, la cargaison arrive à New York et est entreposée dans la résidence de Barnard. Un bâtiment y a été construit afin d'exposer sa collection. Ce musée éphémère ressemble déjà à un monastère français. Le Barnard's Cloisters («Les Cloîtres de Barnard») – premier musée d'art médiéval en Amérique – ouvre ses portes avant Noël. Le succès est immédiat. Il faut dire que Barnard fait preuve d'une grande créativité pour mettre en scène sa collection *(photo ci-contre)*. À la tombée du jour et sur fond de musique médiévale, les guides, habillés en moines, accompagnent les visiteurs à la lueur de chandelles. L'intérieur ressemble à une église surplombée d'une verrière. L'espace s'appuie sur les éléments des cloîtres disposés sur deux niveaux. Le niveau inférieur intègre des colonnes et chapiteaux de Saint-Guilhem-le-Désert. À l'étage, on peut admirer les remontages des galeries des cloîtres de Trie-sur-Baïse et de Saint-Gaudens. Plus grand, le cloître de Saint-Michel-de-Cuxa est reconstitué à l'extérieur du bâtiment. Ces Cloisters marquent un tournant dans la muséographie.

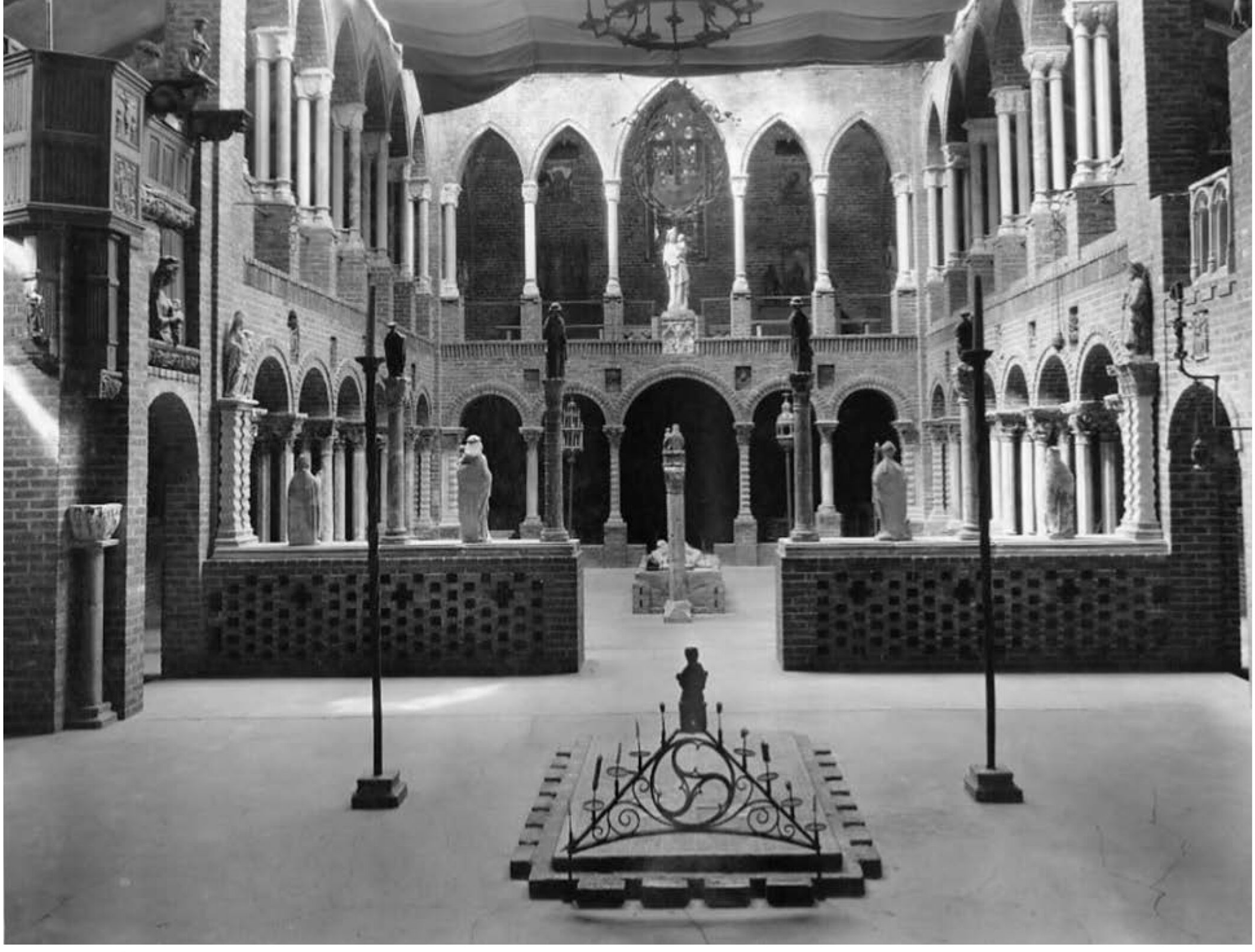
Barnard devient le promoteur de l'art de collectionner le monumental. Son intention première est de transmettre au public américain son amour pour la sculpture médiévale mais il cherche aussi à vendre sa collection à une grande institution. Deux conservateurs du Metropolitan Museum of Arts, impressionnés par ce musée, invitent l'homme le plus riche du monde – John D. Rockefeller – à financer l'acquisition de la collection Barnard pour le MET. Rockefeller parraine à cette époque la construction d'églises et de musées, mais aussi la restauration de monuments en Europe, comme le château de Versailles. Il négocie âprement avec Barnard qui, en proie à des problèmes financiers, doit se résoudre à vendre sa collection pour 600 000 dollars alors qu'il en demandait un million. Après cet achat, le MET se lance dans la construction d'un musée satellite consacré au Moyen Âge. En 1928, Rockefeller finance le transfert de la collection Barnard au sommet de Fort Tryon Park sur un terrain lui appartenant, à quelques centaines de mètres seulement du Barnard's Cloisters.



PASSÉ SIMPLE/SP

Grâce à la 3D, la renaissance des cloîtres français et du Barnard's Cloisters

Très tôt s'est posée la question de reconstruire les cloîtres ruinés. L'enjeu est colossal mais de nos jours, il est possible de le faire… virtuellement. L'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert a été pionnière dans ce domaine. Dès la fin des années 1980, l'architecte suisse Philippe Lorimy et Dassault Systèmes proposent une restitution 3D du cloître. Quinze ans plus tard, grâce aux scanners 3D, le laboratoire MAP («Modèles et simulations pour l'Architecture et le Patrimoine») du CNRS affine cette restitution *(ci-contre)*. Elle intègre désormais la numérisation des vestiges restés en place et ceux exposés au MET Cloisters. La même approche est adoptée pour le cloître de Saint-Michel-de-Cuxa en 2014. Dans le cadre du film *Cloisters, l'odyssée des cloîtres* produit par Passé Simple et diffusé en 2025 et 2026 par viàOccitanie et Histoire TV, ces jumeaux numériques ont été affinés et complétés par l'équipe d'infographistes de cette société en étroite collaboration avec les experts de chaque site (Géraldine Mallet et Olivier Poisson) et en bénéficiant des dernières avancées en matière de rendus 3D photos réalistes. Ce documentaire a permis de restituer les deux autres cloîtres voyageurs avant qu'ils ne subissent les outrages du temps – Trie-sur-Baïse et Bonnefont-en-Comminges – et le Barnard's Cloisters, ce proto-musée construit par Barnard au début du XXe siècle préfigurant le musée actuel. Par le biais de casque VR, on peut désormais visiter ces monuments surgis du passé. M. A.



THE CLOISTERS LIBRARY AND ARCHIVES, THE METROPILTAN MUSEM OF ART, NEW YORK

Sanctuaire À partir de 1914, George G. Barnard remonte les sculptures et éléments architecturaux achetés en Europe dans le musée de sa propriété, le George Grey Barnard's Cloisters à quelques centaines de mètres du site actuel du MET Cloisters.

La construction du musée, baptisé The Cloisters Museum, se déroule de 1935 à 1938. On hésite sur la forme à lui donner: château ou cathédrale? Finalement, il ressemblera à une abbaye dont le clocher évoque fortement celui de Cuxa. Barnard, qui se consacre à la sculpture, n'est que rarement convié sur place. En 1936, il reçoit la médaille d'or de l'Institut des Arts et des Lettres récompensant ses talents de sculpteur. Il décède deux ans plus tard, le 24 avril 1938, quelques jours avant l'inauguration du musée des Cloîtres. Lorsque celui-ci ouvre le 10 mai 1938, la presse est élogieuse. Mais, dans son discours d'inauguration, Rockefeller ne mentionne pas Barnard, l'homme à l'origine de ce musée unique au monde…

Le cloître de Saint-Michel-de-Cuxa occupe une place centrale. La collection Barnard ne suffisant pas à remonter l'ensemble, des fac-similés de chapiteaux et de colonnes ont été commandés en France pour combler les manques. Les conservateurs lui associent un jardin qui participe à la mise en scène de ce qui constitue l'archétype d'un monument médiéval aux yeux du public américain. Située dans l'aile ouest du musée, la galerie de Saint-Guilhem apparaît comme un clone miniature de Cuxa. Au moment du remontage, on savait peu de choses de l'apparence du second étage aujourd'hui disparu. Il a été simulé en s'inspirant du cloître Saint-Trophime d'Arles. Enfin, une verrière est construite pour protéger les sculptures.

Le remontage des deux cloîtres de Trie et de Bonnefont a été plus compliqué. Ils sont situés au niveau inférieur du musée. Celui de Trie ayant complètement disparu, le conservateur James J. Rorimer s'est inspiré du cloître du jardin Massey de Tarbes. La «tapisserie à la Licorne», exposée dans une salle à proximité, a servi de modèle pour organiser un jardin romantique – décor du *West Side Story* de Spielberg en 2021. Le quatrième cloître est baptisé «Bonnefont» mais l'on sait aujourd'hui, grâce notamment aux recherches de l'historienne d'art Céline Brugeat, qu'il s'agit en réalité d'un remontage complexe de fragments de plusieurs autres cloîtres d'Occitanie. Le cloître d'apparat visible à Saint-Gaudens a servi de référence pour formaliser cet homonyme new-yorkais. Ne possédant que deux galeries, il offre une vue exceptionnelle sur Fort Tryon Park, l'Hudson et Manhattan.

The Cloisters renferme également la plus grande collection d'art médiéval européen du continent américain avec plus de 5 000 œuvres. Ce musée concrétise en quelque sorte le rêve d'un amoureux de la France qui, au-delà de polémiques vaines et hors contexte, a sauvé de l'oubli ces joyaux du passé. Que George Grey Barnard en soit éternellement remercié au moment où les nouvelles technologies rendent possible la reconstruction des cloîtres originels.

Marc Azéma Docteur en archéologie, réalisateur de documentaires, et directeur des Rencontres d'archéologie de la Narbonnaise.

Reportage

Leonardo Frigo L'homme qui refait le monde

Ce jeune artiste vénitien établi au Royaume-Uni renoue avec un art né au XVIIe siècle et bien oublié à l'époque de Google Maps : la production de globes cosmographiques.

PAR OLIVIER TOSSERI
PHOTOS STUDIO LEONARDO FRIGO / ARIS MERCURY



En rondeurs Reprenant les techniques développées dans la Sérénissime, Leonardo Frigo réalise, à la main, ces outils de savoir géographique sublimés en objets d'art.

Leonardo Frigo tient le monde entre ses mains. Au sens propre puisque ce jeune Italien tout juste trentenaire est un fabricant de globes terrestres ou plutôt *Globe Maker*, comme on dit sur les bords de la Tamise où il a installé son atelier. Originaire d'Asiago en Vénétie, il œuvre à Londres où il donne libre cours à sa passion, perpétuer un art presque oublié : la fabrication artisanale de mappemondes selon les techniques vénitiennes du XVII^e^ siècle. Son studio londonien n'est pas seulement un atelier, c'est un pont entre l'histoire, l'art et la géographie, où chaque globe est une œuvre d'art nécessitant des mois, voire des années, de travail méticuleux.

Des univers de Dante aux sphères de Coronelli

Après avoir suivi des études en restauration d'art à l'Université internationale de l'Art (UIA) de Venise, Leonardo Frigo acquiert une expertise dans la gravure traditionnelle. Fort de cette maîtrise artisanale, il se lance dans une démarche artistique singulière : peindre et décorer des instruments de musique. Il embellit ainsi 33 violons, accompagnés d'un violoncelle, un nombre symbolique qui fait écho aux 34 chants de *L'Enfer* de Dante. *La Divine Comédie* du plus grand poète de la langue italienne fascine le jeune homme, qui se sent proche d'Ulysse, son personnage préféré. Il ne s'est contenté d'explorer cette œuvre magistrale que dans ses rêveries d'étudiant. Puis il s'est lancé dans un projet ambitieux : le *Globe de Dante* qui réimagine le poète comme un géographe et un voyageur cosmique. Il y représente la vision du XIV^e^ siècle de l'univers (enfer, purgatoire et paradis) et les lieux géographiques mentionnés dans *La Divine Comédie*. «Je suis convaincu que Dante possédait une connaissance approfondie de la géographie de son époque et qu'il a écrit avec une mappemonde sous les •••

Reportage



Et la Terre fut ! La réalisation d'un globe prend des mois, de la conception à la réalisation. Chaque exemplaire est fabriqué à l'aide de techniques et de matériaux traditionnels grâce aux efforts combinés d'artisans venus de toute l'Italie. Tout est réalisé à la main, et avec des matières naturelles : armature en bois recouverte de plâtre ; plaques de cuivre pour imprimer les mappemondes ; pigments broyés à Assise ; papier fabriqué à Fabriano et tout est peint manuellement. Atelier de Frigo à Londres.

••• yeux. Son poème fournit de nombreuses coordonnées précises», rappelle Leonardo Frigo. Il y a consacré pas moins de trois années de travail acharné.

Également luthier et violoniste, Leonardo Frigo est un fin connaisseur et un fervent admirateur des techniques vénitiennes. Il s'érige ainsi en grand défenseur de la «vraie beauté, celle naturelle, sans technologie» perpétuant la tradition commencée au XVII[e] siècle par Vincenzo Maria Coronelli (1650-1718), cosmographe de la Sérénissime République de Venise. «Cette figure historique a été pionnière dans la production de globes, réalisant des dizaines d'exemplaires terrestres et célestes, explique Leonardo Frigo. Son œuvre comprend aussi bien les deux pièces uniques monumentales créées pour Louis XIV que des modèles de petite taille destinés à Guillaume III d'Orange. En 1693, il a formalisé son expertise de cartographe dans l'*Epitome Cosmografica*, un ouvrage qu'il décrit comme la synthèse théorique et pratique idéale de son travail, constituant un manuel essentiel pour comprendre la construction d'un globe terrestre.»

La planète sans chimie ni colorants…

L'*Epitome Cosmografica*, objet de désir, devient pour lui celui d'une véritable quête. Il mobilise ses amis, ses connaissances, les habitués des marchés et les amateurs d'antiquités pour en dénicher un exemplaire. Il finira par le dénicher lui-même, par hasard, lors d'une promenade sur un marché aux puces londonien et l'acheter pour la somme dérisoire de cinquante livres sterling. «Le vendeur, inconscient de la valeur réelle, m'a offert non seulement un trésor, mais surtout la réalisation d'un rêve», se souvient-il avec émotion. Ce livre devient le texte fondateur d'une véritable renaissance artisanale. Leonardo Frigo s'immerge dans ces pages pluriséculaires, les traduit du dialecte vénitien et ramène à la vie l'art – quelque peu oublié – de la cartographie à l'époque où Google Maps nous sert d'indispensable boussole.

Inspiré par cet illustre prédécesseur, Leonardo Frigo perpétue aujourd'hui cette technique fascinante, vieille de plus de trois siècles. Les célèbres globes de Coronelli sont uniques: ils sont créés à partir de fuseaux qui sont ensuite collés sur une sphère. Celle-ci est traditionnellement faite de bois et recouverte de couches d'un plâtre spécial. Frigo réalise donc, lui aussi, ses globes intégralement à la main, en commençant par la création de la sphère à partir de poudre de gypse. Il grave les cartes sur des plaques de cuivre, les imprime, puis les découpe minutieusement. Vient ensuite l'application du papier sur la sphère – une étape à la difficulté majeure – qui doit posséder une élasticité spécifique pour passer d'une surface plane à une surface sphérique. Sa texture et sa composition doivent en outre répondre aux pigments rigoureusement naturels (à base de terre, de fleurs et de pierres) que Leonardo Frigo utilise. Elles sont indispensables à la bonne adhérence, à la stabilité des couleurs et au rendu final souhaité. Tout plastique ou colorant chimique est rigoureusement banni.

Leonardo Frigo s'est rendu dans le lieu de fabrication idéal pour ce type de papier: en Italie, à Fabriano, dans les Marches. Cette ville est un centre historique de la papeterie italienne, célèbre depuis le Moyen Âge pour la •••



Coronelli, roi des mondes

Vincenzo Maria Coronelli (1650-1718) fut une figure majeure de la cartographie et de la cosmographie à l'époque baroque. Né à Venise, ce moine franciscain conventuel, docteur en théologie, est l'un des plus célèbres fabricants de globes de son temps. Après un apprentissage initial en xylographie à Ravenne, il suit des études en mathématiques et géographie. Il se fait d'abord remarquer en 1680 lorsqu'il réalise deux grands globes de 175 cm de diamètre pour le duc de Parme, Ranuccio II Farnèse. Ce succès lui vaut une commande prestigieuse de Louis XIV : une paire de globes terrestres et célestes monumentaux. Ces œuvres, d'un diamètre de près de quatre mètres, sont achevées en 1683 à Paris. Leur taille exceptionnelle et leur richesse de détails – intégrant les dernières découvertes géographiques, comme le Mississippi – assoient définitivement sa renommée à travers l'Europe. De retour à Venise, Coronelli fonde, en 1684, l'Accademia Cosmografica degli Argonauti, considérée comme la première société géographique au monde, pour diffuser ses travaux. En 1685, il est nommé cosmographe officiel de la Sérénissime République.

••• qualité de son papier filigrané. C'est là que s'approvisionnait son lointain mentor. En se basant sur les écrits et les spécifications de l'*Epitome Cosmografica* de Coronelli, le jeune artiste et ses collaborateurs ont ainsi pu reconstituer un papier dont ils pensent qu'il est similaire à celui utilisé par Coronelli lui-même. «Il a écrit l'*Epitome Cosmografica* comme un testament pour maintenir vivante cette tradition, professe Leonardo Frigo avec ferveur. Je me sens son héritier, suivant au plus près ses pas. Artisan, artiste, mais surtout un gardien qui a la mission de préserver ces techniques pour les générations futures.»

Un document vivant et contesté !

La fabrication d'un simple globe requiert plusieurs mois de travail, voire des années pour les pièces les plus imposantes. Cette patience et cette persévérance ont porté leurs fruits. Leonardo Frigo est désormais le seul *Globe Maker* au monde à travailler dans les conditions les plus proches de celles du XVII^e^ siècle: «Emprunter cette voie n'a pas été facile, se souvient-il. Dans mon entourage, beaucoup me pressaient de trouver un «vrai» métier – sans pour autant définir ce que cette injonction voulait précisément dire.» Mais il a toujours ignoré ces critiques. «Mon travail est une véritable odyssée. À la fin de chaque création, j'apprécie de jeter un bref coup d'œil en arrière pour mesurer le chemin parcouru, mais je me tourne rapidement vers l'avant, car ma curiosité pour le futur est trop forte.»
Réaliser des globes terrestres aujourd'hui, à l'ère du numérique et de la cartographie instantanée par satellite, ne répond pas à un sentiment de nostalgie, mais à une volonté profonde de perpétuer un savoir-faire artisanal et une expression artistique unique qui confine parfois à un acte politique ou philosophique. Ces «photographies du temps présent» sont en perpétuelle évolution: des États apparaissent ou disparaissent, d'autres changent de nom. La représentation du monde dépend, in fine, de «qui tient l'appareil photo». Un globe est rarement une vérité universelle figée, mais plutôt un reflet des perspectives et des pouvoirs dominants au moment de sa création. Donald Trump entend ainsi changer le golfe du Mexique en «golfe d'Amérique». Tracer les frontières sino-tibétaines ou russo-ukrainiennes sur une carte n'a rien de neutre. Une mappemonde est un document vivant et contesté.

Leonardo Frigo constate que l'utilisation massive d'outils comme Google Maps conduit à une perte de la notion de distance. «80 % des utilisateurs se concentrent uniquement sur leur lieu de vie et de travail pour observer ses modifications, réduisant le monde à un écran plat et familier», s'amuse-t-il. Le globe physique en revanche force à retrouver l'échelle et la distance. Il réintroduit le sens du voyage et de l'immensité dans un objet que l'on peut toucher et faire tourner. Dans un «monde numérique», personnaliser un globe, c'est faire naître concrètement «son propre monde» dans l'espace et dans le temps. Il envisage désormais de réaliser un «globe Marco-Polo» pour cartographier et retracer les voyages historiques du célèbre explorateur vénitien…

Historia, un magazine qui se fait entendre.



Nouveau podcast disponible sur :



AURIMAGES

Clair-obscur **Le peintre passe pour l'un des plus violents, dans son art comme dans sa vie.** *La Flagellation du Christ* (1607), Naples.

La Flagellation du Christ du Caravage

Au-delà de l'épisode biblique, le Caravage propose une méditation sur la condition humaine : la violence des hommes, la fragilité du corps, le sens du sacrifice et la mystérieuse persistance de la grâce. PAR SERGE LEGAT

Le tableau est une étonnante représentation du supplice du Christ opposant la force bestiale des bourreaux à la beauté du corps nu du Seigneur. L'œuvre, aujourd'hui conservée à la Galerie nationale de Capodimonte à Naples, fut commandée en 1607 par la famille di Franco (ou de Franchis) pour leur chapelle familiale de l'église San Domenico Maggiore à Naples. Cette œuvre est vraisemblablement la dernière grande commande napolitaine du Caravage lors de son premier séjour dans cette ville en 1607, même si certains historiens la datent du second séjour en 1610.

Le tableau paraît avoir été exécuté rapidement car on peut déceler de nombreux repentirs sur la toile. La scène représente le moment de la Passion où le Christ subit la flagellation ordonnée par Ponce Pilate. Trois bourreaux l'entourent, leurs gestes convergeant vers la figure centrale du Sauveur. La composition est construite avec une rigueur géométrique remarquable. Le décor est réduit à une architecture austère, à peine esquissée: un sol de pierre, un mur nu, une colonne. Ce dépouillement concentre l'attention sur les corps, les attitudes et la lumière, éléments essentiels du langage caravagesque. La lumière, comme un projecteur, découpe et révèle la scène au cœur de l'obscurité environnante.

Faire naître les chairs de l'ombre

L'artiste renouvelle ainsi totalement la représentation de la flagellation en magnifiant la beauté du Sauveur. Le Christ, presque nu, se penche légèrement sous la douleur. Son torse éclaire la composition. La lumière, venue de la gauche, glisse sur sa peau, modèle les volumes et s'éteint sur l'arrière-plan. Aucune trace de fouet, aucune marque imprimée sur les chairs ne vient détruire l'idéale splendeur du corps glorieux. Les trois bourreaux ne peuvent, malgré leur violence et leur puissance, anéantir cette beauté. • • •

En quatre dates

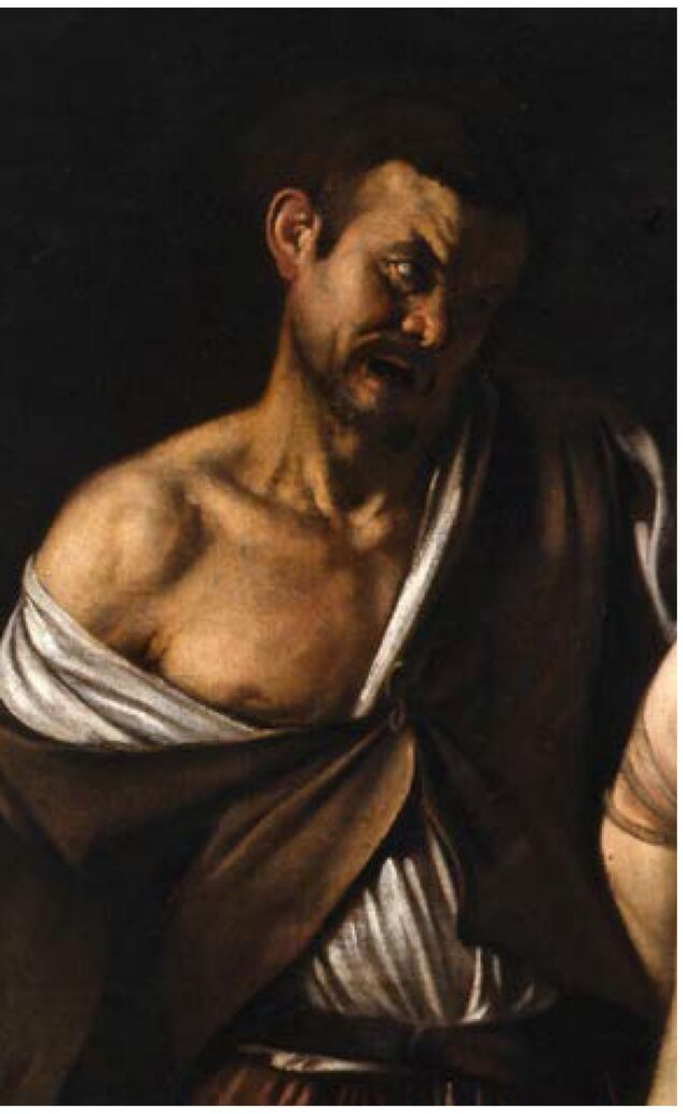
29 septembre 1571
Naissance à Milan de Michelangelo Merisi, surnommé le Caravage, du nom du village d'origine de ses parents.

Vers 1592-1595
Arrivée à Rome.

1606
Après une rixe mortelle à Rome, il s'exile à Naples, à Malte puis en Sicile avant de revenir dans la cité parthénopéenne.

18 juillet 1610
Mort à Porto Ercole.

Une œuvre, un artiste



Le bourreau de gauche

Trois bourreaux cernent le Christ. Celui de gauche, le seul identifiable dans la pénombre, tire violemment la tête de sa victime sur le côté, provoquant une extrême extension du corps. Ses traits sont d'une absolue férocité, comme défigurés par la haine. Son visage marqué de rides profondes, les yeux exorbités, est le reflet même de la bestialité humaine. Le temps décrit par le Caravage est celui de la déshumanisation.



La colonne

Le Caravage supprime toute référence spatiale hormis le sol où se dresse une colonne de marbre qui figure parmi les instruments de la Passion. La symbolique de la colonne est riche et diversifiée. Elle relie, entre autres, la Terre et le Ciel. Semblant plonger dans l'inframonde, elle s'élève pour soutenir la voûte céleste. Elle constitue l'axe du monde. Dans l'art chrétien, elle est le lien entre le monde des hommes et la plénitude de l'univers divin. Lié à cette colonne, le corps du Christ supplicié irradie et devient lui-même une colonne de lumière se détachant de la matérialité de celle de marbre plongée dans l'obscurité.

Le corps du Christ

Le Caravage s'est inspiré d'une fresque de Sebastiano del Piombo exécutée vers 1518-1524 pour orner la chapelle Borgherini dans l'église romaine de San Pietro in Montorio. Le *modello* fut réalisé par Michel-Ange en 1516, confirmant l'habituelle collaboration entre le maître et Sebastiano del Piombo qui demeure l'un des très rares peintres à bien s'entendre avec Michel-Ange même si les deux artistes finissent par se brouiller. Le corps du Christ est aussi influencé par le très beau marbre de Michel-Ange, le *Christ portant la croix* (1519-1521), conservé dans la basilique romaine de Santa Maria sopra Minerva. Ces références confirment l'admiration que le Caravage porte au génie de la Renaissance et à quel point son art se nourrit du talent de Michel-Ange.

••• Ces figures anonymes incarnent la brutalité mécanique du mal et la banalité terrifiante de la violence. Plus ils sont laids et d'une ordinaire et triviale humanité avec leurs fronts dégarnis, leurs faces bestiales, leurs corps lourds et massifs, plus rayonne l'image du Christ ! Le contraste entre les tortionnaires et leur victime est accentué par une étourdissante utilisation de la lumière. Le peintre fait surgir les chairs de l'ombre pour mieux les modeler et c'est une lumière blonde et caressante qui nous révèle la nudité du Christ. Légèrement affaissé sur sa gauche, la tête penchée sur son épaule, le corps baigné par la coulée lumineuse, le Seigneur, dont la chair est livrée aux coups, souffre mais c'est paradoxalement une impression de sérénité qui émane de ce qui devrait être sang et affliction. La douleur physique devient la manifestation visible du

sacrifice rédempteur. L'hommage rendu à la beauté masculine confirme les tendances homosexuelles de l'artiste mais il serait très réducteur de limiter l'analyse de son œuvre à cette composante. Le peintre est un novateur, un révolutionnaire diront certains. Le Caravage représente les grands thèmes de l'histoire sainte ou de la mythologie en peignant des hommes et des femmes issus de la vie réelle. Les personnages de la *Flagellation* ont une posture sculpturale mais très éloignée des modèles dérivés de l'Antiquité: ils possèdent leur poids de vérité.

Au service de la Contre-Réforme

C'est ce que les contemporains de l'artiste ressentiront. Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, la *Flagellation* ne fit pas scandale; pour preuve, le Caravage reçut plusieurs centaines de ducats en paiement de son œuvre. Faut-il y voir le signe d'une liberté de pensée et de mœurs qui différencierait Naples de Rome? Faut-il penser qu'une fois encore l'engouement suscité par la peinture du Caravage lui permit d'échapper aux règles de l'art et des mœurs de la société? Il faut surtout ne jamais oublier de rapprocher la peinture caravagesque des écrits spirituels de la Contre-Réforme, qui prônaient une méditation sensible de la Passion du Christ. Le peintre invite le croyant, non à contempler un idéal lointain, mais à ressentir, presque physiquement, les souffrances du Sauveur, abolissant toute distance entre le sacré et le profane. La foi, ici, passe par la chair.

Le succès du tableau ne se démentira pas. De nos jours, le chef-d'œuvre du Caravage demeure un repère pour les artistes contemporains explorant la douleur et la corporalité, de Bill Viola à Kiki Smith, mais aussi pour les photographes jouant du clair-obscur (Irving Penn, Robert Mapplethorpe) ou les cinéastes comme Pasolini ou Derek Jarman. Le Caravage développe une peinture d'une intensité tragique inédite, où la violence, la lumière et la foi se nouent dans une tension presque insoutenable.

À tout jamais l'iconographie de la *Flagellation* restera liée à cette ronde funèbre et silencieuse, à cette danse macabre où le fils de Dieu transcende et magnifie la souffrance que lui imposent les hommes qu'il est pourtant venu sauver.

La flagellation des primitifs et des académistes



SCALA, FLORENCE/RMN-GRAND PALAIS

La flagellation du Christ est un thème fréquent dans l'art chrétien. Il représente le supplice infligé à Jésus avant la crucifixion, tel qu'il est décrit dans les Évangiles. Dans le cycle de fresques réalisé par Giotto (1303-1306) pour orner les murs de la chapelle des Scrovegni à Padoue *(ci-dessus)*, l'artiste humanise la scène violente et brutale par la dynamique des gestes et l'expression des émotions.
La flagellation y est associée au sujet du Christ moqué où les bourreaux le ridiculisent en lui plaçant une couronne d'épines sur la tête et en lui donnant un bâton comme sceptre. Ils lui tirent la barbe et le frappent annonçant la flagellation. Le Christ est montré accablé et vulnérable, sans la vivacité et l'énergie qui lui sont habituelles, acceptant les souffrances à venir.
Au XIXe siècle, la crise de la foi – avec la poussée du rationalisme et du positivisme – s'accompagne d'un renouveau spirituel dans les milieux conservateurs. Les artistes académiques, comme William Bouguereau (1825-1905), peignent la Passion *(ci-contre)* avec un exceptionnel réalisme anatomique et une véritable quête de la précision historique. Dans son tableau de 1880, conservé dans la cathédrale Saint-Louis de La Rochelle, Bouguereau décrit un espace sobre, presque vide, baigné d'une lumière froide et cependant dorée, le tout donnant une impression de pureté et de solennité. Le corps du Christ est d'une perfection toute classique et son visage exprime plus la résignation que la douleur, montrant ainsi la souffrance avec une extrême retenue. Le dessin est précis et lisse, sans aucune trace visible de pinceau.
Le tableau devient une méditation sur la souffrance rédemptrice et célèbre ainsi la dignité du sacrifice que le Christ offre aux hommes.



CC0 WIKIMEDIA COMMONS



CL. L. PREUD'HOMME/DIOCÈSE DE NANTES/SP

Protecteurs Ces ex-voto de la fin du XIXe siècle, en cuivre, argent ou laiton doré, pouvaient contenir des prières. Diocèse de Nantes.

À Nantes, une expo qui va droit au cœur

Avant d'incarner les « likes » des réseaux sociaux, le « palpitant » était déjà tout un symbole. Amoureux, sacré ou politique, au gré de l'histoire…

« Vous n'avez pas le monopole du cœur ». Comment le musée Dobrée pouvait-il se passer de la pique adressée par Giscard à Mitterrand, lors du débat télévisé de la présidentielle de 1974? Deux ans après sa réouverture, l'établissement nantais consacre sa première exposition temporaire à l'exploration du cœur, dans toutes ses dimensions symboliques. Un thème original, inspiré par le cardiotaphe d'Anne de Bretagne, fleuron de ses collections. L'écrin funéraire ne quitte pas le parcours permanent, mais le ticket d'entrée permet sans supplément d'aller le contempler, comme un couronnement de la visite.

La séquence d'ouverture se penche sur la façon dont la médecine a appris à comprendre notre organe vital. Car si les papyrus de l'Égypte antique contenaient les premières descriptions d'anatomie humaine, il a fallu attendre le XVIIe siècle pour que l'Anglais William Harvey démontre qu'il était le moteur d'une double circulation sanguine passant par les veines et les artères. En vitrine, quelques-uns des premiers stéthoscopes – l'instrument mis au point par Laennec en 1816 prenait la forme d'un tube de bois –,

kers et des témoignages de patients transplantés racontent des décennies de progrès. On nous signale au passage que les expressions «apprendre par cœur», «en avoir gros sur le cœur» dérivent de représentations issues de l'Antiquité, lorsqu'Aristote voyait ce muscle comme le siège de l'âme et de la pensée. Platon, lui, penchait pour le cerveau, mais le cardiocentrisme a prévalu jusqu'à la Renaissance où les dissections ont tranché en sa défaveur.

L'écrin de la relation du croyant à son Dieu

Après cette auscultation très concrète, l'intérêt se porte sur le cœur «porteur de sens». Jusqu'au XIIe siècle, en Europe de l'Ouest, les textes religieux ou médicaux le mentionnent, mais il est très peu représenté. C'est au Moyen Âge, avec l'amour courtois, qu'apparaît le fameux motif à deux lobes, adopté sur quantité de coffrets, miroirs et autres bréviaires. Ardent ou chargé de vertus – à cette époque, il incarne aussi la force, le courage ou la charité –, le cœur est également le réceptacle du sacré. Perçu comme l'écrin privilégié de la relation du croyant à son Dieu, il est présent dans les textes fondateurs des trois monothéismes mais doit au christianisme sa progressive diffusion à grande échelle. De nombreux autres objets témoignent ainsi de la foisonnante iconographie nourrie par une dévotion surgie dans les monastères féminins au XVIIe siècle: le culte du Sacré-Cœur.

Bien avant la tirade de VGE, le cœur fut aussi chargé de diffuser des messages politiques. Dès la fin du Moyen Âge, le roi est assimilé à celui du royaume et guide les actions du corps de la nation. Pour autant, le motif ne se laisse pas enfermer: on le verra, plus tard, arboré sur l'uniforme du révolutionnaire ou porté en scapulaire par le vendéen. Celui qui nous paraissait si familier se révèle, finalement, sous des pulsations inattendues! **STÉPHANIE GATIGNOL**

À cœurs ouverts, musée Dobrée, Nantes (44), jusqu'au 1er mars. www.musee-dobree.fr



FRANÇOIS JAY/MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE DIJON/SP

Offrande Cette statue tombale représente la Dauphinoise Antoinette de Fontette, en attitude de prière, avec, dans ses mains, un cœur symbolisant sa dévotion à Dieu. Musée des Beaux-Arts de Dijon (seconde moitié du XVIe s.).



9H
LES GRANDS DOSSIERS DE L'HISTOIRE
AVEC
FRANCK
FERRAND

RADIO CLASSIQUE

dab+

Or, gemmes, diamants… les parures du pouvoir



THE AL THANI COLLECTION 2025./.MARC DOMAGE/SP

L'exposition «Joyaux dynastiques» nous cueille, d'emblée, avec la Briolette des Indes, un diamant facetté de 90,38 carats, jadis destinée au turban d'un maharadjah. À ses côtés, 140 bijoux dont la majorité provient de la collection Al Thani et une soixantaine du Victoria and Albert Museum. Des années 1700 à 1950, les broches, bracelets ou colliers ont été portés par les impératrices Catherine II, Joséphine (*ci-contre*), Marie-Louise, Eugénie et autres figures des cours européennes. La sobriété n'est pas de mise: les souverains puis les élites scénarisaient leur puissance. Légués et transmis en héritage, les ornements incarnaient la pérennité du rang et le prestige d'une lignée. Parmi les musts, un diadème d'émeraudes dessiné par le prince Albert pour la reine Victoria raconte un couple amoureux et friand de joaillerie. Il suggère aussi que le faste des cérémonies d'État de la Grande-Bretagne victorienne servait à renvoyer l'image d'une nation prospère, alors que guerres et révolutions avaient entraîné la chute de nombreuses dynasties. Après 1918 et l'effondrement de quatre empires, les bijoux d'origine royale ou aristocratique furent très recherchés par les «nouveaux riches»: onze diadèmes exposés ont brillé sur la tête des femmes d'industriels ou des héritières américaines (*ci-contre à g., tiare florale en diamant ayant appartenu à la mondaine Lady Cory*), après avoir paré les souveraines. Parmi tout ce clinquant, une poignée de bijoux dits «de sentiment» se fait remarquer par sa discrétion, intégrant le portrait d'un proche ou un galet rapporté d'un lieu cher… rendant à ces puissants un peu d'humanité. **S. G.**

Joyaux dynastiques, hôtel de la Marine, Paris (8e) jusqu'au 6 avril. www.hotel-de-la-marine.paris

Le manga dévoile ses secrets

« Gomu gomu no pistol ! » Guimet frappe fort, très fort. Un peu comme Monkey D. Luffy, le héros de *One Piece*, avec son fracassant coup de poing élastique. Le musée national des Arts asiatiques met à l'honneur le manga à travers le prisme de son histoire. Depuis le VIIIe siècle, les rouleaux illustrés (*emaki*) narrent horizontalement des récits « en mots et en images ». *L'Histoire du temple Dôjô-ji* chuchote sur une longue bande de papier l'aventure du moine Kengaku poursuivi par une jeune femme amoureuse de lui… mais transformée en serpent-dragon ! Du drame, le visiteur passe à l'humour avec les œuvres du caricaturiste Kawanabe Kyôsai (1831-1889) ; il découvre les livres de lecture (*yomihon*) et les récits graphiques (*kusazôshi*) des XVIIIe et XIXe siècles, avant d'être happé par *La Grande Vague de Kanagawa* d'Hokusai (1760-1849). L'œuvre iconique, annonçant l'esthétique de la bande dessinée, est mise en regard avec des planches hommage signées par des dessinateurs de renom comme Moebius ou Coco. Viennent ensuite les grands jalons de l'histoire du manga et les étapes de son évolution, de l'émergence de la BD japonaise avec Kitazawa Rakuten (1876-1955), en passant par le « dieu du manga » Osamu Tezuka (1928-1989), le succès des *shônen* (« BD pour jeune garçon ») tels *Dragon Ball*, *One Piece* et *Naruto* ou l'essor des *shôjo* (« BD pour jeune fille ») dessinés par des mangakas femmes à l'instar de Riyoko Ikeda (née en 1947) et son incontournable *La Rose de Versailles*. Une expo à ne pas manquer. VICTOR BATTAGGION



DR/SP

Manga, tout un art ! Musée Guimet, jusqu'au 9 mars. www.guimet.fr

Cinéma

Bojarski : le faux est un art

Surnommé par la presse française « le Cézanne de la fausse monnaie », Ceslaw Jan Bojarski n'avait rien d'un bandit, ni l'allure, ni le physique. C'était un réfugié polonais, ingénieur de profession, doté d'un talent fou, qui durant treize ans, tout seul dans son atelier, a déjoué la police et fait trembler les spécialistes de la Banque de France. Jamais le pays n'avait connu d'imitations aussi parfaites, quasi indétectables.

Fascinant et romanesque, le film raconte l'incroyable histoire vraie de cet artiste du faux, interprété par Reda Kateb. On suit l'enquête menée par le commissaire de police, depuis l'arrivée de Bojarski à Paris jusqu'à son arrestation. Le faussaire n'hésite d'ailleurs pas à provoquer le policier. Le réalisateur insiste sur la personnalité plurielle de Bojarski : sa discipline, sa double vie, son travail ultraméticuleux et tellement artisanal, ses amitiés fatales et ses multiples tentatives pour la reconnaissance de son génie. Devenir riche n'est pas son objectif. Il travaille pour que sa copie soit plus belle, plus vraie que l'original. Il n'a aucun goût de luxe, juste celui du travail bien fait, jusqu'à l'obsession. Pour mieux comprendre le parcours de cet incompris et la revanche qu'il veut prendre sur la société, l'action se déroule en grande partie dans la cabane de son jardin, où, à l'insu de tous – alors que les autorités sont persuadées d'avoir affaire à un tentaculaire réseau de faussaires –, le père de famille compose ses incroyables contrefaçons.

Cette histoire relativement peu connue a défrayé la chronique en 1966 lors du procès de Bojarski, devant la cour d'assises de la Seine. Procès au cours duquel, en dépit de la condamnation, ont fusé les mots « qualités exceptionnelles » ou « imitations remarquables ». Décédé en mai 2003 à l'âge de 90 ans, le faussaire laisse derrière lui des billets de banque qualifiés d'œuvres d'art et vendus à prix d'or aux collectionneurs. YETTY HAGENDORF

L'Affaire Bojarski, film de Jean-Paul Salomé avec Reda Kateb, Sara Giraudeau, Bastien Bouillon, Pierre Lottin (128 min). Sortie le 14 janvier.



2025 GUY FERRANDIS-LE BUREAU FILMS-LES COMPAGNONS DU CINÉMA/SP

Télévision



RARE EARTH MEDIA INC./NORM LI/JORDAN PATERSON/SP

Ces Chinois morts pour la France

Kao Wen Chih vient de se marier lorsqu'il quitte son foyer en 1916. Il meurt deux ans plus tard sans avoir revu les siens. Le jeune paysan faisait partie des 140 000 Chinois que la France et la Grande-Bretagne ont recruté entre 1916 et 1918 comme ouvriers de guerre sur le front ouest. Un épisode oublié, y compris en Chine. Tout en suivant les rencontres de Zhang Yan, étudiant en histoire, avec leurs descendants, le film retrace la façon dont ces hommes ont été recrutés et subi la condescendance, voire la violence, d'officiers incompétents. Ils ne devaient pas être affectés près des zones de combat, pourtant certains ont péri sous les bombes allemandes. Après la guerre, ils ont dû ramasser les cadavres sur les champs de bataille et s'exposer aux obus enfouis dans le sol. Selon les historiens occidentaux, 5 000 auraient perdu la vie ; 20 000 selon les experts chinois. Le documentaire s'interroge aussi sur l'héritage de ces tragiques événements : en échange de son soutien, la Chine comptait faire entendre sa voix lors de la Conférence de la paix de 1919 et récupérer sa souveraineté sur un territoire du Shandong cédé à l'Allemagne au XIXe siècle. Les vainqueurs l'ont attribué au Japon, laissant la Chine sidérée par cette trahison. Elle n'a donc pas signé le traité de Versailles, ceci l'éloignant encore un peu plus de l'Occident. S. G.

Les Travailleurs chinois. Les oubliés de 14-18, de Jordan Paterson (52 min), le 10 février 2026 à 22 h 45 et sur arte.tv



TANDEM/SP

Débrouillards Lamia et Saeed tentent de trouver les ingrédients du gâteau du chef de l'État.

Système D sous Saddam Hussein

Ce long-métrage irakien évoque, à travers les yeux d'une petite fille, un pays affaibli et miséreux après des années de guerre.

Dans l'Irak des années 1990, dirigé par Saddam Hussein, Lamia, 9 ans, est désignée pour confectionner un gâteau destiné à célébrer l'anniversaire du président. Cette mission d'apparence absurde permet au réalisateur irakien Hasan Hadi d'évoquer l'asservissement des enfants dès leur plus jeune âge et le fonctionnement corrompu d'une société bridée par les sanctions et la propagande. Car Lamia, accompagnée de son camarade Saeed, se voit obligée de bouleverser sa vie et celle de ses proches pour parvenir à rassembler les ingrédients – basiques – de la recette du gâteau devenus introuvables. Le corps enseignant incarne, à sa petite échelle, le pouvoir gangrené du pays. Il vole le goûter des enfants et les gratifie, non pas au mérite mais au service rendu. Sous ses dehors de comédie dramatique, souvent drôle et émouvante, le film, lauréat de la Caméra d'or à Cannes en 2025, pointe la futilité de la tâche confiée à Lamia, dans un pays où la population meurt de faim et où l'ordre est intimé aux Irakiens de participer aux festivités sous la contrainte. Avec un procédé cinématographique proche du documentaire (la plupart des acteurs sont non professionnels) et une histoire d'enfants accessible à tous, le réalisateur dépeint la tricherie, les manipulations, l'intimidation, la violence et la corruption de l'Irak de Saddam Hussein. Un premier film extrêmement politique. **Y. H.**

Le Gâteau du président, film de Hasan Hadi, avec Baneen Ahmad Nayyef, Sajad Mohamad Qasem, Waheed Thabet Khreibat. (102 min). Sortie le 4 février.

Jeu vidéo

Comment bâtir une cité latine

Incarner un gouverneur romain du IIe siècle et se lancer dans la construction d'une colonie, voilà la mission confiée par les créateurs d'*Anno 117*, pour ce huitième opus de la série. Le jeu débute alors que la cité (fictive) d'Ambrosia a été rasée par une éruption. À la tête d'un navire chargé de marchandises et de quelques colons, le joueur doit rebâtir la ville. Après les fondamentaux, le panel d'options s'enrichit et même s'il n'est question que d'un village, l'artisanat se développe afin de satisfaire les besoins d'une population toujours plus exigeante. *Anno 117* conserve ainsi la formule qui a fait le succès de la franchise : c'est un *city-builder*, « bâtisseur de cités ». Et pour la première fois, c'est l'Antiquité qui est abordée. L'occasion pour Ubisoft de réaliser « le plus grand saut dans le temps que nous ayons jamais fait » et « d'ouvrir le gameplay de la franchise dans une toute nouvelle ère », explique Manuel Reinher, directeur créatif. Le village devient cité et si ce n'est pas Rome, les rues bouillonnent d'activité. *Anno 117* reproduit la société romaine, des *libertii* aux *patricii*. Aqueducs, voies pavées, amphithéâtres, cirques… magnifient la ville. Scrupuleusement reproduite, l'architecture romaine aboutit au plus esthétique des *city-builders*.

GUILLAUME TUTUNDJIAN

Anno 117 : Pax Romana, Ubisoft, sur PC, PS5, Xbox, Steam.

medici.tv

Le plus vaste catalogue de musique
classique et de jazz au monde

+4 500 vidéos
de concerts, opéras, ballets,
documentaires et master classes

+150 évènements en direct
diffusés chaque année
avec les plus grands artistes

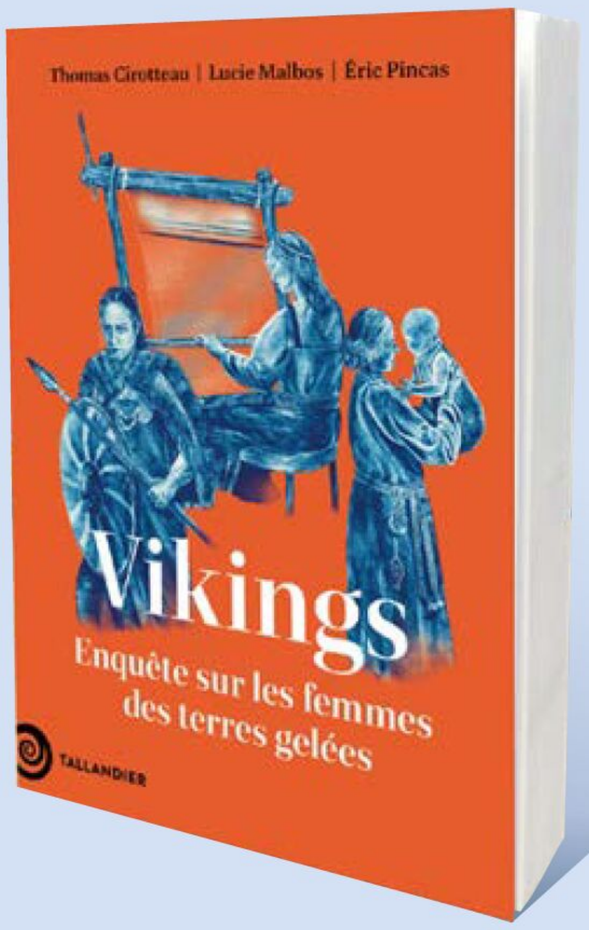
Offre exclusive Historia :

Bénéficiez de **50% de réduction** sur l'abonnement annuel medici.tv
et découvrez les plus beaux concerts de musique classique

Utilisez le code **historia50** pour bénéficier de votre offre



Verbier Festival 2016 © Nicolas Brodard



Les grandes oubliées de l'univers viking

Au confluent de l'archéologie et de l'histoire, cet ouvrage nous plonge dans le monde, encore mal connu, des femmes des hommes du Nord.



Les Vikings ont aujourd'hui le vent en poupe. Ivar le Désossé, Éric à la Hache sanglante ou Harald à la Dent bleue n'étaient naguère connus que des seuls spécialistes; depuis une quinzaine d'années, ils ont conquis la culture populaire. Les femmes du Grand Nord restent en revanche plus discrètes. De *La Walkyrie* de Wagner au personnage de Lagertha dans la série *Vikings* (2013-2020), on retient surtout les figures de guerrières païennes. Une Suédoise nommée Estrid Sigfastdotter, négociante et chrétienne, ne mériterait-elle pas notre intérêt? Pour rendre leur juste place aux femmes des VIIIe-XIe siècles, l'enquête lancée par Thomas Cirotteau et Éric Pincas dans un documentaire diffusé sur France 5 en mars dernier est ici prolongée avec l'historienne Lucie Malbos qui était l'une des deux conseillères scientifiques du film. Le premier mérite de ce travail est de rappeler que la société viking était extrêmement patriarcale. Les principales décisions politiques venaient des chefs. En matière judiciaire, l'assemblée du *thing* était celle des hommes libres, où les femmes ne pouvaient pas faire entendre leur voix. Nos principales sources véhiculent d'ailleurs un regard masculin: dans les sagas comme sur les pierres runiques, les femmes sont avant tout représentées comme mères, épouses ou veuves. Et sur les 250 noms de poètes connus pour la Scandinavie ancienne, seuls quatre sont féminins.

Maîtresse du foyer

Certes, le chroniqueur danois Saxo Grammaticus (v. 1150/1160-1220) et l'Islandais Snorri Sturluson (1179-1241) mentionnent à l'occasion des femmes puissantes ou combattantes. Mais à leurs yeux, il s'agit de personnages extraordinaires: de telles Amazones appartiennent à un passé quelque peu mythique. Pour entrer dans l'ordinaire des existences vécues, une modeste sépulture retrouvée dans le village islandais de Seydisfjördur a servi de fil conducteur aux trois auteurs. La défunte inhumée en cet endroit avait pris la mer pour trouver richesse et vie meilleure; s'embarquer pour une aventure profitable, telle est la définition même du mot «viking». Cette pionnière devint l'une des premières colonisatrices de l'Islande et s'imposa comme *húsfreyja*, «maîtresse de la maison», un personnage respecté de la société scandinave. La pierre à feu qu'elle a emportée dans la tombe montre qu'elle était chargée d'allumer et d'entretenir le foyer domestique, cœur de la vie dans les frimas du Nord. Cette inconnue a également été enterrée avec la clé du coffre familial: sans doute dirigeait-elle les finances de sa maison, ainsi que la domesticité. Loin de l'image romantique d'un



Trésors Une clé et deux pendentifs en argent, l'un évoque une femme enceinte, peut-être la déesse Freya, l'autre une croix. Suède (Xe s.).

THIS WORK IS LICENSED UNDER A CREATIVE COMMONS ATTRIBUTION 4.0 INTERNATIONAL LICENSE.

égalitarisme scandinave, la société viking connaît des hiérarchies strictes. Le destin d'une femme peut être de naître esclave ou de le devenir au hasard d'un raid ; sa condition sera alors misérable, même si l'esclavage recouvre des réalités diverses, depuis la main-d'œuvre agricole jusqu'aux esclaves sexuelles.

Dans ce monde âpre, la maternité arrive très tôt. La mère et le bébé ne sont pas certains de survivre. Et le monde scandinave pratique l'abandon des nouveau-nés, davantage les filles que les garçons semble-t-il. Certaines femmes voyagent, y compris pendant leur grossesse. Elles accompagnent des expéditions commerciales en Ukraine ou des bandes parties conquérir l'Angleterre. Une poignée d'entre elles ont participé à la découverte de l'Amérique : leur présence est mentionnée dans les *Sagas du Vinland* (Terre-Neuve, que les Vikings appellent « la Terre des vignes »). Là, Freydís, fille d'Éric le Rouge, combat les Amérindiens.

La toile du destin

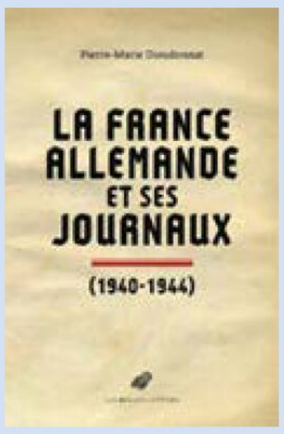
Toutes ces aventurières ne sont pas forcément des Scandinaves, car beaucoup de Vikings naissent d'une mère étrangère. L'enquête génétique montre ainsi que les Islandais ont plus d'ancêtres dans les îles Britanniques qu'en Norvège. Autant abandonner notre stéréotype de la grande guerrière blonde aux yeux bleus : certaines héroïnes de sagas étaient probablement petites et rousses ! La *húsfreyja* jouait-elle un rôle central dans la vie religieuse ? Le panthéon scandinave est rempli de déesses puissantes comme Frigg, Idunn ou la bien nommée Freyja, la « maîtresse ». Certaines voyantes semblent avoir eu une influence immense, jusqu'à conseiller les rois. Trois déesses, les Nornes, tissent la toile du destin. La dame de Seydisfjördur a emporté dans sa tombe des ciseaux de couturière. Ce modeste outil rappelle que pour une voile de 20 m², il faut 600 jours pour préparer la laine et 385 jours pour filer les 154 km de fil nécessaires. En somme, les bateaux menés par les hommes sont propulsés par la force de travail des femmes.

Thomas Cirotteau, Lucie Malbos et Éric Pincas insistent enfin sur une autre grande aventure de l'époque viking, celle de la christianisation. Loin d'être les tenantes acharnées d'un paganisme qui aurait donné la part belle aux divinités guerrières, les femmes ont vite compris tout ce qu'elles avaient à gagner dans une religion où la Mère de Dieu constituait une figure de paix, de puissance et d'intercession. Au croisement de l'archéologie et de l'histoire, jamais aussi glaciale que l'environnement qu'elle décrit, cette belle enquête invite à se plonger dans l'existence grandiose ou tragique des grandes oubliées de l'épopée viking.

BRUNO DUMÉZIL

Vikings. Enquête sur les femmes des terres gelées, de Thomas Cirotteau, Lucie Malbos et Éric Pincas (Tallandier, 240 p., 20,90 €).

Les petites plumes françaises du nazisme



Les « années noires » furent aussi celles où l'encre faisait partie des armes de l'occupant. L'auteur décortique les mécanismes de contrôle exercés par les Allemands sur la presse française entre 1940 et 1944. Apport important de l'ouvrage, il démontre que les Allemands s'appuient sur une profession tiraillée entre patriotisme et survie, mais aussi fracturée par des rancœurs et des ambitions contrariées nées durant l'entre-deux-guerres. En nos temps étranges, l'ouvrage offre ainsi une réflexion précieuse sur les mécanismes de l'influence idéologique et les limites de la liberté de la presse en temps de guerre. STÉFAN SPIVAK

La France allemande et ses journaux (1940-1944), de Pierre-Marie Dioudonnat (Les Belles Lettres, 790 p., 45 €).

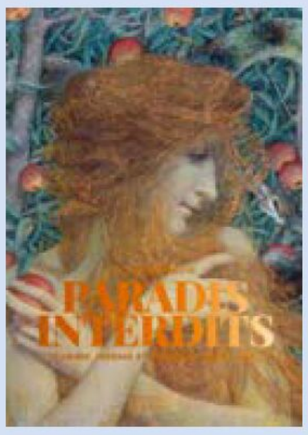
Des affiches nommées désir



À l'heure d'Internet et des bandes-annonces visibles en ligne, que reste-t-il du pouvoir de l'affiche ? Sans doute la même attraction qui pousse le spectateur dans les salles obscures… Celle d'une fascination pour l'image, qui fabrique des icônes sensuelles et distille le frisson d'un film fantastique. Dominique Besson, expert de l'affiche de cinéma ancienne, invite le lecteur, avec cette impressionnante réédition en grand format, à une immersion graphique et nostalgique au travers de plus de 200 affiches emblématiques, du cinéma muet aux blockbusters du troisième millénaire. MATHILDE SAMBRE

Affiches de cinéma, de Dominique Besson, préface de George Lucas (Citadelles & Mazenod, 216 p., 77 €).

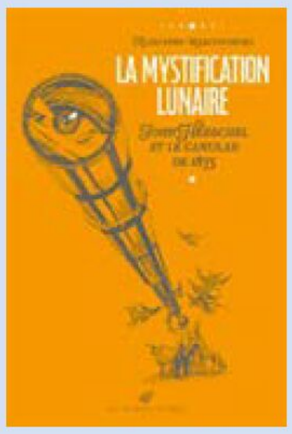
Toutes les palettes des vices et plaisirs



Y a-t-il une vie avant la mort ? Pour répondre à cette insupportable question, les humains ont souvent plongé dans une triade extatique : « luxure, ivresse et débauche ». Ce sous-titre de l'ouvrage donne le ton, une exploration des excès représentés dans l'histoire de l'art. Du voyeurisme biblique aux vénus callipyges, des *bordeetjes* du Siècle d'or aux hallucinations de la « fée verte », voici, superbement illustré, un séduisant et parfois désespérant tableau des passions humaines. S. S.

Paradis interdits, de Claudio Pescio (Citadelles & Mazenod, 270 p., 59 €).

Une première « fake news » sidérale

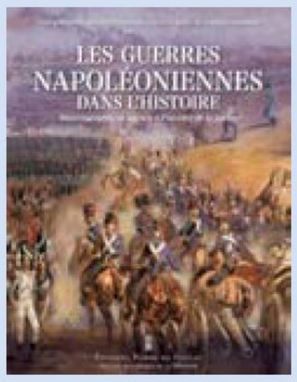


En 1835, les journaux de New York relatent une fantastique nouvelle : grâce à un énorme télescope, l'éminent astronome John Herschel, basé en Afrique du Sud, a pu observer de la vie sur la Lune – en particulier des humanoïdes dotés d'ailes de chauve-souris. C'est le canular d'un journaliste, mais avant qu'Herschel puisse réagir, l'histoire fait le tour du monde et suscite un engouement extraordinaire. Si, aux États-Unis, un pasteur projette d'acheter des bibles pour convertir les « Lunariens », en France, l'affaire nourrit plutôt le vaudeville. Dans un essai divertissant et bien illustré, l'auteur présente les multiples facettes de cette supercherie. LAURENT VISSIÈRE

La Mystification lunaire. John Herschel et le canular de 1835, d'Alexandre Marcinkowski (Les Belles Lettres, 240 p., 19,90 €).

Sources et historiographie de la stratégie napoléonienne : une évolution certaine

Ce volume n'est pas un énième livre sur les campagnes de Napoléon, mais présente une réflexion sur la manière dont elles sont étudiées depuis deux siècles. À une histoire racontée du point de vue des généraux et des grandes opérations – la fameuse « histoire-bataille » – ont succédé des recherches qui élargissent le propos tantôt par le bas (la population, le soldat, l'expérience des exécutants), tantôt par le haut (l'économie, la culture, la géopolitique). Un excellent panorama des nouvelles tendances de l'historiographie.

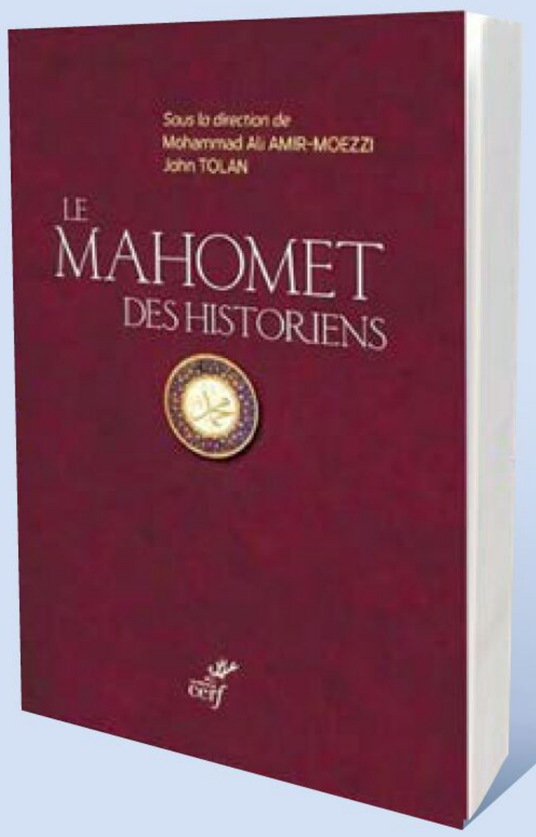


THIERRY SARMANT

Les Guerres napoléoniennes dans l'histoire. Historiographie et apports à l'histoire de la guerre, sous la direction de Michel Roucaud, Hervé Drévillon et François Houdecek (éditions Pierre de Taillac-Service historique de la défense-Fondation Napoléon, 352 p. 29,90 €).

Qui était vraiment le Prophète ?

Un collectif de chercheurs a passé au crible l'ensemble des sources pour s'approcher au plus près de la vérité du personnage de Mahomet, à l'image si mouvante selon les époques et les lieux.



Cinq années après *Le Coran des historiens*, les éditions du Cerf font paraître cette somme qui en offre le prolongement. Dans le précédent volume, les auteurs avaient établi que le Coran, dans sa forme canonique, avait été mis au point plusieurs dizaines d'années après la mort de Mahomet, peut-être à la fin du VII^e^ siècle, et qu'il ne reflète pas directement sa prédication. Ils concluent ici qu'il en va de même de la biographie traditionnelle de Mahomet, la *sîra*, postérieure de plus d'un siècle à sa mort. Si l'historicité du personnage n'est pas en cause, ce que l'on sait de sûr à son sujet tient en quelques lignes ; le reste est une reconstruction, rédigée dans le cadre d'un empire en expansion. Les biographes musulmans du Prophète tendent à meubler sa vie d'épisodes surnaturels : enfant, il est visité par des anges ; plus tard, il fait des miracles ; une nuit, il monte au Ciel depuis Jérusalem et s'entretient avec Dieu. On peut supposer que ceci intervient dans un contexte de concurrence avec la figure du Christ, à un moment où l'islam a conquis une grande partie des anciens territoires de l'Empire byzantin.

Par la suite, l'image de Mahomet ne cesse d'évoluer selon les lieux et les époques. Elle n'est pas identique dans le sunnisme et dans le chiisme ; elle est envisagée différemment suivant que l'on est en Afrique, en Inde ou en Indonésie, dans le monde iranien ou dans le monde turc. L'Europe chrétienne s'intéresse aussi à Mahomet depuis bientôt dix siècles et lui confère une multitude de visages contradictoires : prophète inspiré, conquérant sanguinaire, malade victime d'épilepsie, fanatique religieux, ambitieux imposteur, réformateur social, voire révolutionnaire prémarxiste. Au XX^e^ siècle, ces lectures occidentales affrontent l'image traditionnelle d'un Prophète présenté comme un modèle absolu à imiter par le croyant. Une enquête critique d'une extraordinaire richesse, de l'Antiquité tardive à nos jours. T. S.

Le Mahomet des historiens, sous la direction de Mohammad Ali Amir-Moezzi et de John Tolan (éditions du Cerf, 2 186 p., 59 €).

Pour tout savoir sur Versailles et Louis XIV !

Que l'on soit passionné ou néophyte, c'est à tous que s'ouvre « l'Histoire au Château », cycle de cours d'histoire – gratuits – organisé par le château de Versailles dans son auditorium de 150 places entièrement revêtu de bois, inauguré en 2016 après les vastes travaux de rénovation du pavillon Dufour. Tous les premiers mercredis du mois, entre novembre 2025 et mai 2026, ce premier cycle de huit conférences a pour objectif de transmettre au plus grand nombre toute la richesse historique du règne de Louis XIV : politique intérieure, diplomatie, religion, arts, science, société, etc. Des historiens spécialistes explorent durant une heure (suivie d'échanges) un thème spécifique, dans une perspective didactique permettant de comprendre les faits marquants du Grand Siècle. Que l'on suive les cours en totalité ou ponctuellement, le cycle dessine, avec beaucoup d'acuité, la trajectoire brillante du monarque, évoquant les premières années du jeune roi après la mort du cardinal Mazarin, son rôle de conquérant, son statut de protecteur des arts et de défenseur du catholicisme, jusqu'à la fin de son règne aux accents crépusculaires. Car il ne faut pas oublier que l'absolutisme éclatant du Roi-Soleil comportait une face plus sombre, qu'il s'agisse du poids de la fiscalité, de la répression du protestantisme, de la guerre de la Succession d'Espagne ou des révoltes populaires, autant de revers sociaux et politiques soigneusement décryptés pour livrer une vision sensible et intelligible de ce chapitre passionnant de l'histoire de France. M. S.



De 18 heures à 19 h 30, tous les premiers mercredis du mois jusqu'en mai. Auditorium du château, pavillon Dufour. Accès : place d'Armes, Versailles (78). Gratuit sur réservation sur chateauversailles.fr.

KI M'AIME ME SUIVE, LE THÉÂTRE TRISTAN BERNARD et LE GRENIER DE BABOUCHKA presentent

THÉÂTRE TRISTAN BERNARD
64 RUE DU ROCHER • 75008 PARIS • 01 45 22 08 40 • THEATRETRISTANBERNARD.FR

QUAND UNE CHANSON BOULEVERSE LE COURS DE L'HISTOIRE...

LE CHANT DES LIONS

de Julien DELPECH et Alexandre FOULON

mise en scène et dramaturgie Charlotte MATZNEFF assistée de Manoulia JEANNE

avec Marina PANGOS, Élodie COLIN, Mehdi BOURAYOU, Éric CHANTELAUZE, Thierry PIETRA, Thibault PINSON

musiques : Mehdi BOURAYOU • costumes : Corinne ROSSI • lumières : Moïse HILL • scénographie : Antoine MILIAN • chorégraphies : Mariejo BUFFON

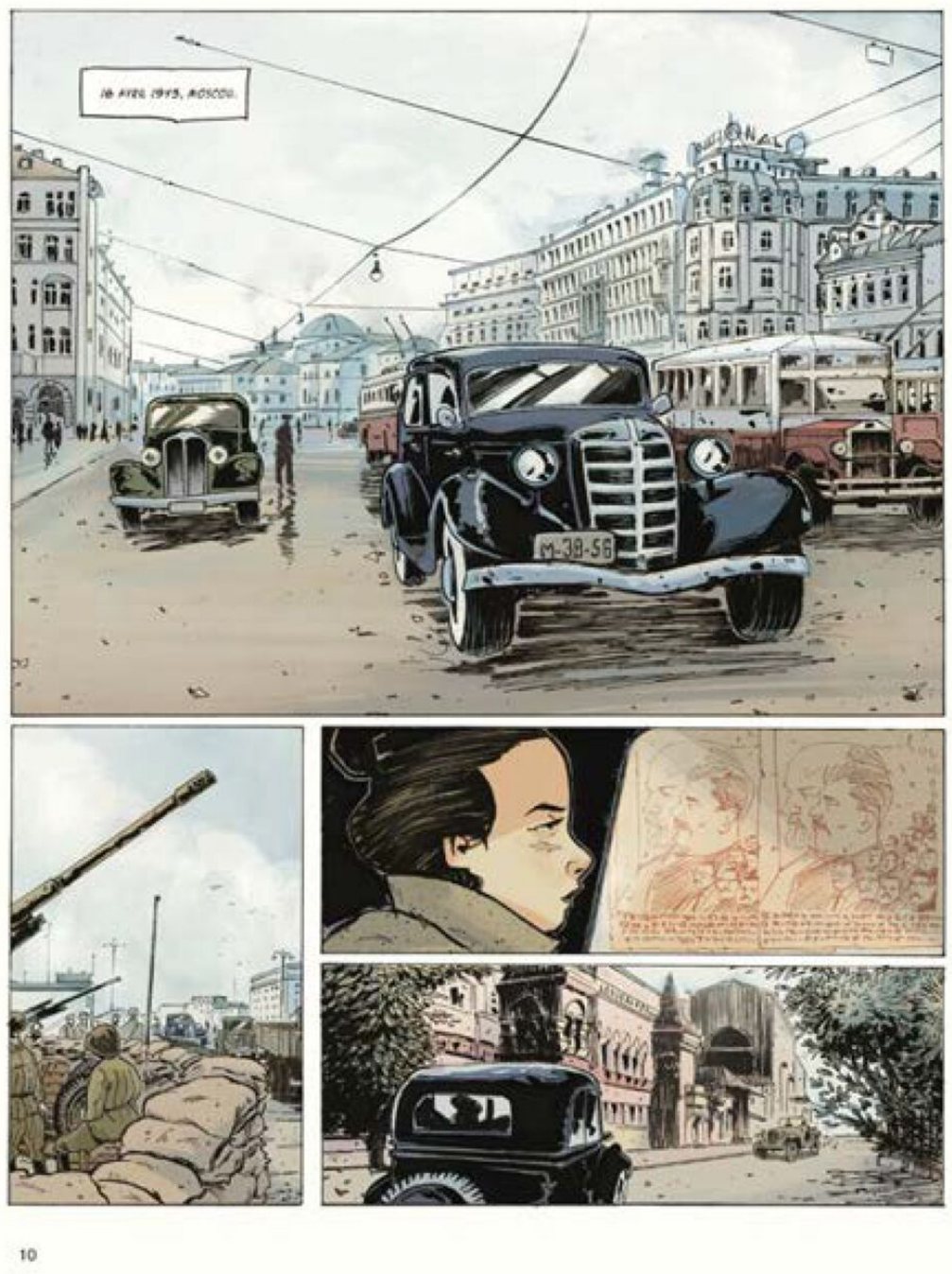


TPA.FR · Le Parisien · -26 ans 10 € · HISTORIA · FPL PRODUCTION · PARIS PREMIERE

Héroïnes en bleu

En 1945, des ambulancières de la Croix-Rouge française sont envoyées en Allemagne et en Pologne pour rapatrier les prisonniers et déportés hexagonaux. Une mission périlleuse menée par des femmes d'exception.





Au printemps 1945, alors que la guerre n'est même pas finie, le gouvernement provisoire s'attelle à la tâche immense de rapatrier les centaines de milliers de Français, dispersés, emprisonnés ou déportés par les nazis. On crée, sous l'égide de la Croix-Rouge, des groupes mobiles d'ambulances, presque exclusivement composés de femmes. Sans aucune protection, elles parcourent les routes allemandes dans le sillage des armées alliées, et certaines d'entre elles entrent à Dachau avec la 42e division d'infanterie américaine (25 avril 1945). Il leur faut déjà bien du courage. Mais elles ne s'arrêtent pas là et découvrent aussi ce qui se passe en Pologne – un pays dévasté une première fois par les Allemands et une seconde par les Russes. Sur son passage, «la glorieuse et invincible Armée rouge» n'a rien épargné et a systématiquement violé toutes les femmes – y compris les bonnes sœurs et les fillettes. Un véritable voyage au bout de la nuit pour ces jeunes Françaises idéalistes… Avec beaucoup d'humanité, l'album relate l'histoire largement méconnue, mais bien réelle, de cet «escadron bleu» (la couleur étant celle de leur uniforme). L'héroïne principale en est Madeleine Pauliac, une pédiatre et ancienne résistante qui semble n'avoir peur de rien. Elle tient tête aux officiers soviétiques, qui répugnent à collaborer avec des Français dans un pays qu'ils tiennent pour conquis (l'ombre de la guerre froide se profile déjà…). Elle meurt, en Pologne, dans un accident de voiture assez suspect, en février 1946. L'album constitue un magnifique hommage à sa mémoire. **L. V.**

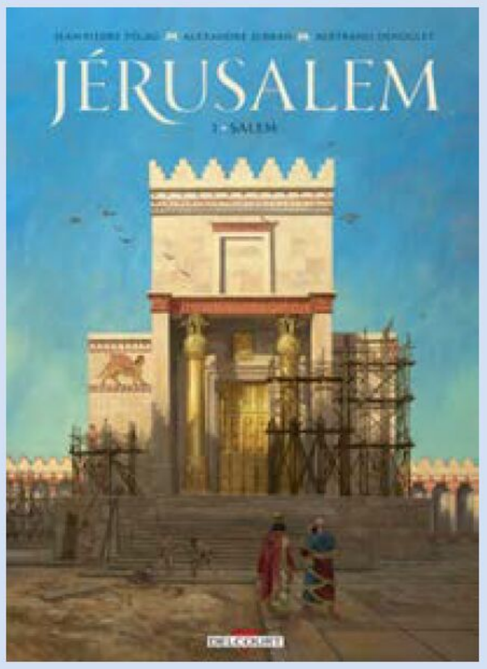
L'Escadron bleu, 1945, de Virginie Ollagnier et Yan Le Pon (Dupuis, 152 p., 25 €).

À l'aube de la Cité de David

Le point de départ de ce volume : la conquête de Jérusalem par David vers l'an 1000 avant notre ère. Il en fait sa capitale, et y installe bientôt l'arche d'alliance. Tout s'enchaîne ensuite au fil des années, la ville devient riche et puissante sous la férule de Salomon, Roboam, Joas… Sa puissance est symbolisée par le mythique temple de Salomon, dont les salles sont revêtues de bois de cèdre et d'or. Si la ville brille de mille feux, elle est aussi un gobelet d'or empli de scorpions et l'objet de luttes internes souvent sanglantes ; de convoitises aussi : les voisins, Égyptiens et autres, n'hésitent pas à intervenir. Scènes, dialogues et dessins emportent le lecteur. Ce premier volume d'une série prometteuse se termine avec l'arrivée au pouvoir d'Ézéchias. Deux autres suivront.

DENIS LEFEBVRE

Jérusalem (t. I : « Salem »), de Jean-Pierre Pécau, Alexandre Jubran et Bertrand Denoulet (Delcourt, 72 p., 16,50 €).



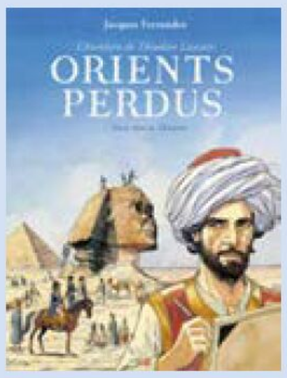
En voiture, Simone !



Mon premier est passionné de voitures anciennes et un grand illustrateur. Mon second est historien et spécialiste de l'industrie automobile. Mon troisième est commentateur en sports mécaniques, scénariste de BD et auteur de 80 albums. Mon tout constitue une formidable histoire de l'automobile, remarquablement illustrée, et qui explique comment on est passé en 150 ans de quelques milliers de voitures dans le monde à plus de 1,5 milliard. GÉRARD DE CORTANZE.

L'Incroyable Histoire de l'automobile, de Christophe Merlin, Jean-Louis Loubet, Laurent-Frédéric Bollée (Les Arènes BD, 394 p., 32 €).

Méditerranée onirique



Théodore Lascaris mène une vie d'artiste à Nice. L'arrivée des troupes révolutionnaires, en 1792, le pousse à fuir à Malte. Mais quelques années plus tard débarque l'armée de Bonaparte en route pour l'Égypte. Lascaris décide alors de suivre le général pour cet Orient qui le fait rêver. La biographie romancée de Lascaris (personnage réel, mais bien oublié) offre l'occasion à Ferrandez de dépeindre cette Méditerranée de la fin du XVIIIe siècle, onirique et violente. Ces nouveaux *Carnets d'Orient* sont d'une beauté à couper le souffle ! L. V.

Orients perdus. L'Aventure de Théodore Lascaris (t. I : « Nice, Malte, l'Égypte »), de Jacques Ferrandez (Daniel Maghen, 160 p., 23 €).

À la conquête du sous-continent



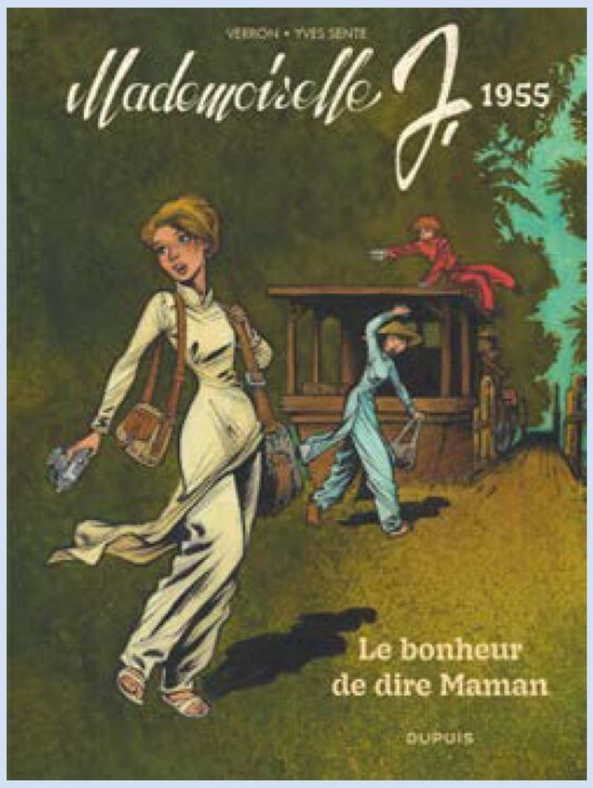
Antiquité, Moyen Âge, Seconde Guerre mondiale, western… Si le genre historique est prolifique dans le domaine du manga, il reste toutefois une civilisation qui, sauf dans le classique *Bouddha* (1972-1984) d'Osamu Tezuka, a été trop peu abordée : celle de l'Inde ancienne. Voilà qui est rectifié avec cette mini-série en trois tomes contant l'unification des « seize grands royaumes » au IVe siècle avant notre ère, née de l'alliance entre le conquérant Chandragupta Maurya et l'ambitieux stratège Kautilya, le « Machiavel indien ». Combinant à merveille fiction et historicité dans un style graphique dynamique et maîtrisé, ce premier volume de *Raja* relate les origines des protagonistes et leur rencontre détonante. Vivement la suite ! YOHANN THIBAUDAULT

Raja (t. I), de Kouta Innami (Doki Doki Bamboo, 208 p., 7,95 €).

Ma maman au Viêt Nam

En 1954, dans une Indochine qui s'effondre, une journaliste téméraire vient en aide à des enfants et part en quête de sa mère disparue…

Dans ce quatrième album qui semble clore la série, Juliette de Saint-Éloi («Mademoiselle J») est devenue le grand reporter qu'elle avait toujours voulu être. Elle couvre les grands moments du monde (comme la proclamation de la République populaire de Chine en 1949 ou le passage de Brigitte Bardot à Cannes en 1953), et transforme ses reportages en livres qui se vendent bien. C'est au cours d'une signature qu'une étrange bonne sœur vietnamienne prend contact avec elle. Poursuivie par des agents communistes, elle doit à tout prix faire passer des documents essentiels à sa congrégation, et Mademoiselle J se retrouve ainsi impliquée dans ce qui ressemble à un roman d'espionnage. Nous sommes au printemps 1954, et la guerre d'Indochine vient de s'achever: le Viêt Nam doit être partagé entre le Nord communiste et un Sud plus ou moins démocratique. La partition entraîne des transferts de population et la France a décidé notamment de prendre en charge les innombrables enfants issus des relations entre ses soldats et des femmes indigènes (les congaïs). Mais on se désintéresse du sort des enfants des légionnaires. Les religieuses ont cependant entrepris de soustraire ces malheureux aux griffes des communistes et rallient à leur cause Mademoiselle J. D'autant que celle-ci apprend que sa mère, qui serait morte à sa naissance, vivrait toujours quelque part au Tonkin… Dans un album plein de sensibilité, on découvre l'incroyable périple de deux femmes – parties sauver des enfants dans un pays ravagé et rempli de personnages fantasques. Les tintinophiles apprécieront la vieille sœur, qui perd la tête et vaticine, amusant clin d'œil aux lamas de *Tintin au Tibet*. L. V.



Mademoiselle J. (t. IV : « Le bonheur de dire Maman »), de Laurent Verron et Yves Sente (Dupuis, 64 p., 16,95 €).

LAURENT TEISSEIRE./BRIDGEMAN IMAGES





BRIDGEMAN IMAGES

Francis Huster & Molière

L'acteur et metteur en scène, détenteur d'un molière d'honneur pour l'ensemble de sa carrière, évoque son admiration sans bornes pour le dramaturge du Grand Siècle, qu'il aimerait tant voir entrer au Panthéon.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCK FERRAND

> “Molière est une perle cachée à l’intérieur de cette huître qu’est le théâtre. Et cette perle, plus qu’un auteur dramatique ou un poète, est avant tout un comédien”

HISTORIA – Comment êtes-vous venu à l’œuvre de Molière, tellement fondamentale à vos yeux, et à sa vie qui vous passionne?

Francis Huster – Deux sortes d’êtres de légende ont influencé ma vie: ceux qui m’ont illuminé, et puis ceux dont la lampe, éteinte, m’a donné envie de la rallumer; Molière appartient à la seconde. Autant Shakespeare m’a illuminé – il est un des apôtres de l’histoire du monde – autant Molière, étouffé, empoisonné, me bouleverse. Enfant, à l’école, je peinais à le lire; on nous faisait travailler *Les Fourberies de Scapin* et *Le Bourgeois gentilhomme*, rien d’autre; un petit bout de *L’Avare* aussi, peut-être… Et puis un jour, étant élève à l’école communale Louvois, je suis récompensé en même temps que mon camarade Patrick Dewaere: lui choisit d’aller voir une opérette, *Le Prince de Madrid*, avec Luis Mariano, moi une représentation de la Comédie-Française, en «matinée classique» au Théâtre de Paris. Distribution de fous: Piat joue Mercure, Charon, Amphitryon, Geneviève Casile, Alcmène… Eh bien c’est là, en voyant Robert Hirsch interpréter le monologue de Sosie, que j’ai compris une chose essentielle: Molière n’était pas avant tout un auteur dramatique, ni un poète: il était un acteur!

Sur ce point, nous allons nous entendre…

Forcément! Molière est à mon sens le premier cas, extraordinaire, d’une perle cachée à l’intérieur de cette huître qu’est le théâtre. Et cette perle – Molière – est d’abord un comédien! Il a eu la même destinée, au théâtre, qu’au cinéma Charles Spencer Chaplin. Du reste, on a réagi envers Chaplin comme envers Molière, et pour la même raison: ils étaient, l’un et l’autre, avant tout des comédiens… Rendez-vous compte que Chaplin n’a reçu son oscar d’honneur que sur le tard, alors qu’il était déjà dans un fauteuil roulant! Une honte. Eh bien c’est la même chose pour Molière: à Paris, pas une station de métro à son nom, seulement une rue secondaire de quatre-vingts mètres – à comparer au boulevard Beaumarchais!

Pour revenir à cette matinée classique, peut-on dire qu’elle a été, pour le petit garçon que vous étiez, une révélation?

Oui. J’étais tout en haut, à l’amphithéâtre. Et en écoutant Robert [Hirsch], j’ai pensé: «C’est comme si je jouais en même temps que cet acteur, comme si tout cela était en moi; je respire en même temps que lui, je reçois tout ce qu’il fait, je parle dans ma tête avec lui…» Je me suis dit aussi: «Voilà le secret: cet auteur est un comédien qui aligne les émotions comme au jeu de dominos; son texte, ce sont les points noirs sur les dominos.» Alors j’ai senti que je voulais devenir comédien; sauf qu’à mesure que j’apprendrai le métier, je me confronterai à toute une foule d’acteurs et d’actrices sans naturel – ceux que j’appelle les déclam’acteurs… Eux pensent que la substance •••

« Chez Corneille ou Racine, il y a au mieux cinq émotions pour un personnage, quand on en trouve sans peine une cinquantaine dans chaque grand rôle de Molière »

••• de l'œuvre de Molière est dans les phrases qu'il a écrites alors qu'en vérité, elle réside plutôt, à mes yeux, dans les situations qu'il a transcrites – un peu comme le fera plus tard Sacha Guitry, en imitant humblement sa démarche… Molière prend, comme dans une épuisette, toutes sortes de petits poissons de regards, de jolis papillons de sentiments.
En lui, le véritable auteur est un acteur qui crée des regards et des sentiments. C'est pour ça que son œuvre est à ce point composite, c'est un puzzle…

Alors que chez Corneille, chez Racine – pour moi le pur poète, comme Mozart est le pur musicien –, il y a au mieux cinq émotions pour un personnage, on en trouve sans peine une cinquantaine dans chaque grand rôle de Molière.

Pour être universel, Molière n'en est pas moins un homme de son temps…

Bien sûr! J'ai toujours pensé qu'il avait été le gant de ce roi, Louis XIV, pour lequel j'éprouve une énorme estime. Molière écrivait ce que le roi n'osait ou ne pouvait pas dire. Il n'y aurait pas eu Molière sans Louis XIV, évidemment; mais peut-être n'y aurait-il pas eu Louis XIV – en tout cas ce Louis XIV-là – sans Molière. Poquelin va connaître des triomphes, avant qu'un autre Jean-Baptiste, «Iago-Lully», ne le trahisse et ne lui vole le théâtre du Palais-Royal pour en faire une académie de musique; dès lors, et jusqu'à nos jours, la musique aura le pas sur le théâtre… Pour convaincre le roi, Lully a dû lui donner – ainsi qu'à la Maintenon et compagnie – un argument du genre: «Sire, la musique est universelle; vous tiendrez le peuple par la musique et non par le théâtre. Molière – le peintre – ne fait que rendre ce que nous sommes avec ironie et drôlerie; la musique, elle, est un signe extérieur de tendresse, elle s'offre au monde entier…»

Bio express **Francis Huster**

Né le 8 décembre 1947 à Neuilly-sur-Seine, Francis Huster s'intéresse très tôt au théâtre. Il se forme au Cours Florent avant d'intégrer le Conservatoire national supérieur d'art dramatique et entre à la Comédie-Française en 1971, où il incarne notamment les jeunes amants des pièces de Molière, Musset, etc. Après dix ans de répertoire classique, mais sans abandonner le théâtre, il démissionne du Français pour se consacrer au cinéma. Il tourne avec Nina Companeez, Jacques Demy, Élie Chouraqui mais surtout Claude Lelouch dont il est l'un des acteurs fétiches et avec lequel il partage l'affiche de sept films. Également très présent à la télévision, Huster crée sa propre compagnie théâtrale qui révélera de jeunes talents comme Olivier Martinez ou Cristiana Reali dont il aura deux filles. Passionné depuis toujours par l'auteur du *Tartuffe*, l'acteur lui dédie deux ouvrages en 2021, *Le Dictionnaire amoureux de Molière* et *Poquelin contre Molière*. Il joue actuellement *En Thérapie*, d'Hagai Levi, au Théâtre Antoine à Paris, jusqu'au 15 mars 2026.

Bio express Molière

Molière, de son vrai nom Jean-Baptiste Poquelin, est né à Paris en 1622. Issu d'une famille bourgeoise, il renonce à une carrière de tapissier du roi pour embrasser celle de comédien. Il tourne en province pendant treize ans avant de rejouer à Paris en 1658, se plaçant d'abord sous la protection de Monsieur, frère du roi, avant de bénéficier de celle de Louis XIV à partir de 1660. Molière devient l'ordonnateur des divertissements de la cour, créant des comédies-ballets fastueuses. Cependant, ses pièces, souvent satiriques, lui valent de nombreux adversaires : *Le Tartuffe*, provoquant le scandale en 1664, ne put être représenté librement qu'en 1669, en raison du regard porté sur l'hypocrisie religieuse. Ses comédies (*Le Misanthrope*, *L'Avare*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *Les Femmes savantes*…), sont des critiques de la société de son époque. C'est sans doute pourquoi sa relation avec Louis XIV est complexe : le roi le soutient mais lui impose aussi des compromis. Malgré les cabales, il persiste et décède le soir du 17 février 1673, après avoir été pris d'un malaise sur scène en jouant le rôle d'Argan dans *Le Malade imaginaire*.

Après cette brouille de 1672, Molière met tout de même encore sur le théâtre son *Malade imaginaire*. Faut-il y voir un chant du cygne?

Je vais plus loin; je pense que Molière a pu être empoisonné à la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, lors de cette fameuse scène où il vide les fioles des médecins. La thèse de l'empoisonnement me paraît expliquer, en effet, qu'il ait été indisposé en jouant, lui qui refusait de voir sur scène un comédien malade. S'il avait, comme on le prétend, été malade avant de jouer, cet homme vigoureux de 51 ans n'aurait pas tenu le rôle… Son agonie va durer cinq heures, pendant lesquelles il refuse de renier sa vocation; pour qu'il repose en terre chrétienne, il va falloir l'intervention, auprès du roi, d'Armande Béjart et de Boileau qui sait, habilement, plaider la distinction entre le comédien et l'auteur. Obsèques nocturnes et silencieuses, hors de Saint-Eustache, aux chandelles, le corps finissant à la fosse commune… Toute trace de l'impie Molière devait disparaître du royaume. Voilà pourquoi je disais, pour commencer, que sa lampe est éteinte.

> “Dans notre ‘époque opaque’ vont naître les nouveaux Camus, les nouveaux Dostoïevski, mais leur chef de file restera Molière”

Mais l'œuvre demeure…

Oui, et à mesure qu'évolue le métier, elle doit être redécouverte, réactualisée – elle n'est vivante que dans sa modernité. «Quoi de neuf? Molière!» Guitry avait tout compris. On ne peut pas, on ne doit pas déclam'acter Molière; il faut le chuchoter au micro-joue, dans un naturel total. Dans notre «époque opaque» vont naître les nouveaux Camus, les nouveaux Dostoïevski; les jeunes vont crier des vérités qu'on voudrait taire – mais leur chef de file restera Molière. Pourquoi? Parce que ses personnages – Harpagon, Dandin, Jourdain, Arnolphe, Argan, Don Juan bien sûr (que j'ai joué 800 fois) et même Alceste – ne sont pas des héros mais des salauds – des salauds enfermés. Chaque rôle de Molière est une prison, un cristal sans fissure… Je me rappelle la réponse de Zeffirelli à ma demande de le voir monter *Le Bourgeois gentilhomme*: «Chez Molière, comme chez Fellini, les personnages ne regardent jamais en eux-mêmes.» C'est tellement vrai… Des êtres de justesse et de complexité, mais sans introspection, et qui s'inscrivent dans des limites à la fois terribles et sublimes.

Les tentations de saint Antoine lui sont peut-être dues… Au XVIe siècle, le lien commence à être fait entre l'ergot du seigle et les danses frénétiques des personnes atteintes de ce « mal des ardents » dans l'Europe médiévale.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE DUSAULT

L'histoire de saint Antoine du désert apparaît depuis toujours comme l'une des préférées des artistes. Velázquez, Bosch, Pieter Bruegel, Salvador Dalí, Max Ernst ou Chassériau ont tous cherché à représenter les affres de ses tentations. Ermite solitaire, le moine est en conflit permanent avec le démon qui le provoque de toutes les façons possibles. Et quand les puissances de l'enfer apparaissent aux hommes, cela inspire…

Antoine est considéré comme le fondateur des ordres monastiques chrétiens. Né vers 251 apr. J.-C., il abandonne une vie aisée pour vivre en ermite dans le désert égyptien. C'est là aussi qu'il commence à être tenté par le diable qui, sous forme de visions, lui suggère toutes sortes de désirs impurs… Le religieux comprend vite qu'il ne pourra surmonter ces moments difficiles que grâce à la pénitence et au jeûne.

Tous les six mois, un frère lui apporte un sac de farine – de seigle, c'est important! –, du sel, des dattes et de l'eau. Ce sont les seuls aliments qu'il accepte de manger, entre de longues périodes de jeûne dans une prière intense. Mais Satan revient tout de même le tyranniser. Il l'attaque surtout la nuit avec ses troupes de diables, à tête de lions, de loups, d'oiseaux de proie et de serpents, qui le piquent et lui déchirent les chairs.

Villages de fous

Il perçoit également des visions de femmes lascives, lubriques, qui viennent le tenter, lui suggérant combien la vie peut être agréable dans le péché le plus abject et le plus bestial. Un jour, le moine chargé de son ravitaillement le retrouve en sang, exhibant de nombreuses plaies sur les mains et les pieds, manifestement horriblement douloureuses. L'ermite semble presque comateux et se tient le ventre, déchiré par d'intenses brûlures. Le moine le prend sur son dos et le ramène avec lui pour qu'il reçoive des soins. À peine remis, Antoine – dont la constitution est quand même robuste! – n'a qu'un seul désir: retourner dans son ermitage. Il croit avoir remporté le combat contre le Malin et va enfin pouvoir jouir de la paix de Dieu…



Ce n'est qu'au XVI^e^ siècle que l'on va enfin faire le rapprochement entre la maladie du seigle ergoté et ce qui a été appelé au Moyen Âge le «feu de saint Antoine». En effet, le souvenir du saint reste très présent dans les esprits religieux. Tous ont en tête les tentations de l'ermite et, en ces temps mystiques, l'intervention du diable est une évidence. Si bien que beaucoup de malades sont accusés de possession diabolique et condamnés au bûcher par les autorités ecclésiastiques. On voit des villages entiers devenir fous. On nomme aussi ces manifestations le «mal des ardents» tant les gens semblent être brûlés par un feu interne, qui les font se répandre dans les rues en hurlant leur douleur… L'ingestion de la céréale contaminée reste un fléau pendant toute l'époque médiévale. Et toute l'Europe est touchée.

Hallucinations d'enfer

Aujourd'hui, on connaît bien l'ergot du seigle, ce champignon vénéneux du groupe des ascomycètes, parasite de la céréale. Il contient des alcaloïdes aux passionnantes propriétés, en particulier celles qui entraînent la constriction des petites artères : sous l'action des dérivés de l'ergot, les artérioles du cerveau, des extrémités des membres et celles qui irriguent l'intestin se contractent et se resserrent jusqu'à empêcher le sang d'y circuler. Les mains et les pieds deviennent froids, et les tissus non vascularisés peuvent aller jusqu'à la gangrène, ce qui provoque des douleurs épouvantables. Dans le ventre, c'est une sensation de brûlure intense, comme si l'on se consumait dans un brasier interne. Pour le cerveau, ce sont des hallucinations plus ou moins colorées, toujours négatives ou effrayantes, nourries bien entendu par le vécu du malade. Ces nombreux symptômes vont être réunis sous le nom d'ergotisme.

On comprend mieux la triste vie de saint Antoine… On ne lui apporte sa nourriture que tous les six mois et le pauvre malheureux peut alors manger ses galettes fabriquées avec une bonne farine de seigle ergoté, ce qui lui provoque des douleurs, des plaies aux extrémités par vasoconstriction périphérique et des hallucinations d'«enfer». Comme il mange peu, il n'en meurt pas. Et comme il l'a compris lui-même, le jeûne reste son salut. La vie de saint est salvatrice ! Qu'il fasse bombance en mangeant sa galette de seigle, et Satan revient au galop sur ses ergots…

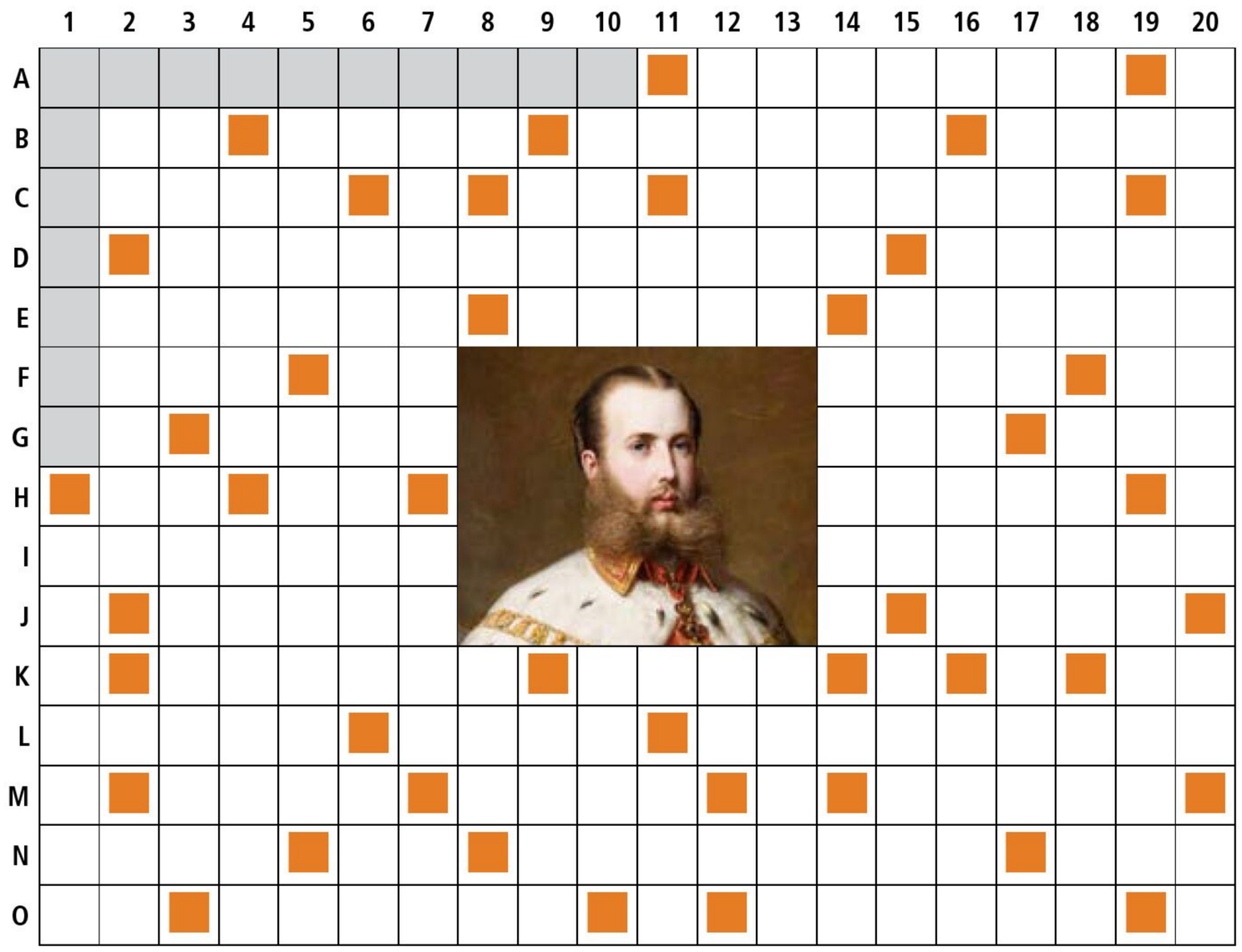
Vous avez rendez-vous avec l'histoire.



HORS-SÉRIE
9,90
SEULEMENT

Mots croisés Par Pascal Wion

En partenariat avec www.cruciverbiste.club



CC0 WIKIMEDIA COMMONS

HORIZONTALEMENT : A. Personnage en illustration. Pythagore l'utilisa comme symbolisme des branches divergentes du chemin entre vice et vertu. **– B.** Personnage de la première cohabitation. Bataille qui eut lieu en Belgique du 17 au 31 octobre 1914. Jurisconsulte romain qui fut préfet du prétoire sous Sévère Alexandre. Il fut le premier Européen à doubler le cap de Bonne-Espérance en 1488. **– C.** Label de Cadix. Se jette dans la mer de Kara. Un lac et une province en Amérique du Nord. **– D.** Un des compagnons de Jeanne d'Arc. Général vendéen qui succéda à Cathelineau en 1793 à la tête de l'Armée catholique et Royale (D'…). **– E.** Père de Zazie. Ville où se sont tenus les jeux Olympiques de 1988. Groupe d'acteurs du théâtre grec antique. **– F.** Inspira Perrault. Berceau d'Abraham. Philosophe français (1905-1983). Lettres du facteur. **– G.** Ville de Normandie qui abrite le musée Louis-Philippe. Pas forcé en 1629. La plus belle pour aller danser? Fille de Laban. **– H.** Vieil éclaireur. Curie au labo. Petit homme vert? **– I.** Mère de Jacob et d'Ésaü. Il fut le premier résident général du protectorat français au Maroc en 1912. **– J.** Titan qui eut 3000 fils et 3000 filles avec son épouse Téthys. Ancien comptoir français en Inde. **– K.** Lanciers des armées germaniques et slaves. Siège d'un célèbre procès en 1942. Tantale. **– L.** Site archéologique maya du Guatemala. Vallée des Pyrénées. Tribunal devant lequel comparut Jésus après son arrestation à Gethsémani. **– M.** Poète français d'origine roumaine, créateur du lettrisme en 1945. Un des trois navires de Christophe Colomb en 1492. État du nord-ouest des États-Unis. **– N.** Fauchent dans la campagne. Article de loi. Dramaturge grec à qui l'on doit notamment la tragédie *Œdipe roi*. Épouse d'Athamas. **– O.** Compression de poste. Jésus y apparut à deux disciples après sa résurrection. Jeanne d'Arc y rencontra Charles VII le 25 février 1429.

VERTICALEMENT : 1. Pays où ce personnage régna de 1864 à 1867. Le traité qui y fut signé le 6 mars 1714 mit fin à la guerre de la Succession d'Espagne. **– 2.** Salut du légionnaire. Nom de guerre. Romains de Tivoli. **– 3.** Il affronta Léonidas à la bataille des Thermopyles. Bonaparte y remporta une victoire sur les forces ottomanes de Mustapha Pacha le 25 juillet 1799. **– 4.** Ancien président portugais. Jambe de bois d'un haut Landais. **– 5.** Région historique d'Asie Mineure. Peintre florentin à qui l'on doit *La Bataille de San Romano* (1397-1475). **– 6.** Fief des Bourguignons. Princesse phéacienne qui recueillit Ulysse après son naufrage. Victoire de Napoléon sur les Autrichiens en octobre 1805. **– 7.** Peut se pratiquer en comité. Ivanovna ou Karénine. Traverse Saint-Omer en courant. **– 8.** En Irlande ou en Birmanie. Quotidien britannique *(The)*. **– 9.** Armée secrète. Période de glaciation. **– 10.** Les Égyptiens la connaissaient sous le nom de pays de Koush. Ville du Nevada. **– 11.** Saint normand. Volcan des Philippines. **– 12.** Île où se situe Apia, la capitale des Samoa. Récompense pour Beethoven. **– 13.** Médecin français considéré comme un précurseur de la psychiatrie (1745-1826). Royaume d'Afrique. **– 14.** Échanges de coups. H dans un film de François Truffaut. Plaque suisse. **– 15.** Les archives du PAF. Victoire écrasante des troupes anglaises sur Philippe VI de Valois en 1346. État de Santiago. **– 16.** Entre jéroboam et mathusalem. Le paradis perdu. **– 17.** Cinquième abbé de Cluny. Capitale de l'Angola. **– 18.** Épouse d'Amphion. Neveu d'Abraham dont l'épouse fut transformée en statue de sel. Cours de l'or pour un Richard. **– 19.** Affluent de la Seine. Père d'Andromaque. **– 20.** Officier français dont la trahison fut à l'origine de l'affaire Dreyfus. Le temps d'une révolution. Accord passé au début de l'occupation.

Solution du n° 945

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	C	O	N	D	O	R	C	E	T	■	M	C	K	I	N	L	E	Y	■	N
B	O	D	E	■	U	■	E	R	I	N	Y	E	S	■	A	U	M	A	L	E
C	N	O	S	T	R	A	D	A	M	U	S	■	O	A	S	■	S	O	U	R
D	V	A	L	U	■	T	I	T	O	■	I	D	U	M	E	E	■	U	S	A
E	E	C	E	V	I	T	■	O	N	D	E	■	R	A	B	B	I	N	■	C
F	N	R	■	A	S	I	R							P	Y	L	A	D	E	■
G	T	E	L	L	■	L	E							A	■	E	M	E	S	E
H	I	■	A	U	R	A	Y							■	P	■	B	■	T	U
I	O	N	U	■	I	■	N							P	H	A	E	T	O	N
J	N	O	R	I	E	G	A							A	I	N	■	E	C	U
K	■	M	I	L	L	A	U	■	E	E	T	I	O	N	■	I	O	N	■	Q
L	R	I	S	S	■	U	D	E	R	Z	O	■	R	D	A	■	L	U	L	U
M	O	N	T	■	O	C	■	O	N	E	G	A	■	O	P	E	P	■	U	E
N	C	O	O	K	■	H	U	N	S	■	O	S	I	R	I	S	■	P	C	■
O	H	E	N	R	I	O	T	■	T	V	■	A	R	E	S	■	F	I	E	F

L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel



Emmanuel Macron, Napoléon et les Cent-Jours

Nos hommes politiques contemporains n'échappent pas aux comparaisons historiques. Peu après l'élection de Nicolas Sarkozy à la présidence de la République en 2007, certains journalistes voulaient à toute force voir en lui un nouveau prince-président, le Louis Napoléon de 1849, pas celui de 1851. Certes, ils avaient du grain à moudre : le Premier ministre «collaborateur», la culture de l'esbroufe, la coterie d'amis riches et puissants… À son arrivée au pouvoir, Emmanuel Macron a subi le même sort, mais cette fois c'est à Bonaparte qu'on a voulu le comparer quand on ne l'a pas, par l'usure inévitable du pouvoir, promené plus tard en effigie du roi déchu de la Révolution : «Louis XVI, on t'a décapité. Macron, on peut recommencer.» En 2017, certains se sont essayés à voir dans notre actuel président le jeune général des bottes d'Italie et du coup d'État de Brumaire an VIII. Je pense à Jean-Dominique Merchet qui publie un *Macron Bonaparte* ou à Laurent Joffrin qui, dans un article de *Libération* intitulé «Emmanuel Bonaparte», liste les traits biographiques et de caractère qui rapprochent les deux hommes. L'énergie de la jeunesse, une ascension en solitaire, l'hubris, la fin des vieux partis de gouvernement, j'ajouterai le risque des extrêmes : royalistes et néojacobins, LFI et RN. Et même leur amour pour des compagnes plus âgées, de Joséphine de Beauharnais à Brigitte Macron. Nous n'avons pas de lettres d'Emmanuel Macron contemporaines de sa campagne de 2017, mais je suis convaincu qu'il devait éprouver les mêmes sentiments de vertige et de doute que ceux de Bonaparte tels que ce dernier les exprime dans ses lettres à Talleyrand, deux ans avant Brumaire. «Du triomphe à la chute, il n'est qu'un pas. J'ai vu dans les plus grandes circonstances qu'un rien a toujours décidé des plus grands événements.» Ou encore : «La vraie politique n'est autre chose que le calcul des combinaisons et des chances.» Leur destinée a d'abord été pour eux une énigme à déchiffrer avant qu'ils ne s'épuisent dans l'adversité à force de solitude et d'entêtement. La confiance se paie à ce prix-là. Ainsi, l'Emmanuel Macron d'aujourd'hui me fait plutôt penser au Napoléon des Cent-Jours lorsque, sans croire pour autant à la pertinence d'un quelconque système parlementaire, le vaincu de Waterloo finira par se faire déborder par la Chambre des représentants jusqu'à devoir abdiquer le 22 juin 1815. Au moins quitte-t-il le pouvoir avec panache avant de travailler à sa légende sur son rocher de Sainte-Hélène. «Je m'offre en sacrifice à la haine des ennemis de la France. Puissent-ils être sincères dans leurs déclarations et n'en avoir jamais voulu qu'à ma personne ! Ma vie politique est terminée.» Malgré cela, un historien pensera d'abord aux disparités de contextes qui nous séparent de la fin du XVIII^e siècle. À la différence de Macron, Bonaparte est l'homme de deux coups d'État (1799 et 1815), l'héritier d'une révolution sans précédent qu'il s'agit de terminer, et il prend le pouvoir alors que le pays est en guerre. Surtout, il n'est pas lié comme l'est notre actuel président par d'innombrables traités, tels que ceux de Maastricht et de Lisbonne, qui réduisent à presque rien les marges de manœuvre de nos modernes gouvernants. Sans parler de la puissance des marchés comme des nouveaux prédateurs de la toile et de l'IA. Que tout cela ne nous interdise pas de rêver encore au «général civilisateur» cher à Stendhal ou au «général négociateur» des traités de paix du Consulat. Les hommes d'État ne deviennent providentiels que si nous voulons bien qu'ils le soient.

E. de Waresquiel

> «Leur destinée a d'abord été pour eux une énigme à déchiffrer avant qu'ils s'épuisent dans l'adversité à force de solitude et d'entêtement»

Hors-série

Ça va schtroumpfer ! Explorez l'univers de Peyo, des premiers croquis au succès mondial



100 pages • 12,95 €

En vente actuellement chez votre marchand de journaux
et sur **abonnement.leparisien.fr/hors-serie**

Le Parisien

“Le voyage est un retour vers l’essentiel.”

— Proverbe tibétain



Découvrir le monde, explorer ses trésors naturels et culturels, vivre des émotions fortes et des moments de partage : telles sont les promesses d’Arts et Vie, votre spécialiste du voyage culturel depuis 70 ans. Animés par une passion sincère pour la culture et la transmission, nous vous proposons des circuits guidés où la curiosité devient rencontre et où chaque destination se révèle en profondeur. Voyager en groupe avec Arts et Vie, c’est choisir l’expertise, le confort, la convivialité et l’authenticité — pour voir le monde autrement.

www.artsetvie.com

Recevez gratuitement
notre brochure
de voyage *Évasion* 2026
au 01 64 14 52 97

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS